historia.fr

Historia

Numéro SPÉCIAL



CONQUISTADORES

Le choc des civilisations

ALL 7.45 € / BEL 6.95 € / ESP 6.95 € / ITA 6.95 € / GR 6.95 € / PORT CONT 6.95 € / LUX 6.95 € / CH 11.80 FS / MAR 65 DH / TUN 6.90 TND / CAN 9.95 $ CAN / DOM/S 6.85 € / MAY 8.25 € / TOM/A 1650 XPF / TOM/S 900 XPF

DÉCOUVERTE CAP SUR LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

M 08183 - 41 - F: 5,95 € - RD



MONASTÈRE ROYAL
DE BROU
BOURG-EN-BRESSE
8 MAI -
26 AOÛT
2018
PRIMITIFS
FLAMANDS
TRÉSORS DE MARGUERITE D'AUTRICHE
www.monastere-de-brou.fr
GRATUIT POUR LES - DE 26 ANS
Ville de BOURG en BRESSE
www.bourgenbresse.fr
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
musée de France
Culture
AIN le Département
Historia
PHOEBUS
Chemins de la Culture
LOUVRE
Cette exposition est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture / Direction générale des patrimoines / Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.
Hans Memling, Ange tenant un rameau d'olivier © RMN Grand Palais, musée du Louvre Tony Querrec / graphisme : www.albanederenne.com

POUR TOUT L'OR DU MONDE...

« Très Haut, Très Puissant Prince Très Catholique, Colomb aborda aux Indes occidentales en l'an de grâce 1492, sous le règne des Altesses Royales Ferdinand II d'Aragon et Isabelle la Catholique. Dans les décennies qui suivirent, des vagues d'aventuriers s'embarquèrent sur nos caravelles et, comme un vol de gerfauts, s'abattirent sur ces terres réputées riches en or. Vos sujets, fidèles serviteurs pour les uns, canailles dévorées par le lucre pour d'autres, affrontèrent les jungles les plus impénétrables et escaladèrent des monts jusqu'aux nuages. Dévorés par les fièvres, harcelés par les Indiens, ils n'en ont pas moins conquis de fabuleux empires, des cités remplies d'or, au nom de Votre Majesté et pour la plus grande gloire de Dieu et de l'Espagne. Diego Velázquez, Francisco Hernández de Córdoba, Vasco Núñez de Balboa, Hernán Cortés, Francisco Pizarro, Francisco Vázquez de Coronado, Hernando de Soto et tant d'autres !



JEAN LUC BERTINI

VICTOR BATTAGGION
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Spécial*

Ces audacieux ont fait connaître le nom de Votre Altesse aux Indiens, dont la multitude est si grande qu'on ne sait la dénombrer. À un contre mille, ils ont livré de sanglantes batailles et vaincu tous leurs ennemis. Certains caciques se sont soumis et leurs tribus se sont converties à la vraie foi. Et combien de routiers, combien de capitaines ont alors obtenu des terres ? Moult, Très Illustre Prince. Parfois, ils en ont oublié quel était leur véritable maître et, sous l'inspiration du démon, ont rêvé de fonder à leur seul profit quelque empire perdu dans la forêt. Les ingrats. Les insensés. La folie a soufflé sur ces contrées lointaines, mais Votre Justice, et parfois Votre Mansuétude, a su les remettre sur le droit chemin. Voici, en ces quelques pages, les histoires réunies, annotées, de ces aventuriers qui, un jour, partirent à la *Conquista de America* par-delà les mers. Je supplie Votre Majesté de me pardonner si parfois je critique avec férocité les intentions louables de certains. Les massacres perpétrés durant des décennies et tous les abus commis au nom de Dieu pour sauver les âmes m'ont profondément touché, attristé, voire révolté... » ■

Cet éditorial s'inspire des lettres (*Cartas de relación*) adressées par Hernán Cortés à Charles Quint, qui relatent la conquête de la Nouvelle-Espagne.

SOMMAIRE N° 41 MAI-JUIN 2018


CORBIS

AMERICA !

LES CONQUÉRANTS


INTERFOTO / LA COLLECTION



AKG-IMAGES / GILLES MERMET

PRENDRE L'OR ET SAUVER LES ÂMES



MANUEL COHEN

DÉCOUVERTE

LES AUTEURS

FARID AMEUR Docteur en histoire à la Sorbonne, il est spécialiste du XIXe siècle américain. On lui doit *Les Français dans la guerre de Sécession* (PUR, 2016).

MICKAËL AUGERON Maître de conférences à La Rochelle, il a notamment codirigé *Les Huguenots et l'Atlantique* (Les Indes savantes, 2 vol., 2009 et 2012).

CAROLINE CUNILL Historienne, elle s'intéresse à l'adaptation du système de justice hispanique aux autochtones. Auteure de deux ouvrages (non traduits).

AUDE GROS DE BELER Éditrice, chez Actes Sud, du catalogue de l'exposition *L'Inca et le Conquistador*, organisée en 2015 au musée du Quai-Branly.

BERNARD GRUNBERG Professeur émérite à l'université de Reims, spécialiste de la conquête et de l'Amérique coloniale. On lui doit notamment *L'Amérique espagnole : 1492-1700* (L'Harmattan, 2014).

CLOTILDE JACQUELARD Hispaniste et maître de conférences à la Sorbonne, elle est l'auteure de *De Séville à Manille, les Espagnols en mer de Chine, 1520-1610* (Les Indes savantes, 2015).

SOPHIE JORRAND Maître de conférences à La Réunion, elle a coédité, entre autres ouvrages, *Témoigner : flibuste, piraterie et autres courses, de la Renaissance aux Lumières* (PUBP, 2015).

PIERRE PRÉTOU Maître de conférences à La Rochelle et rédacteur en chef du site Criminocorpus. Son credo : l'histoire de la justice dans les espaces atlantiques.

PIERRE RAGON Enseignant à l'université de Nanterre, il a écrit sur l'histoire du Mexique, notamment *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles* (Belin, 2016).

ÉRIC ROULET Professeur à l'université Littoral-Côte d'Opale, il questionne la genèse des sociétés coloniales en Amérique. Dernier ouvrage paru : *La Compagnie des îles de l'Amérique, 1635-1651* (PUR, 2017).

GREGORIO SALINERO Enseignant à Paris I, il a axé ses recherches sur la vie politique dans les territoires andins. On lui doit *La Trahison de Cortés* (PUF, 2014).

BERTRAND VAN RUYMBEKE Professeur de civilisation américaine à Paris VIII, auteur de *L'Amérique avant les États-Unis : 1497-1776* (Champs, 2016).

LAURENT VISSIÈRE Médiéviste et maître de conférences à la Sorbonne, il a codirigé *Le Feu et la Folie. L'irrationnel et la guerre* (PUR, 2016).

LES DATES CLÉS

PAR MATHILDE SAMBRE

12 OCTOBRE 1492

À la tête d'une expédition de trois navires (la *Niña*, la *Pinta* et la *Santa Maria*) et avec l'appui de la Couronne espagnole, Christophe Colomb découvre sans le savoir l'Amérique. Après plus de trente jours de navigation, il pose ainsi le pied sur une île des Bahamas qu'il baptise «San Salvador» (en anglais île Watling). Première rencontre avec la population autochtone.

29 SEPTEMBRE 1513

Vasco Núñez de Balboa franchit l'isthme de Panama et atteint, après plusieurs jours de marche dans les forêts et les montagnes, la «mer du Sud», l'océan Pacifique, jusque-là inconnu des Européens. Il entre dans l'eau et déclare l'étendue officiellement espagnole.

SEPTEMBRE 1517

Proclamé souverain des royaumes d'Aragon et de Castille, le futur Charles Quint débarque des Pays-Bas sur la côte des Asturies, prenant solennellement possession de l'Espagne. En octobre, Magellan se rend à Séville afin de présenter au jeune monarque son projet d'exploration d'un nouvel itinéraire sur la route des épices.

21 AVRIL 1519

Accompagné d'environ 500 soldats et d'une flotte de 11 navires, Hernán Cortés, parti de Cuba, débarque sur les plages du Mexique à San Juan de Ulua. Il fonde la «Villa Rica de la Vera Cruz», avant d'entamer le processus de colonisation du territoire.

13 AOÛT 1521

La cité de Tenochtitlán, mise à sac, capitule sous les attaques de Cortès et de ses troupes après soixante-quinze jours de siège. L'Empire aztèque est anéanti, l'empereur Cuauhtémoc est capturé puis exécuté en 1525. Sur les ruines de la ville déchue, les Espagnols bâtiront une nouvelle capitale: Mexico.

15 OCTOBRE 1522

Charles Quint nomme Cortés capitaine gouverneur, capitaine général et chef de la justice des terres conquises (Nouvelle-Espagne). Les fondations de l'empire espagnol d'Amérique sont posées.

DÉCEMBRE 1523

Pedro de Alvarado, compagnon de Cortés, débute la conquête du Guatemala. Confronté à la résistance des indigènes, il riposte violemment. En 1524, il fonde Santiago de Guatemala, réédifié en 1527. Il obtient de la Couronne le titre de gouverneur.

NOVEMBRE 1524

Attirés par l'appât de l'or, Francisco Pizarro, Diego de Almagro et Hernando de Luque s'associent pour mener une exploration au Pérou. L'équipée part du Panama avec l'autorisation de poursuivre les investigations précédemment entamées. Le voyage est un échec. Ce n'est qu'en 1531, soutenu par Charles Quint, que Pizarro atteindra le foyer de la civilisation inca.



THE PICTURE DESK LTD

16 NOVEMBRE 1532

Pizarro tire profit de la guerre civile en cours chez les Incas. Atahualpa, «fils du Soleil», venu à l'invitation du conquistador – se présentant faussement en médiateur –, est fait prisonnier par les Espagnols. Malgré les richesses apportées pour payer la rançon, il sera «jugé» (pour idolâtrie, hérésie, polygamie etc.) et tué l'année suivante, entraînant le pillage de Cuzco et la chute de l'Empire inca.

1ER JUIN
1533

Pedro de Heredia fonde en Colombie la ville de Carthagène des Indes, qui s'affirmera à partir des années 1550, par sa position géographique stratégique, comme un port incontournable de l'Espagne coloniale, doté d'un important système de fortifications militaires.

1534

La Nouvelle-Espagne s'organise administrativement et devient une vice-royauté placée sous l'autorité d'Antonio de Mendoza. Celui-ci renforce la présence espagnole, participe à l'introduction de l'imprimerie au Nouveau Monde et lance une exploration en 1539 à la recherche des Sept Cités d'or de Cibola.

6 AVRIL
1536

En quête de l'Eldorado, Gonzalo Jiménez de Quesada quitte la côte de l'actuelle Colombie et dirige une expédition de plus de 600 hommes vers l'intérieur des terres. Il remonte le cours du fleuve Magdalena, soumet les Chibchas et fonde en 1538 Santa Fe (la future Bogota) au sein de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade.

MAI
1539

Hernando de Soto et son armée accostent en Floride et entament une traversée du sud-est du continent nord-américain, de l'actuel État de Géorgie jusqu'au Mississippi (découvert en 1541). La campagne est périlleuse, entre attaques de tribus indiennes et obstacles naturels. De Soto meurt de fièvre durant le voyage en 1542.

1540

Francisco Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, prend la tête d'une importante troupe de plusieurs centaines d'Espagnols et de plus d'un millier d'Indiens, en vue d'explorer l'Amérique du Nord, de Mexico au Kansas, et d'y trouver les cités d'or. Sans succès. Ses hommes envoyés en reconnaissance vers l'Arizona trouvent en revanche le Grand Canyon.



MUSEO DEL PRADRO

26 JUIN
1541

Instigateur de la mort de son rival Almagro en 1538, Pizarro est assassiné à Lima par les almagristes, sous l'impulsion du fils du défunt. Les deux anciens comparses s'étaient longtemps disputé la riche cité de Cuzco, dans le flou des frontières encore mal définies par le pouvoir espagnol.

SEPTEMBRE
1542

Almagro le Jeune, qui a assassiné Manco Capa, demi-frère d'Atahualpa et chef de la rébellion inca à Cuzco, est défait puis jugé sous le commandement de Cristobal Vaca de Castro, envoyé par la Couronne pour rétablir l'ordre. Il sera exécuté.

AVRIL
1556

Les banquiers allemands Bartolomé et Antoine Welser, prêteurs des Habsbourg, perdent leur concession pour l'exploration et la colonisation du Venezuela, que leur avait accordée Charles Quint en 1528. Créateurs d'une compagnie tournée vers le commerce avec l'Amérique du Sud, ils se passionnèrent pour la recherche de l'Eldorado.

1566

Bartolomé de Las Casas meurt à Madrid. Dénonciateur des humiliations et des abus exercés par les colons, auteur de la *Très Brève Relation de la destruction des Indes* (1552), réquisitoire adressé au roi d'Espagne, ce dominicain s'est imposé comme le défenseur des indigènes.

1567

Le conquistador Diego de Losada crée, à proximité de la mer des Caraïbes, la colonie de Santiago de León de Caracas, future capitale du Venezuela actuel, dans la vallée où vivaient les Indiens Caracas.

1573

Dans ce qui deviendra l'Argentine, Juan de Garay fonde Santa Fe de la Vera Cruz, quelques années avant qu'il ne refonde Buenos Aires (1580), tandis que Jerónimo Luis de Cabrera établit la ville de Córdoba de la Nueva Andalucía, en hommage à sa région natale.

LE CHOC DE DEUX CIVILISATIONS

En un demi-siècle, une poignée d'aventuriers s'imposent outre-Atlantique, du Mexique au Chili actuels. Renversant empires, caciques et traditions, ils vont implanter une réplique de leur société.

PAR **MICKAËL AUGERON**

L'an 1492 ouvre une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité. En fondant, sur l'île d'Hispaniola, l'éphémère établissement La Navidad, Christophe Colomb inaugure un long processus de colonisation du continent américain *(lire p. 22)*. L'année suivante, par la bulle *Inter cætera*, le pape Alexandre VI attribue aux Rois Catholiques toutes les terres situées à l'ouest d'une ligne reliant les deux pôles et passant à 100 lieues des îles du Cap-Vert. Il leur donne l'autorisation de les conquérir et d'en soumettre les habitants à des fins évangélisatrices.

Bien d'autres explorateurs contribuent à la reconnaissance des côtes américaines, tel le Florentin Amerigo Vespucci, qui aurait été le premier Européen à comprendre qu'il avait atteint un « nouveau monde » *(lire p. 28)*. C'est du moins ce que donne à penser l'une de ses lettres, *Mundus novus*, publiée en latin dès 1503-1504. Trois ans plus tard, en 1507, c'est son nom – *America* – qui est donné, par le cartographe Martin Waldseemüller, aux terres qui viennent d'être découvertes. Mais dans les faits, ce sont deux « anciens » mondes, à l'histoire plurimillénaire, qui se rencontrent.

S'impose, dès les premiers contacts, un choc des cultures, avec son lot de préjugés, d'incompréhension, mais aussi d'émerveillement. D'Hispaniola et surtout de Cuba, les conquistadores se lancent à l'assaut du continent sous la banderole d'une foi conquérante… et d'une irrésistible soif de gloire et de richesses ! Le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie et les Andes sont intégrés à l'empire de Charles Quint.

MYTHES, PRÉSAGES ET PROPHÉTIES

Dans le prolongement de la *Reconquista* sur les « Maures » d'Andalousie (1492), la *Conquista* prend l'aspect d'une croisade contre les païens et les « idolâtres »… L'Espagne s'imposant à la fois comme le rempart et le fer de lance du Tout-Puissant. La colonisation des nouvelles terres est ainsi conçue comme un devoir et un droit, conférés par Dieu aux Rois Catholiques et à leurs successeurs. Ne dit-on pas que Santiago, le saint patron de l'Espagne, a maintes fois combattu – à cheval ! – aux côtés des Espagnols, preuve s'il en est besoin de la protection divine ? Hernán Cortés est lui-même présenté par le franciscain Jerónimo de Mendieta comme un « nouveau Moïse » parce qu'il a ouvert la voie aux prédicateurs du Nouveau Monde.

Au Mexique comme dans les Andes, des mythes, des présages ou des prophéties auraient annoncé la venue des envahisseurs. Ces étrangers venus de la mer sont dans un premier temps considérés comme des divinités, ou tout au moins comme des représentants du monde des dieux. Mais les populations prennent vite conscience que ce sont de simples mortels, assoiffés d'or et d'argent. Très inférieurs en nombre, les conquérants jouent des antagonismes qui divisent les sociétés amérindiennes. Ils s'allient avec les uns pour mieux l'emporter sur les autres. Ils explorent l'intérieur du continent. Ils s'approprient les meilleures terres. Ils lèvent tribut et développent l'économie minière, tout en soumettant les Amérindiens à la corvée.

Les colons affluent depuis la lointaine Espagne. Qu'ils aient été for- ›››



L'EMPRISE DE L'EMPEREUR
Cette gravure, réalisée par un artiste indigène au XVIe siècle, montre Christophe Colomb offrant à Charles Quint le globe du Nouveau Monde. Dans les faits, l'Amiral décède en 1506, treize ans avant que le souverain n'accède au pouvoir…
• *« Historia de Tlaxcala », de Diego Muñoz Camargo (v. 1529-1599).*

APRÈS LA *RECONQUISTA* SUR LES « MAURES », LA *CONQUISTA* PREND L'ASPECT D'UNE **CROISADE CONTRE LES PAÏENS ET LES « IDOLÂTRES »**

››› gés de toutes pièces en Amérique ou qu'ils soient issus des traditions occidentales, mythes et récits légendaires attirent également nombre d'aventuriers : combien sont partis à la recherche de l'Eldorado *(lire p. 50)*, de Manoa, des fameuses Sept Cités d'or – Cíbola – *(lire p. 56)*, de la fontaine de Jouvence, voire même du paradis terrestre ?

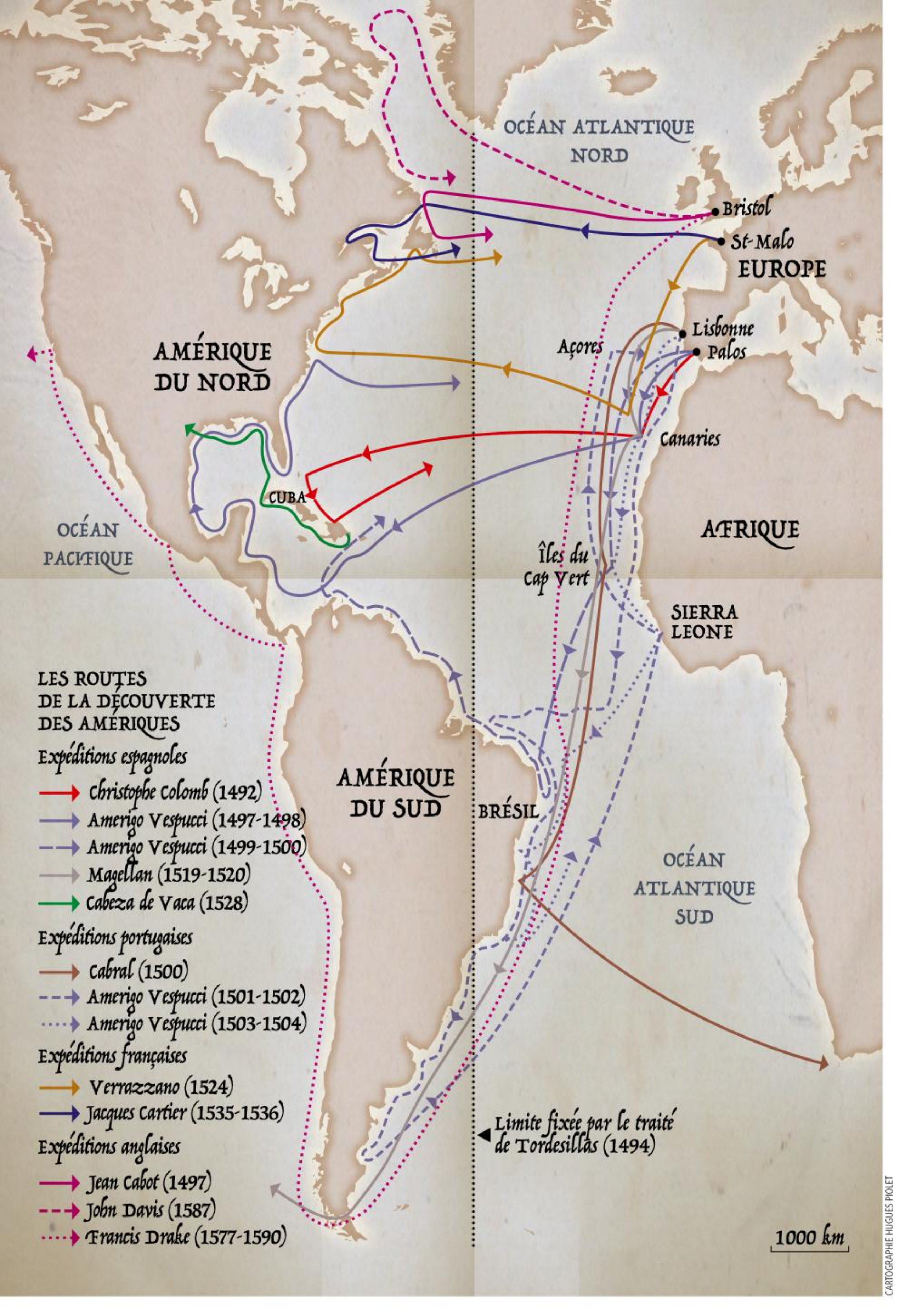
Les conquistadores focalisent leur attention sur les richesses à piller et inventorient les potentialités économiques des territoires parcourus. Ils analysent les sociétés rencontrées sous le prisme de leurs schémas de pensée. Afin de se familiariser avec leur nouvel environnement, ils éprouvent le besoin d'assimiler ce qu'ils voient à ce qu'ils connaissent. Mais les mots leur manquent pour décrire une réalité qui leur est étrangère. Ainsi comparent-ils l'organisation politique de l'État aztèque aux empereurs, rois, ducs, comtes et gouverneurs qui structurent l'échiquier européen.



EMBRASEMENT
Persuadés d'accomplir une mission divine, les conquistadores et les religieux bannissent les cultes impies et brûlent les idoles. Réduisant ainsi à néant les effigies des divinités indiennes.
• *« Historia de Tlaxcala ».*

Le fait d'évoquer des Indiens « courageux », « déterminés » et « belliqueux » rehausse la gloire des conquistadores. Persuadés que leur mission est d'inspiration divine – qu'elle constitue donc une étape vers le salut –, ils craignent moins la mort que la façon de succomber. Ils sont notamment hantés par l'idée d'être immolés dans d'atroces souffrances s'ils sont capturés vivants par leurs ennemis. Mourir sous le couteau sacrificiel : « C'est la chose la plus terrible et la plus épouvantable qui se puisse imaginer », écrit à ce sujet Hernán Cortés.

Les conquistadores ouvrent la voie aux syncrétismes et aux métissages. Ils bouleversent aussi les cadres sociaux. Les autochtones des Grandes Antilles sont les premiers à être massacrés ou privés de leur liberté. Les guerres, le travail forcé, les mauvais traitements, la désorganisation des structures traditionnelles et surtout le « choc microbien » provoquent un effondrement démographique, dans les îles comme sur le continent. Des millions d'Indiens succombent de maladies apportées par les Européens et contre lesquelles ils n'étaient guère immunisés (variole, grippe, rougeole, etc.). Dans certaines régions, ce sont plus de 80 % des habitants qui disparaissent brutalement. Au Mexique, la population serait ainsi passée de plus de 25 millions d'individus en 1519 à environ six millions en 1548, et à moins de deux millions en 1585. Les



survivants sont surtout bousculés dans leurs modes de vie et leurs croyances. Les temples sont détruits, les idoles renversées, et les prêtres pourchassés.

Les richesses ensuite acheminées en Espagne (l'or, l'argent, les pierres précieuses et les produits coloniaux) suscitent la convoitise des Français dès les années 1520, puis des Anglais à partir des années 1560 surtout. Les uns et les autres organisent des voyages d'exploration destinés à prendre pied dans le Nouveau Monde, mais aussi à trouver une nouvelle route vers la Chine. Au service de François I[er], Giovanni da Verrazzano reconnaît ainsi en 1524 les côtes nord-américaines, et Jacques Cartier remonte le Saint-Laurent en 1535-1536, avant d'y établir une éphémère colonie (1541-1542). Entre 1562 et 1565, les Français essaient aussi de s'installer dans « l'île de Floride », dont ils sont délogés par Pedro Menéndez de Avilés. Quant aux Anglais, ils tentent de s'établir dans l'île Roanoke (Caroline du Nord) entre 1585 et 1587, mais les Indiens de la région réduisent leurs efforts à néant…

Tous ces voyages contribuent à remettre en question l'ancienne conception du monde. Dès la conquête, deux grands courants de pensée, diamétralement opposés, commencent à se dessiner dans le monde hispanique. L'un, favorable aux Indiens, ne doute pas de leurs capacités intellectuelles et de leurs facultés de jugement, tout en les présentant comme des « brebis » qui peuvent recevoir le message de Dieu. L'autre, qui leur est résolument hostile, affirme sans détour qu'ils sont « dépourvus de raison » : ce seraient des « brutes imbéciles » qui doivent « être traité[e]s comme des bêtes féroces et des troupeaux sauvages » parce qu'« incapables de recevoir les sacrements de la sainte Église » !

AMEN ET AMÉNITÉS

Le pape Paul III intervient officiellement dans le débat en 1537 : non seulement il condamne l'esclavage des Indiens, mais il reconnaît, par la bulle *Sublimis Deus*, que ce sont de « véritables hommes » et qu'ils ont donc une âme, avec la capacité de « recevoir et d'assimiler parfaitement la foi chrétienne ». Puisqu'ils sont intégrés au genre humain, le débat se reporte alors sur la nature même de cette âme, c'est-à-dire sur leur degré d'humanité, avec l'idée de démontrer leur peu d'intelligence et leur inaptitude à se comporter en individus sensés…

Parmi les Espagnols, beaucoup considèrent en effet que l'« ordre naturel » – voulu par Dieu – impose des relations de sujétion entre les hommes : une hiérarchie stricte et nécessaire pour le bien commun et l'équilibre du monde. D'autres, à la suite du théologien Juan Ginés de Sepúlveda, justifient la conquête au nom de la supériorité de l'Europe chrétienne sur la barbarie païenne… ›››

››› En toute logique, des interrogations se font jour quant à l'origine des Indiens. Historiens, philosophes et théologiens échafaudent de multiples théories pour les resituer dans la chaîne de l'humanité, et donc dans l'ordre divin. Ils relisent pour cela la Bible, les écrits des Pères de l'Église et les textes gréco-romains. Les réponses apportées doivent permettre de déterminer le statut et la place que les indigènes doivent occuper dans les sociétés coloniales. Si ces Indiens descendent d'Adam et Ève, ils appartiennent forcément à la filiation de Noé, seul rescapé du Déluge avec sa femme, ses trois fils et leurs épouses respectives.

SACRIFICES HUMAINS

Parmi les tenants de leur asservissement, certains s'efforcent de démontrer qu'ils descendent justement de Cham, troisième fils de Noé : maudit par ce dernier pour irrévérence, ce supposé « père » de la « race noire » entraîne toute sa lignée dans la déchéance et la servitude *(lire p. 27)*… Pour le dominicain Diego Durán, ces Indiens sont au contraire les héritiers d'une des dix tribus perdues d'Israël, auxquelles Dieu aurait promis un châtiment exemplaire pour s'être éloignées de la Vraie Foi. Dépourvus d'élévation morale, ils formeraient avec les Juifs un seul et même peuple attaché à la superstition et à l'idolâtrie ! La conquête et la colonisation des Indes occidentales ne seraient donc que l'accomplissement de la parole de Dieu, la mise sous tutelle des Indiens – comme la confiscation de leurs terres – étant justifiée par l'idée d'une punition divine.

Le chroniqueur royal Florián de Ocampo estime, quant à lui, que ces Amérindiens sont les descendants de Carthaginois : preuves en sont, explique-t-il, les sacrifices humains qu'ils pratiquaient et qui ressembleraient à ceux que les Carthaginois offraient à Saturne. Il y ajoute le fait que les Indiens sont eux-mêmes de grands buveurs… comme les Carthaginois ! D'aucuns voient en eux des descendants d'Égyptiens – pyramides et « hiéroglyphes » obligent ! –, de Phéniciens, de Scythes, de Troyens, d'Éthiopiens, de Tartares, de Chinois, d'Allemands, de Danois – voire d'Islandais !

LE « DROIT DE JUSTE CONQUÊTE » REPOSE SUR L'IDÉE D'UNE GUERRE RÉPARATRICE POUR IMPOSER L'ORDRE CHRÉTIEN **ET DES MODES DE VIE CIVILISÉS**

Certains invoquent même un droit légitime d'occupation des terres amérindiennes, en se fondant sur l'histoire du peuple espagnol et le droit du primo-occupant…

Fernández de Oviedo tente ainsi de démontrer que les Indes occidentales sont les fameuses « îles Hespérides », du nom du « douzième roi d'Espagne », le légendaire Hespero. Celui-ci aurait pris possession de ces îles en 1658 av. J.-C. : Dieu rendant ce territoire à l'Espagne, il est juste que les rois de Castille reprennent ce qui leur appartient ! D'autres affirment que ces terres auraient été occupées par Tubal, fils de Japhet (et petit-fils de Noé), après que celui-ci eut peuplé l'Espagne…

Au total, une centaine de théories différentes émergent. Chacun y va de son argumentaire. En 1607, le dominicain Gregorio García réconciliera tous ses prédécesseurs en indiquant que les habitants du Nouveau Monde ne descendent pas d'un seul peuple ou d'une seule « race », mais de diverses nations, toutes issues de l'Ancien Monde et arrivées par vagues successives ; ce qui expliquerait, selon lui, la grande diversité des sociétés rencontrées.

Conquête et colonisation sont associées à une lutte sans merci contre les forces démoniaques. Les Espagnols diabolisent les sociétés amérindiennes pour mieux justifier leur emprise sur elles – et se présenter comme des libérateurs ! Satan aurait enchaîné les Indiens pour mieux corrompre leurs âmes pécheresses et les entraîner irrémédiablement vers l'enfer. Ses démons les auraient ainsi obligés à adorer de faux dieux – les « idoles », par lesquelles ils s'exprimeraient –, mais aussi à sacrifier des êtres humains et à pratiquer le cannibalisme.

DES POCHES DE RÉSISTANCE

Dans ce contexte, les juristes espagnols évoquent un « droit de juste conquête » pour l'Espagne. Ce droit repose sur l'idée d'une guerre réparatrice et non moins nécessaire pour imposer l'ordre chrétien et des modes de vie civilisés – c'est-à-dire correspondant à la morale occidentale. N'oublions pas, ici, que l'Occident n'a pas été habitué à penser l'autre en termes de différence culturelle, mais plutôt en termes de dégénérescence et d'infériorité.

Par leur ardeur guerrière, les conquistadores soutiennent l'évangélisation et facilitent la tâche des mis-

« CHOC MICROBIEN »
Variole, grippe, rougeole, véhiculées par les colons, déciment les autochtones. Au Mexique, par exemple, la population passe de 25 millions en 1519, à l'arrivée de Cortés, à deux millions d'âmes en 1585.
• *« Codex de Florence », 2de moitié du XVIe s.*



AKG-IMAGES / SCIENCE SOURCE

sionnaires, tout en permettant la mise en place du système colonial. Ils essaient de réduire à néant les dernières poches de résistance. Avec difficulté parfois. En 1541, les Indiens parviennent même à chasser les colons établis à Buenos Aires, bourgade fondée cinq ans plus tôt par le conquistador Pedro de Mendoza.

Au Mexique, les redoutables Chichimèques – nom générique donné aux Indiens « barbares » du Nord – acceptent de déposer les armes à la fin du XVIe siècle, tandis que le dernier bastion maya, installé dans le Petén, ne tombe qu'en 1697. Au Pérou, les Espagnols parviennent certes à capturer, en 1572, Túpac Amaru, le dernier souverain inca, qui s'était réfugié à Vilcabamba, d'où il orchestrait des opérations de guérilla. Mais ils ne sont pas en mesure de soumettre les redoutables Araucans du sud du Chili, lesquels résisteront jusqu'au XIXe siècle.

L'après-conquête tend à présenter les Indiens comme d'« éternels mineurs », qui n'ont pas les qualités nécessaires pour se soustraire à l'autorité de leurs maîtres espagnols. Ils sont l'objet de mépris, comme le sont les Juifs en Espagne. Situés au bas de l'échelle sociale, ils sont désormais volontiers associés au mensonge, à l'alcoolisme et à la dissimulation.

INCLINATION NATURELLE AU PÉCHÉ

Ils seraient « vicieux » par nature : malhonnêtes, vindicatifs, ingrats, cupides, inconstants, fainéants, hypocrites et immoraux… Ils auraient une inclination naturelle pour le péché. Il est toutefois des voix discordantes, comme celle du dominicain Bartolomé de Las Casas, qui développe des thèses humanistes à leur égard *(lire p. 78)*. Son action a notamment conduit à la promulgation des « lois nouvelles » (1542), qui contribuent à leur protection. Mais son œuvre, dont la *Très Brève Relation de la destruction des Indes* (1552), qui décrit les exactions des conquistadores et des colons à l'encontre du monde indigène, sera notamment instrumentalisée par les protestants pour mieux dénoncer les « tyrannies et cruautez des Espagnols [catholiques] » en Amérique… comme en Europe ! Elle donnera naissance à une « légende noire » qui ternira durablement l'image de la conquête et de la colonisation espagnoles *(lire p. 82)*. Mais cela n'empêchera pas d'élever, ici ou là, des monuments commémoratifs à la gloire des grandes figures conquérantes, comme à Trujillo, la ville natale de Francisco Pizarro (une statue équestre lui est dédiée depuis 1929).

En 1992, au moment du cinquième centenaire de la « découverte » des Amériques, une vive polémique oppose partisans et adversaires des célébrations qui s'organisent de part et d'autre de l'Atlantique. Pour les premiers, il s'agit de commémorer la « rencontre entre deux mondes » et une étape importante dans l'histoire de l'humanité (création de sociétés originales, liens Europe-Amériques, interculturalité). Les seconds estiment au contraire que ces célébrations officielles passent sous silence l'ethnocide dont auraient été victimes les populations amérindiennes, dans un contexte – durable – d'inégalités sociales, de ségrégation raciale et d'exploitation de la main-d'œuvre indigène. Les plaies ne sont pas encore fermées. En 2010, la statue honorant Hernán Cortés à Medellín (Espagne) est ainsi aspergée de peinture rouge parce qu'elle représenterait « la cruelle et arrogante glorification du génocide [indien] et une insulte au peuple mexicain ». Dans les faits, la guerre des mémoires est encore loin d'être apaisée… ■



AMERICA !

Christophe Colomb a établi sa feuille de route à la lumière des cartes et de ses rêves messianiques d'un Orient vu comme un pays de cocagne. À la veille de son départ, dans le port de Palos, l'«Amiral» ne doute pas de la présence, au bout de la «mer Ténébreuse», d'un corridor séparant le ponant du levant. Cependant que, de l'autre côté de l'Océan, les Aztèques attendent le retour imminent de leur dieu…



MER ET CHIMÈRES
Selon l'historien Denis Crouzet, le voyage inaugural de Colomb « apparaît singulièrement vécu comme une régression vers les temps des merveilles d'une humanité des origines du monde ».
• *Gravure du XVIe s.*

CORBIS

L'HÉRITAGE DES PEUPLES PRÉ-COLOMBIENS

Le Nouveau Monde ne l'était que pour les Européens qui prirent pied sur le sol américain. Car, du Mexique au Chili actuels, se dressent – ou se dissimulent – les vestiges de plusieurs siècles de civilisation.

PAR **CAROLINE CUNILL**

SEAN CAFFREY / GETTY IMAGES

Selon les études les plus récentes, le peuplement du continent américain remonterait à 30 000 ans avant notre ère. Il trouverait son origine dans plusieurs vagues migratoires provenant d'Asie qui empruntèrent le détroit de Béring et poursuivirent leur progression vers le sud. Depuis lors, de multiples cultures se développèrent sur l'ensemble du territoire. Décrire l'Amérique avant l'arrivée des conquistadores, c'est donc reconstituer une mosaïque de peuples aux traditions et aux langues différentes qui s'adaptèrent à des écosystèmes divers, allant de la cordillère des Andes aux forêts tropicales de l'Amazonie ou du Petén (au Guatemala), et y développèrent des cultures variées.

L'« Indien », ce concept créé par les Espagnols, est issu d'une erreur géographique corrigée seulement une dizaine d'années après la découverte du continent. C'est une simplification qui ne permet en aucun cas de décrire la complexe réalité socioculturelle et politique qui précéda la conquête. Même s'ils prennent rapidement conscience des différences entre les peuples autochtones, objets de multiples descriptions, les Espagnols maintiennent cette catégorie juridique tout au long de la période coloniale à des fins de gouvernance.

DES EFFLUVES DE TABASCO

L'Amérique préhispanique, ce n'est pas seulement une géographie composite, c'est également une chronologie complexe au cours de laquelle diverses entités politiques connaissent tour à tour fleurissement et déclin. Au gré de cette histoire, les centres de pouvoir se sont déplacés, laissant sur l'ensemble du territoire de multiples vestiges que les aventuriers et les archéologues redécouvrent à partir de la fin du XVIIIe siècle, tentant d'en percer les mystères.

En Amérique centrale, divers peuples entament un processus de sédentarisation entre 2500 av. J.-C. et 200 apr. J.-C. Durant cette période se développe la culture olmèque, considérée comme le berceau des civilisations méso-américaines. Cette théorie – au-delà des imposants centres cérémoniaux de San Lorenzo ou La Venta, situés dans l'État actuel du Tabasco (Mexique), où l'on peut voir des têtes colossales représentant sans doute des gouvernants, ou encore des autels

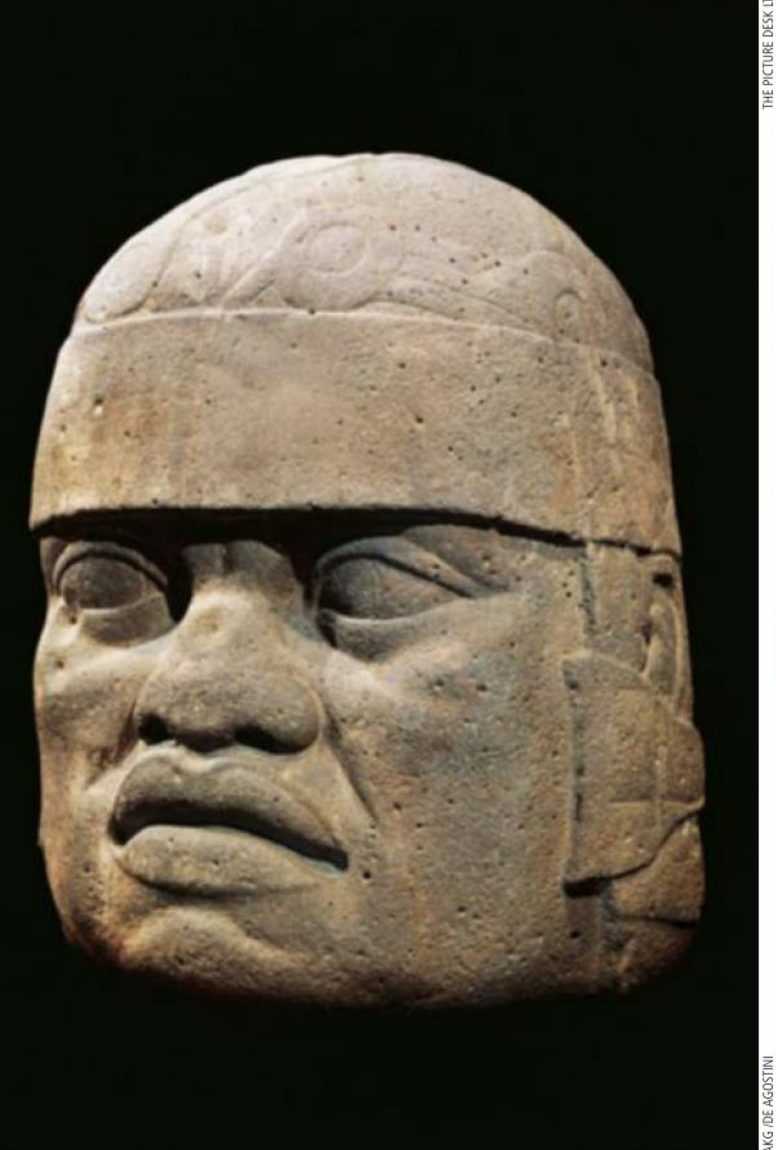


ENTRE CIEL ET TERRE
Tikal (dans le nord du Guatemala) est l'un des fleurons mayas. Le site, habité au VIIIe siècle av. J.-C., connaît son apogée entre 550 et 800 apr. J.-C., quand sont construits les temples (à g. de l'image) et les pyramides.

sculptés dans des monolithes en pierre – repose principalement sur le fait que cette civilisation fut à l'origine de l'écriture hiéroglyphique.

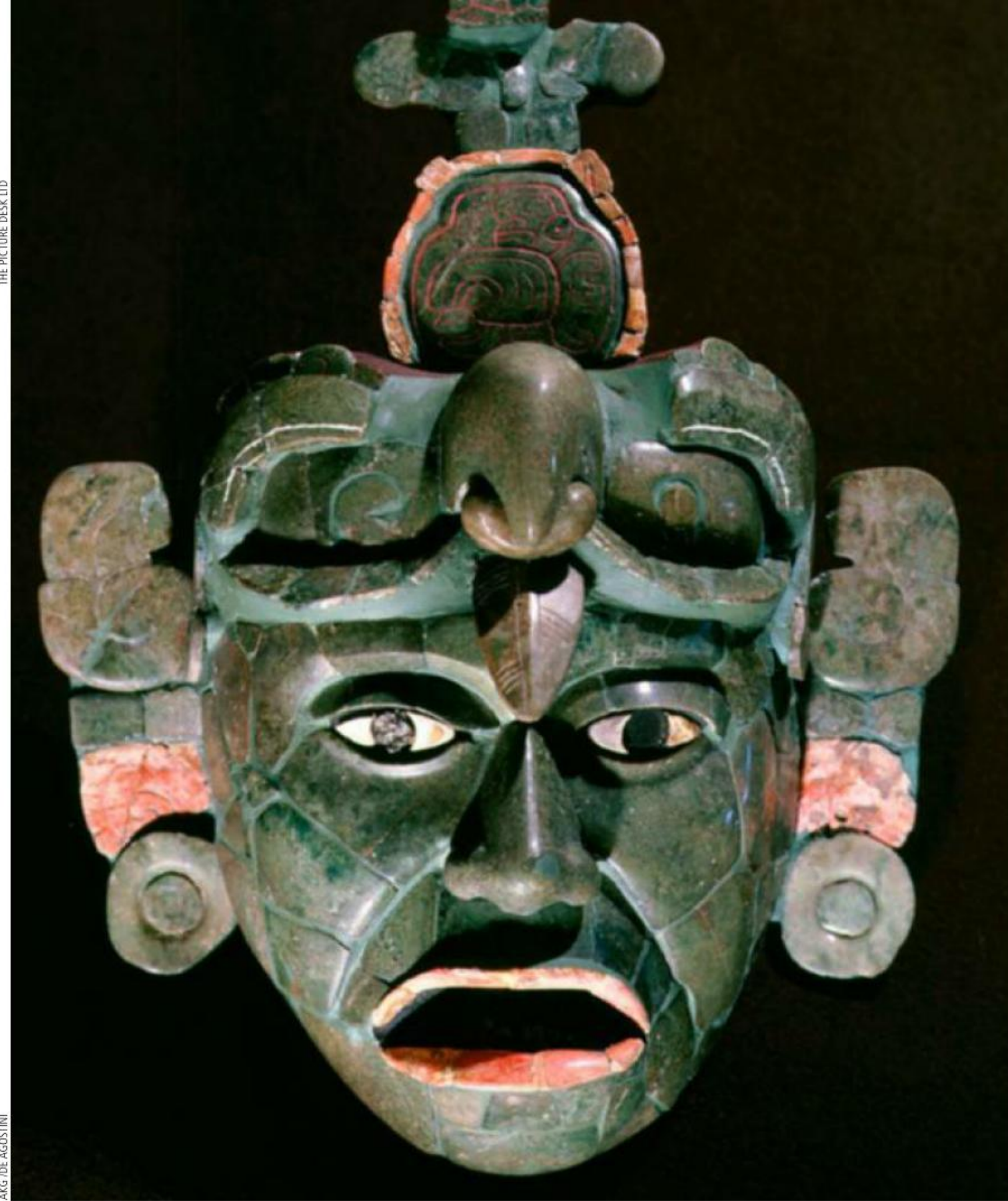
C'est néanmoins entre 200 et 900 de notre ère que diverses cultures méso-américaines, telles que les Zapotèques et les Mayas, connaissent leur apogée, comme en témoignent les impressionnants centres régionaux de Monte Albán, près d'Oaxaca (Mexique), ou de Tikal *(illustr. ci-dessus)*, dans le nord du Guatemala. Dans les Andes, on observe un phénomène similaire, puisque, aux cultures cupisnique et chavín (respectivement du nord et du centre du Pérou), succèdent les civilisations moche, nazca et, plus tardivement, huari (ou wari), caractérisées par l'urbanisation, la croissante hiérarchisation sociale et l'intensification des échanges commerciaux. Moins connues, mais tout aussi importantes, sont les cultures tolima, yotoco et San Agustín, qui se développent dans l'actuelle Colombie à la même époque.

Aux alentours du Xe siècle, les Aztèques (également connus sous le nom de Nahuas ou Mexicas) commencent à peupler la lagune de Texcoco, dans la vallée centrale de Mexico. Selon la légende, ils choisissent ce lieu lorsqu'ils y aperçoivent un aigle dévorant une figue de barbarie (ou un serpent) sur un nopal. À l'arrivée des Espagnols, Moctezuma Xocoyotzin, plus connu sous le nom de Moctezuma II, neuvième souverain ou *huey tlatoani* (littéralement, « celui qui parle », en nahuatl), gouverne la Triple-Alliance. Grâce à cette union politico-militaire avec les villes de Texcoco ›››



THE PICTURE DESK LTD

FORTE TÊTE
Le centre cérémoniel de La Venta, dans l'actuel État de Tabasco, au Mexique, fut l'un des hauts lieux de la civilisation olmèque (1000-300 av. J.-C.). Ce visage en basalte a été interprété comme un portrait dynastique.



AKG /DE AGOSTINI

GEMME DE JADE
Masque maya en mosaïque de jade et coquillages, provenant de la région de Tikal et appartenant à la période du classique ancien (IIIe-VIIe siècle).
• Musée national d'Archéologie et d'Ethnologie, Guatemala.

DE L'INVISIBILITÉ À LA VISION DES VAINCUS

Pendant des siècles, le point de vue des peuples autochtones fut minimisé dans les récits retraçant la conquête et la colonisation de l'Amérique. Il est vrai que ce sont surtout les Espagnols qui écrivent, d'abord pour justifier leurs décisions aux yeux des monarques, puis pour faire connaître leur « geste » dans un monde qui conteste leur hégémonie. Dans cette histoire asymétrique, la voix des peuples autochtones est effacée, leur rôle étant réduit à celui de simples victimes, notamment dans les écrits des religieux, qui tentent par ce biais de leur assurer une protection royale. Cette interprétation, en partie liée au contenu asymétrique de « l'archive coloniale », vacille avec les œuvres de Miguel Leon-Portilla et de Nathan Watchel, intitulées *La Vision des vaincus*, dans lesquelles cette histoire est réécrite à partir des récits produits par les Indiens eux-mêmes, parfois dans leur propre langue, marquant ainsi un tournant décisif dans l'historiographie américaniste. **C. C.**

››› et de Tlacopan, Tenochtitlán contrôle un immense territoire s'étendant jusqu'au golfe du Mexique et au Pacifique, d'où proviennent les tributs commercialisés dans les exubérants marchés de la capitale.

Plusieurs mythes entourent aussi la fondation de Cuzco, centre de l'Empire inca, dont celle de la pérégrination, du lac Titicaca, de Manco Cápac, son fondateur, et Mama Ocllo. À partir du XIIIe siècle, 11 *Sapa Inca* (empereurs) se succèdent, repoussant jusqu'au Chili et au sud de la Colombie les frontières du *Tahuantinsuyu* (« les quatre régions du monde » en quechua), avec une accélération du rythme des conquêtes sous le règne de Pachacútec, le huitième souverain inca dont le nom signifie « réformateur du monde ».

Néanmoins, à la veille de l'arrivée des Espagnols, la guerre fratricide opposant les deux héritiers de Huayna Capac, Huascar et Atahualpa, jusqu'à la mort du premier en 1532, affaiblit



MOSAÏQUE SERPENTINE
Pectoral aztèque en bois de cèdre incrusté de turquoises. Il était probablement porté lors des cérémonies religieuses.
• *British Museum, Londres.*

PHOTO12/ANN RONAN PICTURE LIBRARY

l'empire et constitue, à n'en pas douter, un élément favorable à Francisco Pizarro, qui s'empare rapidement de Cuzco l'année suivante *(lire p. 44)*.

Revenons à la veille de la conquête et tentons d'ébaucher une esquisse de l'Amérique que découvrent les Espagnols entre 1492 et 1560, une soixantaine d'années environ au cours desquelles ces derniers parcourent le continent et tentent d'imposer – avec plus ou moins de succès – leur hégémonie sur les peuples autochtones. Il faut souligner que des régions entières résistent au contrôle hispanique, dont les Mayas du Petén, jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, ou les Mapuches du Chili, jusqu'au XIX[e] siècle. Pour réaliser cette photographie de l'Amérique, nous suivrons à grands traits l'itinéraire de ses principaux conquérants.

LES PIÈGES DU YUCATÁN

Dans son *Journal du premier voyage* et sa lettre à Luis de Santangel, Christophe Colomb décrit ses échanges avec les Indiens Tainos, qui peuplaient alors les îles Caraïbes. Les gravures associées aux éditions en italien, en français et en anglais de ladite lettre sont d'ailleurs les premières représentations iconographiques européennes des Indiens. C'est aussi à ce moment que sont intégrés au castillan (et, par la suite, aux autres langues parlées en Europe) les premiers mots issus des ›››



THE METROPOLITAN OF ART

POINTE D'OR
Couteau cérémoniel des Chimú, peuple qui s'installa, vers 1200, sur la côte septentrionale du Pérou (les Incas les soumirent à la fin du XV[e] siècle).
• *The Metropolitan Museum of Art, New York.*



GRANGER NYC/RUE DES ARCHIVES

LA FORCE DU FÉLIN
Ornement inca en or représentant un jaguar – animal que l'on retrouve dans la plupart des mythologies meso-américaines, où il est l'expression des forces internes de la terre et personnalise le pouvoir.


AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ

LA NUIT DES TEMPS
Calendrier aztèque. À partir du centre (le Soleil), le troisième cercle répertorie les différents glyphes correspondant aux 20 jours du mois. • *Musée national d'Anthropologie, Mexico.*

››› langues autochtones : « cacique », « canoé » ou « hamac », que les Espagnols disséminent sur l'ensemble du continent au gré de leurs conquêtes et auxquels s'ajoutent d'autres vocables provenant du nahuatl ou du quechua.

Une dizaine d'années plus tard, les Espagnols établissent un premier contact avec les Mayas de la péninsule du Yucatán. Après l'abandon, aux alentours du XIIIe siècle, des grandes cités-États (pour des motifs qui restent encore très controversés aujourd'hui), le pouvoir dans la région s'était reconfiguré autour de 17 provinces autonomes gouvernées par un *halach uinich* (« homme véritable »), lequel détenait le pouvoir grâce à des alliances avec des chefs locaux.

Cette organisation fragmentaire est d'ailleurs l'une des raisons qui explique pourquoi la conquête des Mayas du Yucatán fut une entreprise si difficile pour les conquistadores. Il faudra trois sanglantes campagnes militaires au capitaine Francisco de Montejo pour s'emparer de la région et fonder Mérida (nord-ouest du Yucatán) en 1545. En 1519, Hernán Cortés décide même de contourner la péninsule pour se diriger vers le nord, où il fonde Veracruz et entreprend l'avancée qui le conduira à Mexico-Tenochtitlán *(lire p. 38)*.

Peu après la conquête du Pérou, c'est au tour du territoire qui correspond à l'actuelle Colombie et aux multiples peuples qui l'habitaient alors de subir la violence des armes espagnoles. Ces derniers suivent le fleuve Magdalena depuis la ville côtière de Santa Marta (nord-ouest), puis franchissent la cordillère pour accéder à la ville qu'ils baptiseront « Santa Fe de Bogotá », capitale, aux côtés de Tunja, de la confédération muisca.

À quelques kilomètres de là, ils découvrent les mines d'émeraude de Somondoco, mais aussi la lagune de Guatavita (près de Bogota) – et les légendes relatant qu'un cacique s'y baignait, entièrement recouvert d'or, lors de cérémonies religieuses. Ainsi allait naître le célèbre mythe de l'El Dorado. « Que, par la vanité en usage parmi nous, Chacun place où bon lui semble,/ Et qui, lorsqu'il est découvert, s'envole,/Emportant avec lui d'El Dorado le désir », versifie Juan de Castellanos.

MANIPULATION DU PASSÉ

Reconstruire cette longue et complexe histoire n'est en aucun cas l'apanage des archéologues et des historiens modernes ; ce travail de mémoire se trouve au cœur de la pensée des peuples américains eux-mêmes, souvent experts dans la conservation et dans la manipulation du passé, grâce auquel ils cherchaient à mieux comprendre – et, éventuellement, à légitimer – l'ordre du présent. Connaître l'histoire de l'Amérique avant la conquête implique donc de croiser les résultats qu'offrent l'archéologie et l'épigraphie avec ceux qu'apportent les études historiques inspirées non seulement des sources espagnoles, mais aussi des documents indigènes.

Les textes contenus dans les codex mayas conservés jusqu'à nos jours, mais aussi dans les stèles en pierre qui ornent les centres cérémoniaux des cités classiques, contiennent d'importantes informations généalogiques et calendaires. Après l'arrivée des Espagnols, les peuples autochtones continueront à raconter leur histoire, comme en témoigne, par exemple, le codex Boturini, également connu sous le nom de *Tira de la peregrinación*, qui narre en images la migration d'Aztlan (ville légendaire qui a donné son nom au peuple aztèque) à la ville de Tenochtitlán. De nombreux Indiens, notamment parmi l'élite, s'approprient même rapidement l'écriture alphabétique, et certains d'entre eux, tels Hernando de Alvarado Tezozómoc ou Felipe Guaman Poma de Ayala, deviennent des chroniqueurs de l'histoire de leurs peuples. ■

Les systèmes d'écriture préhispaniques



Ci-dessus, page du codex de Dresde (manuscrit maya des XIIe-XVe s.). Ci-contre, stèle appartenant à la civilisation olmèque (Musée ethnographique de Berlin, Allemagne).

C'est dans la civilisation olmèque qu'il faut chercher les origines de l'écriture préhispanique en Méso-Amérique, notamment sur une pierre gravée datant de 900 av. J.-C., découverte en 2006 et connue sous le nom de *bloque de Cascajal*, sur laquelle apparaissent les premiers glyphes. Même si d'autres systèmes se développent dans les vallées centrales d'Oaxaca, puis dans celle de Mexico, ce sont les Mayas qui portent ces techniques d'écriture au plus haut degré d'élaboration. Leur écriture est logo-syllabique : elle combine des logogrammes (graphèmes notant un mot entier, et pas seulement une partie de ses phonèmes) et des signes phonétiques. Elle se compose d'environ 1 000 signes. Même si seuls trois codex préhispaniques (de Paris, Dresde et de Madrid) sont parvenus jusqu'à nous, environ 10 000 textes hiéroglyphiques – sculptés sur des stèles ou d'autres supports de pierre, ou dessinés sur des vases en céramique et des peintures murales – ont été identifiés sur l'ensemble de la zone maya. Les plus anciens datent du Ier siècle av. J.-C., et la majorité d'entre eux sont écrits pendant la période classique (IIIe-Xe s.). Les Mayas continueront à utiliser ce système jusqu'au XVIIe siècle. Ainsi, le franciscain Diego de Landa affirme, dans sa *Relation des choses du Yucatán*, que les Indiens « utilisaient des caractères ou des lettres avec lesquels ils écrivaient dans leurs livres leurs traditions anciennes et leurs sciences ». Il ajoute qu'ils « écrivaient leurs livres sur de grandes feuilles qu'ils pliaient et fermaient à l'aide de deux panneaux joliment ornés ; ils y écrivaient d'un côté et de l'autre sous forme de colonnes […] ; ils faisaient ce papier avec les racines d'un arbre qu'ils recouvraient d'un plâtre blanc sur lequel on pouvait écrire facilement ». Mais, dès le début de la période coloniale, les Espagnols s'efforcent de remplacer l'écriture maya par l'écriture alphabétique et de détruire les codex, sous prétexte qu'ils perpétuent la mémoire des « idolâtries ». Malgré la résistance des Mayas, le système finit par tomber en désuétude. À l'heure actuelle, des épigraphistes, tels que David Stuart, Alfonso Lacadena ou Erik Velazquez, ont décodé de nombreux textes préhispaniques. Les quipus, ces cordes ornées de nœuds utilisés au Pérou pour compter des objets et enregistrer des événements historiques, connaissent un sort similaire dès le dernier quart du XVIe siècle, quand le vice-roi don Francisco de Toledo en ordonne la destruction. Malgré tout, nombre d'entre eux ont survécu et sont conservés dans divers musées. ■ **C. C.**

LES HORIZONS LOINTAINS DE COLOMB

Il voulait toucher le levant en passant par l'ouest, fouler les Indes aux épices décrites par Marco Polo dans le *Livre des merveilles* et étendre le christianisme à l'ensemble des terres habitées…

PAR **PIERRE PRÉTOU**

Peut-on être le père d'une découverte que l'on n'a ni cherché, ni réalisé avoir trouvé ? C'est là l'étrange paradoxe de la vie de Christophe Colomb. De rares documents esquissent ses jeunes années. Probablement né sur le territoire de la République de Gênes vers 1451, Christophe Colomb, comme bien des Génois de son époque, est avant tout un marin s'embarquant pour des navigations marchandes ou corsaires vers le ponant.

Contrairement à ses contemporains, il bénéficie cependant d'une instruction, qui l'a doté d'un savoir en cosmographie – c'est-à-dire d'une connaissance à la fois religieuse et cartographique du monde. La marine et la cosmographie se rejoignent dans le sens que Colomb donne à sa vie : naviguer sur la Création, pour mieux éprouver la volonté du Créateur. Les seuls écrits qu'il nous a laissés sont de nature spirituelle et religieuse, et révèle son ardente foi de franciscain. Colomb, au principal, n'a cherché en Amérique ni épices ni or. En frère mineur pénitent, il comptait ramener l'Europe sur les pentes du paradis terrestre perdu ; c'était là la tâche messianique que lui avait assignée Dieu, rien de moins.

EN QUÊTE DU PARADIS PERDU

Pour comprendre les navigations du Moyen Âge et de la première modernité, il ne faut pas séparer richesse et pèlerinage, car même l'or – dont on dit qu'il se trouve aux Indes – s'explique par la présence de la montagne la plus haute du monde, réputée abriter le paradis perdu et l'arche de Noé *(lire à ce propos p. 27)*. Écrire que Colomb souhaite ouvrir la route des Indes par l'ouest pour y faire profit d'or et d'épices n'est donc qu'une vision accessoire de son histoire.

À l'âge de 25 ans, et à la suite d'une expédition vers l'Angleterre (qui ›››



CARTE SUR TABLE
Le marin génois, aguerri par des années en mer, est, selon l'historien Denis Crouzet, « immergé dans un milieu de cartographes italiens, allemands ou portugais spéculant sur la double question de l'habitabilité de la terre et de la dimension du continent asiatique ». • *« Christophe Colomb au couvent de La Rábida », d'Eduardo Cano de la Peña (1856), musée du Prado, Madrid.*

AKG-IMAGES / JOSEPH MARTIN




AKG-IMAGES

À FLOT Le 3 août 1492, le navigateur appareille de Palos, en Andalousie, avec une centaine d'hommes. Il table alors sur six semaines de mer avant d'atteindre l'Orient opulent. • *Eduardo Cano de la Peña.*

››› tourne mal), Colomb échappe aux corsaires français et se réfugie au Portugal auprès de son frère cartographe. Là, il forge les grands contours de son projet, auprès des meilleurs marins de son temps, que les rois du Portugal lancent à la recherche d'une route des Indes par le sud.

Mais Colomb veut rompre avec cette orientation africaine. Lecteur assidu de l'*Image du monde*, de Pierre d'Ailly, ainsi que du *Livre des merveilles*, de Marco Polo, il envisage une traversée de la mer Océane par l'ouest. Des traditions hagiographiques, telles les vies de saint Brendan et du navigateur Amaro, s'en font alors l'écho. Atteindre, par l'ouest, l'Asie – et donc le paradis terrestre, dans lequel il croit fermement – est réalisable.

LE BASCULEMENT DE GRENADE

Entre 1484 et 1485, Colomb soumet ce projet à la cour du Portugal. Il y est fraîchement accueilli, car Colomb se trompe alors de plus de 10 000 kilomètres dans son calcul de l'équateur. Le roi du Portugal ne change donc pas sa politique nautique et renvoie l'imprudent cosmographe à ses spéculations – on ne peut naviguer sans relâche sur de telles distances –, tandis que les marins portugais sont en passe de contourner l'Afrique par le sud, ce qu'ils accomplissent en 1487. Christophe Colomb ne renonce pas pour autant. Ce que le Portugal refuse, la Castille ne l'accepterait-elle pas ? De 1486 à 1492, il soumet son idée à la cour des Rois Catholiques en promettant d'atteindre les richesses des Indes par l'ouest. Les spécialistes qui examinent l'affaire demeurent sceptiques, mais Colomb parvient à s'attacher le soutien du trésorier Luis de Santángel, ce qui lui ouvre l'audience de la reine.

Cependant, cinq années d'efforts n'aboutissent guère quand, alors que le navigateur entre dans sa quarantième année, un événement précipite la décision royale : la chute de la ville de Grenade, en janvier 1492, qui met fin à la *Reconquista* de la péninsule Ibérique. La cour de Castille entre alors dans un état de fébrilité quasi messianique, érigeant les rois en souverains par la grâce de Dieu.

Simultanément, au mois d'avril, c'est cette même perspective religieuse qui explique deux décisions prises par les Rois Catholiques : l'une consacrée à l'expulsion des Juifs d'Espagne ; l'autre, au voyage maritime vers le Levant. Quel lien ? Toutes deux préparent l'Apocalypse sous la conduite des rois accomplissant la volonté divine : la conversion finale des Juifs et le retour au paradis terrestre.

Christophe Colomb obtient enfin son voyage, plus pour le message politico-religieux qu'il contient que par réalisme nautique. Et les capitulations de Santa Fe de le proclamer vice-roi des Indes, Amiral de la mer Océane, gouverneur des terres découvertes et bénéficiaire d'une décimation de tous les profits réalisés. Sont-ce là des privilèges exorbitants ? Oui, si l'on considère l'avenir de cette navigation ; non, si l'on se replace dans le contexte politico-religieux du mois d'avril 1492.

Le 3 août 1492 une centaine d'hommes embarqués sur une flottille de deux caravelles (la *Niña* et la *Pinta*) et d'une caraque (la *Santa Maria*) part du port de Palos. Ces navires ventrus semblent alors adaptés à la houle océanique, tout en conservant un tirant d'eau convenable pour s'approcher des côtes. Dormant à même le pontage, les



LA CONSÉCRATION
Le 20 avril 1493, à son retour, l'« Amiral » est reçu par les Rois Catholiques à Barcelone. Il leur fait le récit de sa *« Gran Travesía »*. Ce même jour, six Indiens sont baptisés par les souverains. • *Toile de J. N. Robert-Fleury (1797-1890), musée du Louvre.*

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

« PERSONNE NE DOIT CRAINDRE DE S'ENGAGER EN UNE QUELCONQUE ENTREPRISE AU NOM DE NOTRE SAUVEUR, SI ELLE EST JUSTE » Christophe Colomb

équipages cinglent vers les Canaries, qu'ils atteignent quelques jours après, avant de s'élancer vers l'inconnu.

Christophe Colomb se révèle alors un marin au pilotage extraordinaire, capable d'anticiper les vents et d'interpréter le moindre signe qu'une masse d'herbe ou un vol d'oiseau laissent présager. Car le Génois a la science de la mer, sait trouver les alizés et changer de cap opportunément. Mais, à mesure que les jours passent, l'inquiétude de l'équipage grandit, au risque qu'éclate une mutinerie, en particulier lors de l'interminable traversée de la mer des Sargasses… Toutefois, l'improbable miracle s'accomplit dans la nuit du 12 octobre 1492 : un marin annonce la terre ferme. Au petit jour, une île se dévoile, que Colomb nomme aussitôt « San Salvador », persuadé que son pèlerinage l'a amené au Cipango, le Japon de Marco Polo. On déploie alors bannières et apparat pour proclamer la souveraineté des rois d'Espagne sur cet îlot des Bahamas que l'on pense habité par les « Indiens » des Indes. Jusqu'en janvier 1493, Colomb entreprend ensuite la découverte des chapelets d'îles environnantes – qu'il pense japonaises. Il perd accidentellement la *Santa Maria*, qui s'échoue sur un récif, ce qui l'oblige à abandonner quelques marins dans un fortin.

L'ENLISEMENT DES SARGASSES

Le 16 janvier, le navigateur amorce le retour de ses deux navires restants et réalise un nouvel exploit, en allant chercher les vents par une route septentrionale audacieuse, qui le ramène aux Açores le 15 février. Le 4 mars 1493, il accoste les côtes de la péninsule Ibérique et se présente devant la cour avec quelques Indiens et objets précieux qu'il a rapportés de ses « Indes ». Bien que le succès de l'expédition de 1492 conforte sa réputation de marin, l'ampleur de la découverte tarde à émerger. Dans l'immédiat, l'Espagne consent à financer un deuxième voyage de 1493 à 1496. Cette fois, Colomb embarque environ un millier d'hommes sur une quinzaine de navires. L'objectif est de coloniser et de poursuivre la découverte des rivages, de Marie-Galante à Cuba.

Le 2 janvier 1494, l'« Amiral de la mer Océane » fonde la colonie *La Isabela* sur l'île d'Hispaniola – qu'il gouverne avec ses frères. Cette première colonie ne se révèle toutefois pas à la hauteur des promesses de Colomb : l'or peine à rentrer dans les coffres, les maladies ravagent les populations locales, et les conflits avec les ›››

L'OR PUIS LES FERS
En août 1500, les agissements tyranniques des frères Colomb à Hispaniola sont mis en cause. Une enquête est menée, qui conduit à leur arrestation et à leur renvoi en Espagne pour qu'ils y soient jugés.
• *Gravure de Théodore de Bry (1528-1598).*



AKG-IMAGES

LA DISGRÂCE DU VICE-ROI DES INDES

Les actes de la procédure criminelle engagée par Francisco de Bobadilla à l'encontre des frères Colomb à Hispaniola – une archive authentique, retrouvée et éditée en 2006 par Isabel Aguirre, conservatrice aux Archives générales de Simancas, et Consuelo Varela, chercheur au CSIC (équivalent de notre CNRS) – dévoile les circonstances de l'arrestation de Christophe Colomb en août 1500. Alors que les biographes pensaient que cet outrage n'était que jalousie courtisane, le document renverse tout : c'est contre la puissante famille Colomb que le modeste enquêteur se dresse au nom de la justice. Dès son arrivée, saisi par la puanteur de cadavres suspendus au gibet, il comprend qu'aucun écrit de justice ne justifie ces exécutions. Commence alors la litanie des témoignages, recueillis méthodiquement et patiemment recoupés : forfaitures, détournement de l'or, taxations illégales, cruautés pénales, abus sur les femmes, esclavage des Indiens, famines organisées, homicides… Bobadilla découvre une tyrannie qui usurpe et dégrade gravement la majesté des Rois Catholiques. L'ampleur des charges peut alors conduire à la décapitation, mais les souverains choisissent d'éviter le scandale et d'épargner la vie du navigateur. Cette archive, restée longtemps silencieuse, fait le récit choquant d'un mauvais gouvernement des hommes. Premier procès politique du Nouveau Monde et sinistre présage, l'enquête de Bobadilla découvre une Amérique coloniale qu'il dénonce avec courage, dès sa naissance. **P. P.**

››› autochtones ne tardent pas à se multiplier. Les Rois Catholiques continuent toutefois de soutenir son projet en finançant deux autres voyages, l'un entre 1498 et 1500, l'autre entre 1502 et 1504. Ces deux périples le mènent aux rivages du continent, au Brésil, puis sur les côtes de Panama.

Il faut alors prendre de vitesse les Portugais, qui ont opportunément obtenu un partage des découvertes conclu à Tordesillas en 1494. Le pape y reconnaît qu'une ligne tracée au large des îles du Cap-Vert délimite l'influence des Portugais et des Espagnols : aux premiers, l'expansion au sud ; aux seconds, à l'ouest. Le Portugal obtient que la ligne méridienne soit repoussée si loin qu'elle englobe le Brésil, encore inconnu, mais qui sera officiellement découvert en 1500 par Pedro Álvares Cabral (v. 1460-1520 ou 1526).

Les rumeurs de l'incompétence de Colomb comme gouverneur se font très insistantes. En août 1500, un envoyé de la cour, Francisco de Bobadilla, enquête sur ses agissements à Hispaniola et y constate un désastre *(lire ci-contre)*. Il fait alors arrêter les frères Colomb et les reconduit en Espagne afin qu'ils y soient jugés. Christophe Colomb se voit alors déchoir. Si les Rois Catholiques lui consentent une nouvelle expédition en 1502, c'en est bien fini de son rôle de gouverneur et de ses privilèges.

UNE POSTURE MESSIANIQUE

Interdit sur Hispaniola, il conserve néanmoins jusqu'au bout son rêve de paradis terrestre. En 1498, devant les bouches de l'Orénoque, constatant l'immense débit d'eau, il pense enfin atteindre le continent asiatique. Il écrit alors : « Je crois qu'ici se trouve le paradis terrestre où nul ne peut se rendre sans la volonté divine. » Le navigateur se croit toujours en Asie, animé par sa posture messianique, si proche de la Chute de l'Homme qu'il accorde du crédit à tous les récits d'Amazones vivant sans mariage, de tribus anthropophages et de fabuleux trésors… Ce n'est pas un Nouveau Monde que Christophe Colomb découvrit, mais bien le récit de l'Ancien. ■

UNE IMAGE DU MONDE À L'HEURE DES GRANDES DÉCOUVERTES

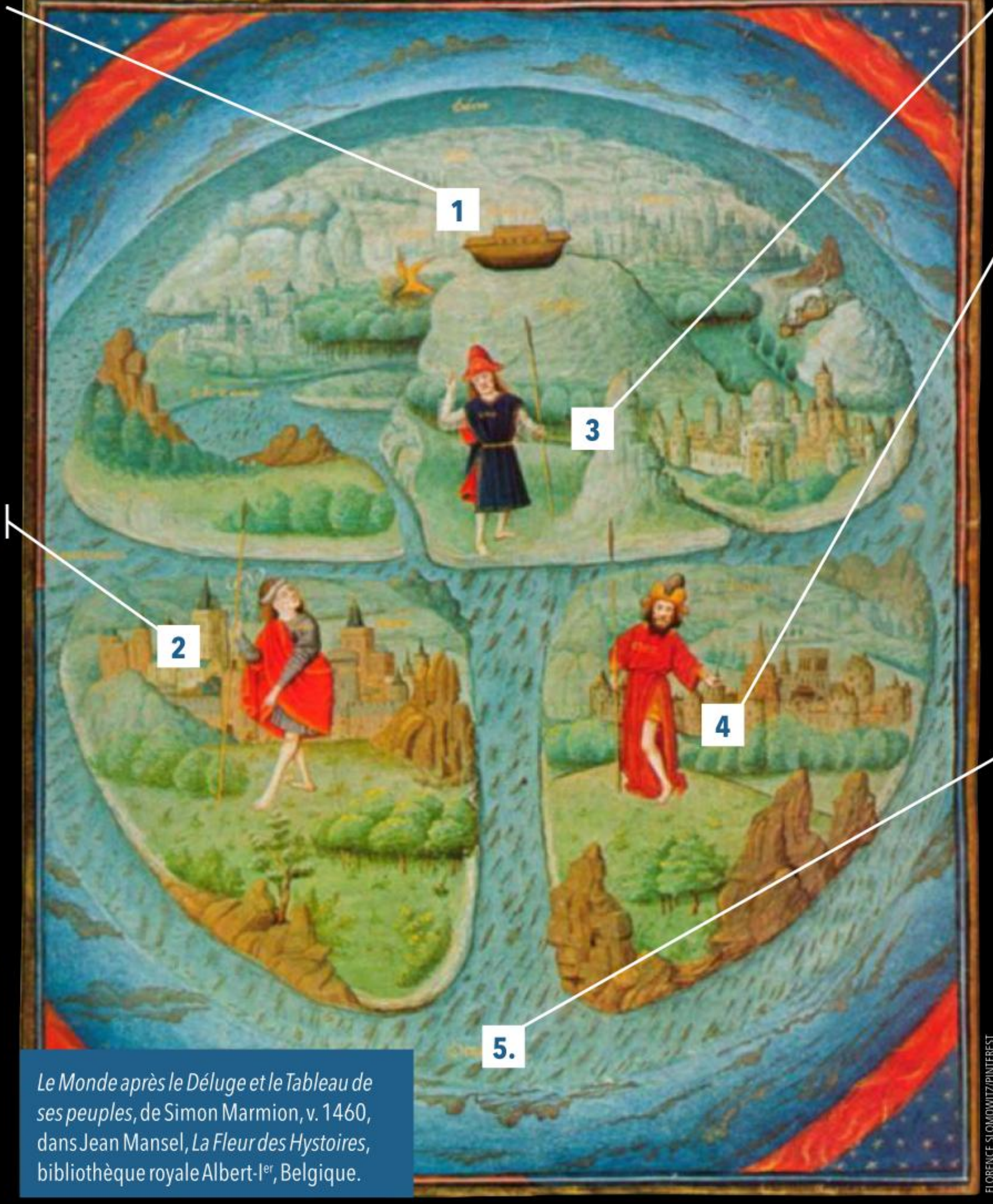
Telle que la cosmographie médiévale la pense, la Terre possède une logique que cette carte mentale de la seconde moitié du XVe siècle expose en une seule image. L'histoire, la géographie et la religion se précipitent ici pour nous livrer le monde tel qu'il est perçu par la fin du Moyen Âge chrétien, à l'heure des Grandes Découvertes. Bien que la miniature emprunte la forme d'un disque, l'on aurait tort de penser que le Moyen Âge imagine la Terre comme étant plate. Bien au contraire. Lisons donc du haut vers le bas : au sommet, en Orient, s'élancent la montagne du paradis et l'arche de Noé, grâce à laquelle l'humanité a repeuplé le monde, bordée par la mer Océane, cette masse aquatique qui encercle tout.

Si le peintre déploie ici paysages et figures, il n'en vise pas moins la symbolique avant tout, et non la réalité. Ce ne sont donc pas trois continents – séparés par la Méditerranée, la mer Noire et le Nil – qui sont ici représentés, mais le sens qui justifie le partage du monde connu, tel qu'il résulte de la lecture médiévale de la Bible. Après le Déluge, Noé s'échoue en effet sur les pentes du paradis terrestre, la source des eaux et de l'or du monde. Puis ses trois fils quittent l'arche et repeuplent la sphère. À chaque frère, la tradition associe un continent, mais cette vision tripartite ouvre une question que la découverte de l'Amérique soulèvera : qui est donc ce quatrième fils de Noé qui demeure inconnu de la Bible ?

1. L'ARCHE PERDUE.
Cette partie du tableau désigne le paradis terrestre et l'arche de Noé. C'est du toit du monde qu'Adam et Ève sont chassés par le Créateur, avant que Noé n'y accoste après le Déluge, pour repeupler la Terre libérée des eaux. L'arche s'est échouée sur une montagne émergée, où prend naissance l'or désormais arraché et charrié par le grand circuit aquatique qui relie les fleuves, les mers et les océans.

2. L'OCCIDENT, PRÉ CARRÉ DE L'EUROPE.
Noé ayant assigné à Japhet la tâche de s'étendre, sa descendance colonise l'Europe occidentale. Une lecture biblique médiévale assigne ainsi à l'Occident un destin d'expansion illimitée sur des terres à découvrir à l'ouest, bien que ce projet soit contrarié par un sérieux obstacle : la mer Océane, qui borde l'Europe.

3. LE LEVANT SÉMITE.
La tradition chrétienne associe le peuplement de l'Asie à Sem, le fils aîné de Noé, et aà sa descendance. Jusqu'à la Méditerranée, les Sémites occupent donc tout le continent. Mais ce sont des infidèles qui règnent en maîtres de ces pays, ce qui explique que l'Europe ne parvient plus à accéder au paradis perdu – et donc aussi à son or –, malgré le voyage de Marco Polo.



Le Monde après le Déluge et le Tableau de ses peuples, de Simon Marmion, v. 1460, dans Jean Mansel, *La Fleur des Hystoires*, bibliothèque royale Albert-Ier, Belgique.

FLORENCE SLOMOWITZ/PINTEREST

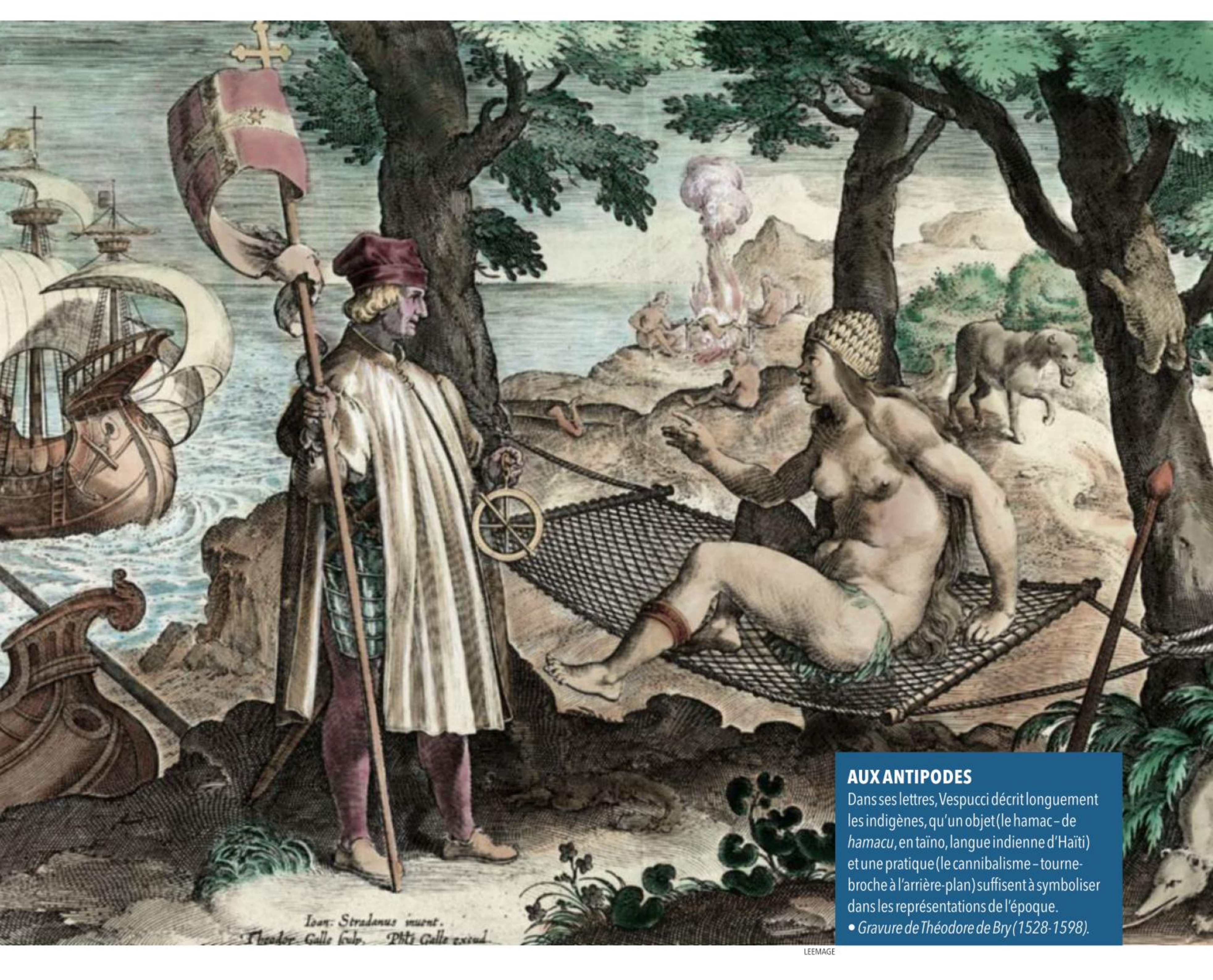
4. LE CANAAN DE CHAM.
Condamné pour avoir vu son père ivre et nu après le Déluge, Cham et sa descendance sont maudits par Noé. Asservis à la descendance des deux autres frères, ils colonisent pourtant l'Afrique. Une interprétation abusive de cette « malédiction de Canaan » justifie ici les sources africaines de l'esclavage.

5. LA ROUTE OCÉANE DU PARADIS.
Le monde connu est cerné par les eaux. Partant, gagner le paradis terrestre via la mer que l'on dit « Océane » n'est pas impossible, car une telle navigation se justifierait pleinement. Elle enrichirait spirituellement et matériellement – or et paradis perdus étants ici inséparables – tout navigateur qui réussirait cette difficile aventure.
P. P.

DANS LE SILLAGE D'AMERIGO VESPUCCI

De la bordée de marins s'embarquant pour le Nouveau Monde, le Florentin n'est pas le plus connu. C'est lui, pourtant, que l'Histoire a retenu pour qu'il donne son nom au continent découvert.

PAR **PIERRE RAGON**



AUX ANTIPODES
Dans ses lettres, Vespucci décrit longuement les indigènes, qu'un objet (le hamac – de *hamacu*, en taïno, langue indienne d'Haïti) et une pratique (le cannibalisme – tourne-broche à l'arrière-plan) suffisent à symboliser dans les représentations de l'époque.
• *Gravure de Théodore de Bry (1528-1598).*

LEEMAGE



AKG-IMAGES

LE TERME DE LA TRAVERSÉE
Dans une missive de 1502 (traduite en latin, italien et, comme ici, imprimée en allemand), le navigateur utilise, pour la première fois, les mots « continent » et « monde nouveau ».

« Au milieu de tant d'orages gigantesques, il plut au Très-Haut, dans le ciel, de nous faire voir, devant nous, un continent, des régions nouvelles, un monde nouveau. » C'est en ces termes que le Florentin Amerigo Vespucci (1454-1512), s'adressant à l'ambassadeur de sa cité auprès du roi de France, introduit le récit du voyage qu'il a effectué sur les côtes du Brésil et de l'Argentine au cours des années 1501 et 1502. Il est le premier à faire connaître en Europe l'Amérique pour ce qu'elle est : un nouveau continent, jusque-là ignoré de ses correspondants. Depuis dix ans, la plus grande confusion régnait sur ce point. Lorsque Amerigo Vespucci rentre de ce voyage, Christophe Colomb prétend encore que les îles nouvellement découvertes sont des archipels de l'Extrême-Orient. Il défendra cette idée jusqu'à sa mort, en 1506. Rien ne prouve qu'il y croit, mais les droits et les privilèges exorbitants que la reine Isabelle lui a concédés à Santa Fe tiennent à cela. Son immense notoriété fait le reste, même si le monde des marins et celui des savants sont perplexes.

PLUS FORT QUE COLOMB ?

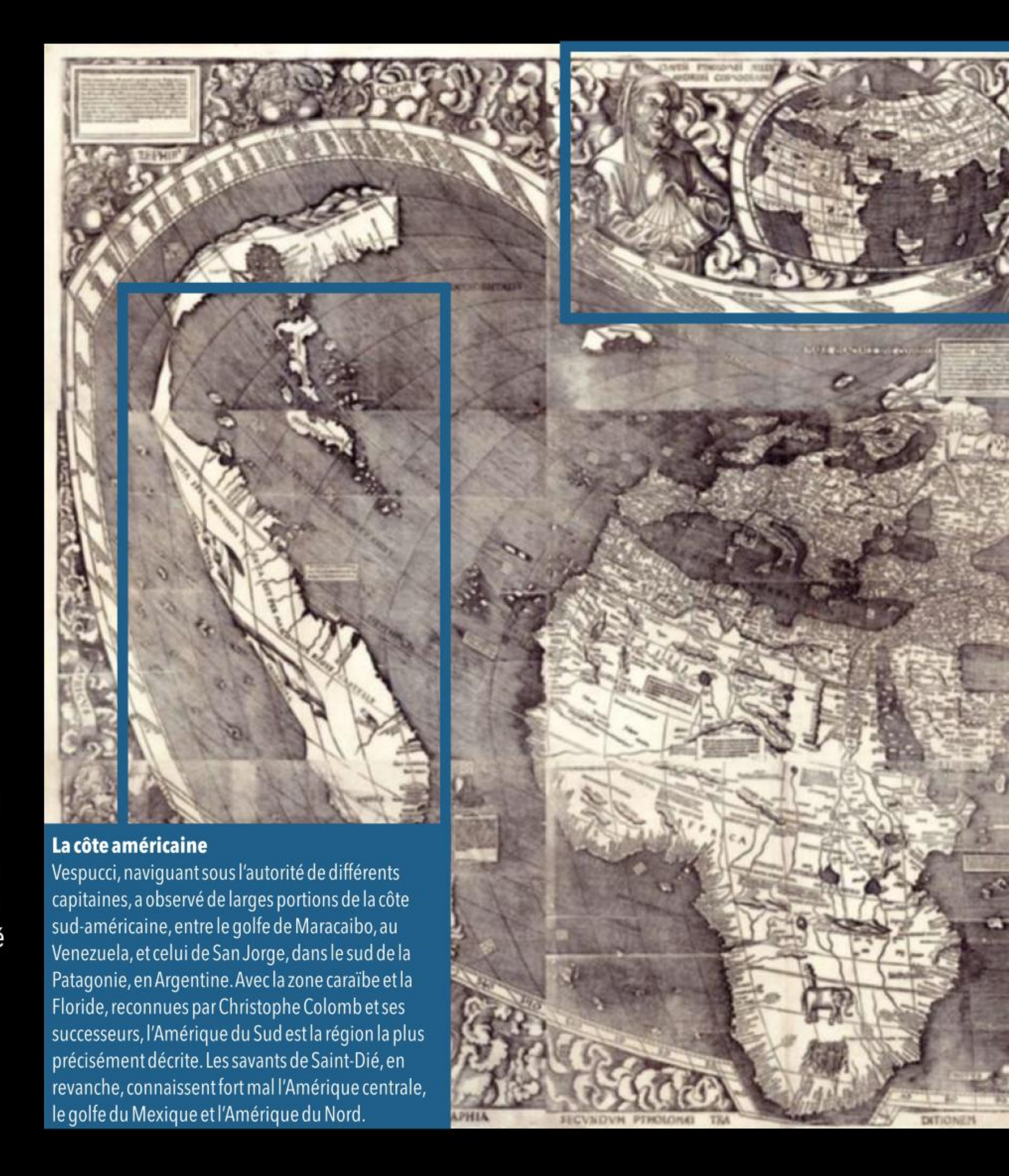
Amerigo Vespucci est de ceux qui rompent le silence, et ses déclarations ont un énorme retentissement. La lettre qu'il adresse, le 7 septembre 1502, à l'ambassadeur Lorenzo Pier Di Medici a un immense succès : traduite en latin, elle sera publiée quelques mois plus tard sous le titre de *Mundus novus* et connaîtra dix rééditions entre 1503 et 1506, tant en latin qu'en italien ou en allemand. L'opinion publique est avide de ces nouveautés, et les sources d'information sont rares. Outre quelques lettres de Colomb et les textes de l'humaniste de cour Pierre Martyr d'Anghiera, les écrits d'Amerigo Vespucci sont les seuls qui fassent très tôt l'objet d'une telle diffusion.

Ses navigations, pourtant, sont mal connues. On lui attribue quatre voyages, mais peut-être n'en a-t-il effectué que trois. La réalité du premier, qui se serait déroulé en 1497 et 1498, est souvent mise en doute : il ferait de lui, avant Christophe Colomb, le premier marin européen à avoir longé les côtes est du continent centre-américain, un fait que les contemporains n'auraient pas manqué de relever. Pour cette période de sa vie, on ne dispose que de fort peu de documents de sa main, et ses témoignages ne nous sont parvenus que grâce aux copies de ses lettres ou à leur édition. Dans tous les cas, on peut suspecter l'intervention de tiers qui manipulent les informations qu'ils détiennent afin de défendre d'obscurs intérêts ou de susciter l'enthousiasme des lecteurs.

C'est qu'Amerigo Vespucci n'est pas sous le feu des projecteurs : aucune flotte ne lui est confiée, mais, sous ›››

L'AMÉRIQUE NAÎT DANS LES VOSGES

C'est en 1507, à Saint-Dié-des-Vosges, que pour la première fois un petit groupe d'érudits décide de nommer «Amérique» les terres que Christophe Colomb a découvertes. «Amérique» est alors un mot nouveau, directement inspiré d'«Amerigo», le prénom de Vespucci, et destiné à lui rendre hommage. C'est en lisant les récits de ses voyages qu'un cercle d'humanistes et de savants vivant sous la protection du duc de Lorraine prend cette décision. Ils sont férus d'astrologie et de géographie, attentifs aux nouvelles qui circulent dans les réseaux intellectuels et une édition des *Lettres* d'Amerigo Vespucci leur est tombée entre les mains. Saint-Dié-des-Vosges est éloignée de la mer. Pour autant, cette petite cité est loin d'être un endroit isolé. Elle s'est développée autour d'une importante église collégiale richement dotée et a bénéficié de la proximité de mines d'argent, qui ont attiré des ingénieurs et des hommes de sciences. Le duc de Lorraine est aussi un mécène qui utilise les ressources dont il dispose pour récompenser les hommes qui retiennent son attention. L'un de ses protégés, le



La côte américaine
Vespucci, naviguant sous l'autorité de différents capitaines, a observé de larges portions de la côte sud-américaine, entre le golfe de Maracaibo, au Venezuela, et celui de San Jorge, dans le sud de la Patagonie, en Argentine. Avec la zone caraïbe et la Floride, reconnues par Christophe Colomb et ses successeurs, l'Amérique du Sud est la région la plus précisément décrite. Les savants de Saint-Dié, en revanche, connaissent fort mal l'Amérique centrale, le golfe du Mexique et l'Amérique du Nord.

››› l'autorité d'autres capitaines, il s'embarque comme pilote ou reçoit le commandement d'un navire dans une expédition qu'il ne dirige pas. Ainsi est-il parti trois ou quatre fois – si on accepte, ou non, la réalité du premier voyage –, en 1497, 1499, 1501 et 1503.

La répétition rapide de ces entreprises ne doit pas surprendre : l'Espagne et le Portugal rivalisent alors pour découvrir le passage qui, entre les archipels connus et les fragments de côtes reconnues, permettrait de gagner pour de bon le Japon et la Chine. En 1499, la route est ouverte pour les concurrents de Colomb, qui n'a pas su maîtriser la colonisation de l'Hispaniola et est momentanément tombé en disgrâce.

L'HORIZON LOINTAIN DE MALACCA

L'hypothétique premier voyage d'Amerigo Vespucci l'aurait conduit à longer une grande portion des rivages de l'Amérique centrale, du Mexique et des États-Unis actuels, des côtes du Costa Rica (ou du Honduras) jusqu'à la baie de Chesapeake (sur la côte du Maryland et de la Virginie) : assurément un exploit, dont on ne connaît rien, pas même le nom du capitaine qui l'aurait accompli.

La deuxième expédition à laquelle participe Amerigo Vespucci est bien mieux documentée. C'est celle que conduisent, pour le compte de l'Espagne, en 1499 et en 1500, Alonso de Ojeda (qui fut également de l'aventure du deuxième voyage de Colomb, en 1493) et Juan de la Cosa. Elle les mène le long de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, de la pointe orien-



Le planisphère
L'*Introduction à la cosmographie* de Ptolémée est conçue comme le commentaire du grand planisphère qui l'accompagne. Celui-ci est l'un des premiers qui ait été imprimé. De très grande taille (1,3 m x 2,3 m), il requiert l'assemblage de 12 feuilles gravées. Si l'Extrême-Orient et la côte de l'Amérique sont stylisés, quatre continents sont figurés, nettement séparés par des étendues d'eau. Waldseemüller est le premier cartographe à avoir pris ce parti.

Les figures de Ptolémée et de Vespucci
Au-dessus du grand planisphère, une petite mappemonde est figurée, encadrée par deux personnages : Ptolémée portant un quadrant (à g.) et Vespucci tenant un compas (à dr.). La figure du géographe grec est accolée à l'Ancien Monde ; celle du Florentin, au Nouveau. Tous deux, ils représentent la géographie savante et celle des marins : le cartographe Waldseemüller s'efforce ici d'en faire la synthèse symbolique.

chanoine et maître général des mines de Lorraine Gauthier Lud, installe à Saint-Dié une presse à imprimer pour réaliser l'un de ses rêves : fournir une édition critique de l'œuvre de Ptolémée, le grand géographe de l'Antiquité, qu'il voudrait augmenter des informations recueillies au cours des voyages de découverte. Le projet n'aboutit pas, mais, en échange, il publie avec l'aide de son neveu Nicolas Lud, du cartographe Martin Waldseemüller et des hommes de lettres Jean Basin et Mathias Ringman, une *Introduction à la cosmographie* de Ptolémée. C'est à la fin de ce petit traité, après avoir évoqué les trois continents de l'Ancien Monde, que ces hommes qui ne connaissent la terre d'outre-Atlantique que par les récits d'Amerigo Vespucci décident de la nommer « à partir du nom de celui qui l'a découverte, soit *Ameri-gê*, « terre d'Amerigo », soit *America* puisque c'est de noms de femmes que l'Europe et l'Asie ont tiré leur nom ». ■ **P. R.**

AKG-IMAGES / SPL

Planisphère de Martin Waldseemüller (1507).

Le système de projection
Il n'est pas aisé de représenter la surface d'un globe sur un document. Avant la mise au point, par le mathématicien flamand Mercator, du système de projection qui nous est devenu familier, diverses solutions ont été testées. Ce planisphère de Waldseemüller est cordiforme (en forme de cœur). Les continents et les océans y sont distribués sur un quadrillage déformé figurant les latitudes et les longitudes. C'est un choix qui distingue clairement ce document des cartes maritimes de tradition médiévale.

tale du Pernambouc brésilien au golfe de Maracaibo, au Venezuela. Six mois après son retour, Amerigo Vespucci repart pour un troisième voyage, loin vers le sud cette fois, jusqu'en Patagonie, toujours pour le compte des Rois Catholiques. Cette expédition est la plus importante de toutes, et la plus célèbre, puisque c'est elle qui le convainc que ces terres de l'ouest forment un nouveau continent. Le récit de ce voyage est le premier de ces écrits qui fait l'objet d'une publication et d'une large diffusion.

Amerigo Vespucci abandonne ensuite la couronne de Castille pour celle du Portugal et se place sous l'autorité du capitaine Gonçalo Coelho, qui lui confie la conduite de l'un de ses six navires. En s'enfonçant en direction du sud, il s'agit de contourner les nouvelles terres et de gagner Malacca, le grand carrefour où l'océan Indien et la mer de Chine se rejoignent. Mais le projet est abandonné en cours de route, à la suite du naufrage du navire amiral. Le dernier voyage d'Amerigo Vespucci se solde donc par un échec.

Amerigo Vespucci n'est pas un explorateur, mais sa renommée ne tient pas non plus à ses seuls talents d'écrivain. S'il trouve aussi facilement à s'embarquer, c'est que, en tant qu'agent commercial d'une maison florentine présente à Séville, il est aussi bon pilote et excellent cosmographe. Il sait conduire les navires sur les mers et le long des rivages inconnus. En 1508, la couronne d'Espagne lui confie même la responsabilité de former ses pilotes et de leur fournir les instruments dont ils ont besoin. ■



LES CONQUÉRANTS

La voie est libre vers les « Indes occidentales ». Les expéditions se multiplient, à la découverte de ce nouveau continent qu'il reste à défricher. Bonne fortune pour les uns, déroute et déconvenue pour la majorité… Rien n'arrête ces voyageurs – pour certains sanguinaires – aiguillonnés par le rêve de trouver de l'or.



GUIDES DE VOYAGE
Carte de l'Amérique avec (de g. à dr., et de haut en bas) illustrée par les figures de Christophe Colomb (1451-1506), Amerigo Vespucci (1454-1512), Fernand de Magellan (1480-1521) et Francisco Pizarro (1475-1541). • *Gravure (colorisée) de Théodore de Bry, 1597.*

INTERFOTO / LA COLLECTION

LES PREMIÈRES EXPLORATIONS

PAR **BERNARD GRUNBERG**

Les voyages de découverte effectués entre 1499 et 1500 reprennent tous l'itinéraire du troisième voyage de Colomb. À sa mort, en 1506, quelques géographes et marins ont pris conscience que l'Amiral a découvert un monde nouveau. Le but des diverses expéditions reste la découverte d'une route vers l'Inde et les îles aux épices. Jean Cabot, navigateur au service du roi d'Angleterre, tente de trouver un accès par le nord-ouest. Son navire quitte Bristol en 1497 et atteint le cap Breton et Terre-Neuve. Le Portugais Gaspar Corte Real arrive en 1500 au Labrador. En 1502, son frère Miguel Corte Real touche probablement le Labrador et Terre-Neuve. Le Portugais Pedro Alvares Cabral descend au Cap-Vert pour profiter des alizés, vogue vers l'ouest et arrive au Brésil en 1500, avant de continuer, comme prévu, son voyage vers l'Inde. Amerigo Vespucci part explorer la côte du Brésil et semble être descendu jusqu'au Rio de la Plata entre 1501 et 1502.

Les Espagnols continuent l'exploration du golfe du Mexique, de la Caraïbe et des côtes de l'Amérique centrale et du Sud. Saint-Domingue (Hispaniola) est devenu la première base d'expansion, où débarquent les Espagnols. Tandis que Juan de Esquivel pacifie l'île, d'autres se lancent à la découverte des Antilles. Juan Díaz Solís et Martín Pinzón partent à la recherche d'un passage par l'ouest, vers les îles aux épices, et touchent le Honduras (1508-1509). Diego Nicuesa prend pied au sud de l'isthme de Panama (1508) et Alonso de Ojeda explore les côtes de la Colombie (1509). Juan Ponce de León conquiert Porto Rico (1508) et Juan de Esquivel, la Jamaïque (1509). En 1512, Alonso de Pineda s'aventure en Floride, dont Ponce de León prend possession en 1513. La conquête de Cuba, qui débute avec Sebastián de Ocampo (1508), est accomplie sous la direction de Diego Velázquez (1511-1513). En 1513, Vasco Núñez de Balboa touche le Pacifique et, en 1514, Pedrarias Dávila engage la conquête de la région de Panama. Solís, qui cherche, à travers la Castille d'or, un passage vers le Pacifique pour atteindre les Moluques, descend plus au sud et découvre le Rio de la Plata en 1515.

En 1516, toutefois, la colonisation des Antilles et de la Terre-Ferme s'avère décevante pour les Espagnols : les maladies, le travail forcé et les mauvais traitements ont décimé la population indigène des îles. Les rivalités entre les factions pour le pouvoir politique, l'épuisement des placers [gisements alluvionnaires] d'or et le développement de l'émigration ibérique outre-Atlantique vont être à l'origine d'une nouvelle phase d'expansion vers l'ouest, notamment le Mexique. ■


INTERFOTO / AUSTRIAN NATIONAL LIBRARY / LA COLLECTION

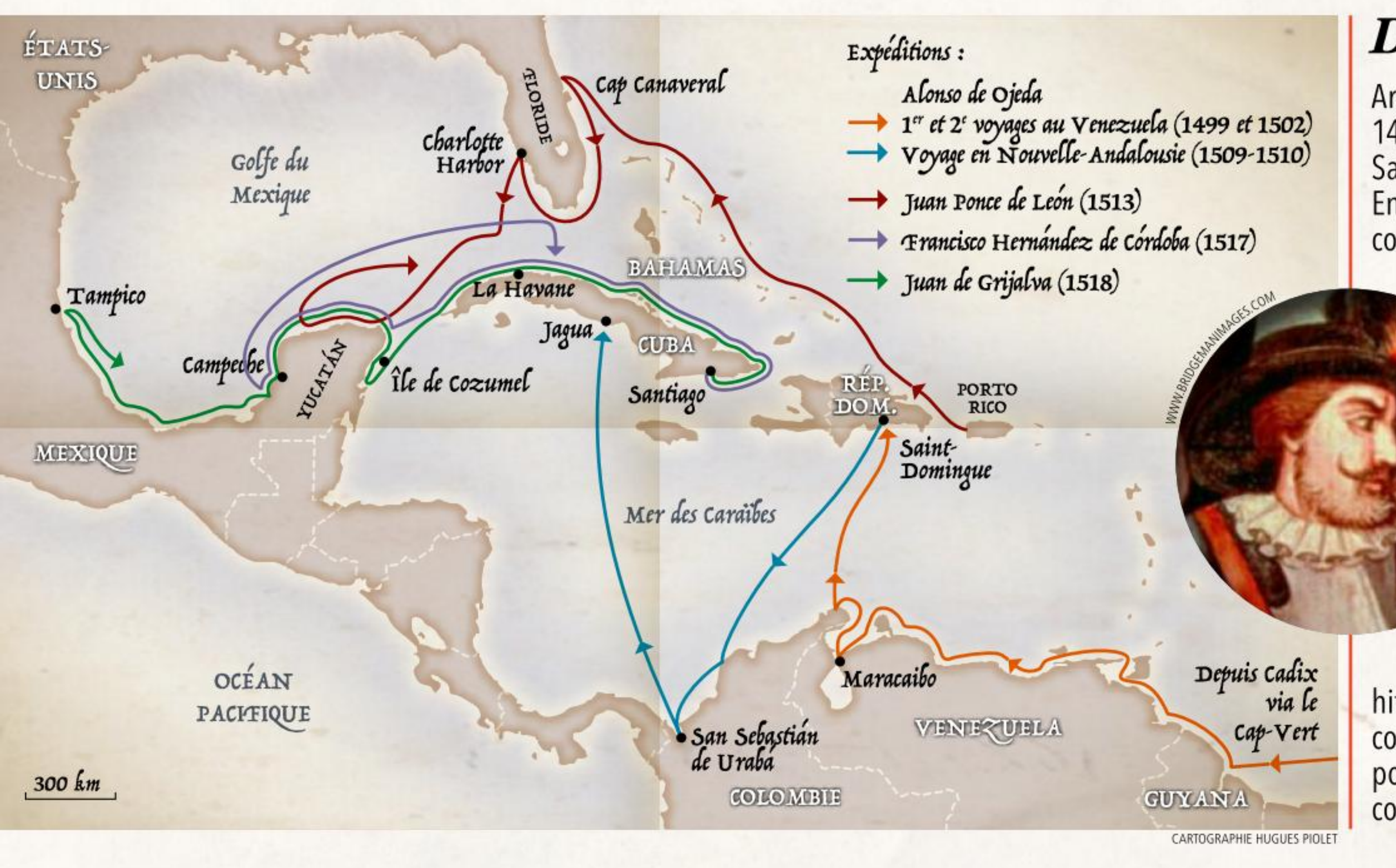
Alonso de Ojeda et Diego Nicuesa

Ojeda part en 1493 avec Colomb pour Saint-Domingue, où il se distingue lors de la pacification. De retour en Espagne, il repart, en 1499, à la recherche d'un passage vers l'Inde : il descend vers le cap Vert, se dirige vers les Guyanes puis découvre un golfe qu'il nomme « Venezuela » (car le village indien au fond de ce golfe lui fait penser à une petite Venise). Il passe près du golfe de Maracaibo et, en retournant vers Saint-Domingue, il fait main basse sur un peu d'or, des perles et des esclaves. Nommé gouverneur du Venezuela, il entame en 1502 une seconde expédition, qui touche la Colombie, où il fonde la ville de Santa Cruz, mais l'opposition des Indiens ainsi que celle de ses hommes font que la colonie est abandonnée, son gouvernement supprimé ; Ojeda est renvoyé à Saint-Domingue. L'Espagne, qui veut relancer la colonisation de la Terre-Ferme (le Panama, la Colombie et le Venezuela actuels), charge Ojeda et Nicuesa de cette tâche. Pour éviter tout conflit, la région est partagée entre les deux gouverneurs : Ojeda obtient la Nouvelle-Andalousie (de l'est du Venezuela au nord du Brésil) et Nicuesa, Veragua (du Nicaragua au Panama). En 1509, deux flottes partent de Saint-Domingue, celle de Nicuesa (800 hommes) et celle d'Ojeda (300 hommes). Ce dernier débarque près de Carthagène (Colombie), affronte les Indiens. Grâce à l'arrivée de Nicuesa, il repousse les indigènes et parvient au golfe d'Urabá, où il fonde la ville de San Sebastián de Urabá (1510). L'établissement ne dure guère et Alonso de Ojeda retourne à Saint-Domingue, où il termine sa vie dans un monastère. Dans l'isthme de Panama, Nicuesa fonde la ville de Nombre de Dios (1510), tente de mettre fin à la rébellion de Núñez de Balboa ; il échoue et, lors de son retour à Nombre de Dios, il disparaît dans un naufrage.

Ponce de León

NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE

Parti pour l'Amérique, il participe à la pacification de Saint-Domingue, avant d'être nommé gouverneur d'une province de l'île. Informé que Boriquen (Porto Rico) est doté de grandes richesses, Ponce de León l'explore en 1508. Il est accueilli pacifiquement par le cacique de l'île, Agüeybana, qui lui permet de prendre le contrôle de l'île et de fonder la première ville, Caparra, près de San Juan. Il est nommé gouverneur en 1509. Mais les travaux forcés dans les mines d'or, les mauvais traitements et le choc microbien déciment les indigènes. À la mort d'Agüeybana, son successeur unit les populations de l'île contre les Espagnols et oblige Ponce de León à défendre les colons en attendant les renforts. Il décide de partir pour les Bahamas et, en 1513, touche ce qu'il pense être une île qu'il baptise « Floride ». Vers le cap Kennedy, les Indiens invitent Ponce de León à débarquer, mais ils l'attaquent et le contraignent à poursuivre vers le sud. Il découvre alors le courant de Floride, qui permettra désormais aux navires espagnols un retour plus rapide vers l'Europe.
Une légende postérieure note que Ponce de León recherchait en Floride la fontaine de Jouvence, mais aucun document de l'époque n'en fait mention. De retour en Espagne, il obtient l'autorisation de coloniser la Floride. Établi à Porto Rico, la nouvelle de l'expédition de Cortés le pousse à se lancer, en 1521, dans une seconde expédition en Floride, mais les attaques indigènes l'obligent à fuir et, blessé par une flèche, il décède peu après.



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

Diego Velázquez

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Arrivé en Amérique avec Colomb en 1493, il participe à la pacification de Saint-Domingue et fonde des villes. En 1511, Diego Colomb le pousse à conquérir puis à pacifier Cuba, où il fonde Baracoa (1512), La Havane et Trinidad (1514). Devant la chute de la population indigène, il fait venir des esclaves africains. Le déclin économique des îles le pousse à lancer diverses expéditions (Córdoba, Grijalva) qui aboutissent à la découverte du Mexique.
Il participe au financement de l'entreprise de Cortés, qui le trahit *(lire p. 38)*. Dès lors, il ne cesse de contrer son rival, en vain. En 1524, il pousse Cristóbal de Olid à se rebeller contre Cortés, sans plus de succès.

Francisco Hernandez de Córdoba et Juan de Grijalva

En 1517, une centaine d'hommes, pour la plupart sans fortune, venus de Terre-Ferme, de Saint-Domingue et de Cuba, montent une expédition d'exploration, de troc et de razzia à l'ouest des Antilles, en mettant tout ce qu'ils possèdent en commun pour partager les bénéfices futurs de l'entreprise. Hernández de Córdoba, le chef de l'expédition, et ses hommes touchent le Yucatán, longent la côte. Les attaques des indigènes les obligent à retourner à Cuba. Si l'expédition est un échec (près de 70 hommes tués), le maigre butin rapporté est grossi par la rumeur, qui se répand dans toutes les îles. En 1518, le gouverneur de Cuba Diego Velázquez lance une nouvelle expédition, forte de 240 hommes, commandée par Juan de Grijalva, pour découvrir des terres propres à la colonisation et rapporter de l'or. Après avoir atteint l'île de Cozumel, dont Grijalva prend possession au nom de Charles Quint, les navires poursuivent l'exploration en naviguant sur les traces de la première expédition, mais en évitant les côtes hostiles, avant d'atteindre la région de Tabasco, dans l'Empire aztèque. Les indigènes leur parlent des richesses de Mexico. Peu après, les Espagnols débarquent à San Juan de Ulua, où les Indiens se montrent très accueillants. Pourtant, incapable de se décider à lancer les bases d'une colonisation, Grijalva poursuit le voyage, mais la perte d'une dizaine d'hommes, de nombreux malades et l'épuisement des vivres le forcent à rentrer à Cuba, où il demeurera, avant de repartir et d'être tué par les Indiens au Honduras.

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

DR

LA GRANDE ÉPOPÉE DE NÚÑEZ DE BALBOA

Pour fuir ses créanciers, ce petit noble castillan se cache dans les cales d'un vaisseau partant pour l'isthme de l'actuel Panama. Le début d'une aventure qui le conduira à prendre possession de l'océan Pacifique !

PAR **SOPHIE JORRAND**

En ce 29 septembre 1513, jour de la Saint-Michel, l'heure est solennelle. Vasco Núñez de Balboa, accompagné de 26 hommes, s'apprête à accomplir, au nom de ses souverains, la cérémonie de la prise de possession de la « mer du Sud ». Les Espagnols ont revêtu leur armure, délaissée lors de la très rude traversée de l'isthme de Darién. Boucliers, épées, casques, ainsi qu'un étendard représentant la Vierge et le Christ dominant les armoiries de Castille et de León, complètent la scène. Le conquistador déclare d'une voix forte, destinée à porter loin : « Longue vie aux très puissants souverains, don Fernando et doña Juana, rois de Castille, de León, d'Aragon. C'est en leur nom et pour la couronne de Castille que je prends ici solennellement possession de ces mers, terres, côtes et îles australes, ainsi que de tout ce qui leur est lié ou en dépend, de quelque manière que ce soit. »

La zone géographique considérée est immense, et plutôt vague ! Balboa ajoute ensuite, faisant bonne mesure, que la prise de possession inclut non seulement les îles, mais aussi le continent, tant septentrional qu'austral, « de part et d'autre de l'équateur, en deçà et au-delà des tropiques du Cancer et du Capricorne ». C'est la raison pour laquelle les Espagnols considérèrent longtemps la majeure partie des Amériques comme leur chasse gardée et perçurent toute incursion dans le Pacifique, leur *mare nostrum* en quelque sorte, comme une intrusion, voire une déclaration de guerre plus ou moins officieuse – à plus forte raison lorsque celles-ci étaient le fait de corsaires ou de pirates anglais, comme Francis Drake ou Bartholomew Sharp. Rappelons qu'un premier « partage du monde » entre l'Espagne et le Portugal s'est conclu en 1494 par le traité de Tordesillas, après les bulles pontificales *Aeterna Regis* (1481) et *Inter Caetera* (1493), le long d'une ligne occidentale qui varia quelque peu au fil des ans, avant de se stabiliser à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert.



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

UNE COURSE VERS LES CONFINS

Mais la terre étant ronde, et désormais reconnue comme telle, où devait bien passer l'autre ligne de partage du monde, celle des antipodes, la ligne orientale ? L'action de Balboa – son *entrada*, ou expédition de découverte – s'inscrit de fait dans une course vers les confins du monde connu, les Portugais gagnant l'Extrême-Orient, les îles aux épices et le Pacifique depuis l'espace indo-océanique. Il faudra attendre 1529, et le traité de Saragosse, pour que cette deuxième ligne soit officielle. Entre-temps, la domination espagnole sur ces Indes de l'Occident s'est établie, non sans quelques grincements de dents – de la part de



EAU BÉNITE Après une marche harassante à travers la jungle puis la cordillère du Darién, le « passager clandestin » découvre la mer du couchant en septembre 1513. Pénétrant dans les flots, il s'en empare au nom de la couronne d'Espagne. • *Gravure, XVIIe s.*

François Ier, par exemple, qui ironisait sur la clause du testament d'Adam l'excluant du partage du monde…

La traversée de l'isthme de Darién (aussi appellé la Terre-Ferme, par opposition aux îles caribéennes, premières colonisées) est l'un des moments les plus marquants de ce qu'il est convenu d'appeler les « grandes découvertes » : plus de trois semaines de traversée, depuis la façade caraïbe et Santa Maria la Antigua del Darién, suivies du rituel de la prise de possession, qui visent aussi, pour ce conquistador, à affermir sa propre position par une action d'éclat. L'itinéraire choisi par Balboa, volontiers à l'écoute des récits des premiers habitants de l'isthme, présente plusieurs avantages : il est court, ce qui abrège le temps de l'épreuve, et il emprunte des contrées moins peuplées que d'autres, sous la domination de caciques à l'influence assez relative. Cela aussi doit faire gagner du temps : ni diplomatie ni guerre ne retarderont longtemps la rencontre avec l'« autre océan ». Car Balboa n'est pas un soudard impulsif et il ne se lance pas dans un inconnu total.

Le départ s'effectue d'un territoire allié – Balboa a pris pour concubine la fille du cacique Careta –, transformé en base arrière, où il laisse la moitié de ses hommes. Espagnols, serviteurs et porteurs indigènes, chiens de guerre, tous s'engagent, au fil des rivières et des reliefs, dans une équipée où alternent forêt équatoriale et terres défrichées. Ponca, rival du cacique Careta, se méfie des arrivants et quitte ses terres pour se refugier dans la forêt. Balboa attend son retour et se le concilie ensuite par des cadeaux bienvenus. Les informations données par Ponca seront précieuses.

DIPLOMATIE ET ESCARMOUCHES

Quareca constitue l'étape suivante de l'*entrada* : le chemin y menant se révèle des plus malaisés, dans un climat étouffant d'humidité, entre terrain accidenté, végétation dense et rivières à franchir. Le cacique Torecha, que Ponca, nouvel allié de Balboa, tient pour son ennemi, se bat : il est tué dans l'escarmouche. Balboa n'est pas que diplomate ! Pour couronner le tout, trois patriciens de Quareca sont découverts… vêtus en femmes. Or, selon le point de vue d'un Européen du début du XVIe siècle, l'homosexualité est un crime qu'on ne pardonne pas. Les chiens de guerre sont chargés de l'exécution de ces pécheurs contre nature. Balboa se remet en marche.

Fin septembre, enfin, ses efforts sont récompensés : plein sud, en contrebas d'une colline, une étendue étincelante : la « mer du Sud » – le futur océan Pacifique. La date de la découverte fait encore débat : le 25, un mardi, dit Balboa. Mais Kathleen Romoli, biographe du conquistador, rappelle que le 25 septembre tombait en 1513 un dimanche. C'était donc plutôt le 27. Vanité des vanités, que la date de l'une des étapes cruciales de la découverte par les Espagnols soit ainsi sujette à caution… ■



CORTÉS, LE CACIQUE DU MEXIQUE

Avec lui, « le temps de la peur et des replis pagailleurs sous les nuées de flèches et de pierres est bien passé ». Débarqué au Mexique en 1519, il nourrit l'ambition secrète de vaincre et de conquérir.

PAR **BERNARD GRUNBERG**

VOIE D'EAU
En 1519, à 34 ans, l'ex-notaire estremègne s'embarque pour le Mexique, au nez et à la barbe du gouverneur de Cuba. Considéré comme un mutin, il décide de saborder ses bateaux pour s'assurer que ses hommes ne lui fassent pas faux bond.
• *Détail d'une allégorie de Peter Johann Nepomuk Geiger (1805-1880), château de Miramare, Trieste, Italie.*

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / A. DAGLI ORTI



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

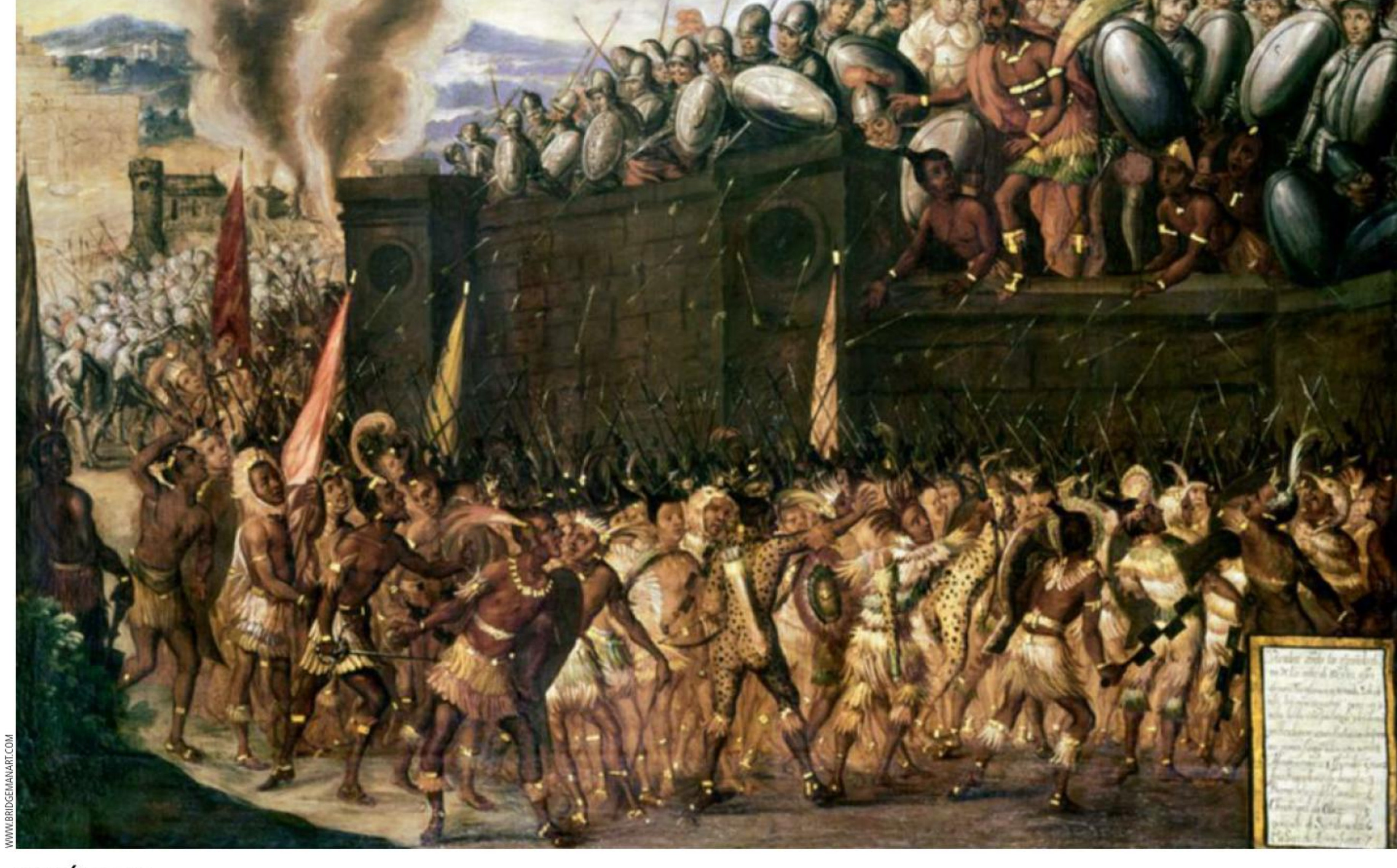
Dès le retour de Juan de Grijalva, parti en 1518 pour explorer la région du Yucatán, le gouverneur de Cuba Diego Velázquez monte une troisième expédition en direction du Mexique et désigne Hernán Cortés pour la diriger. Celui-ci est né en 1485 à Medellin, dans une famille de modestes hidalgos. Entre 1499 et 1500, il étudie le droit, puis semble mener une vie plus ou moins oisive. Il s'embarque en 1504 pour l'Amérique, où il participe à la pacification de Saint-Domingue. Là, il s'attache au service de Diego Velázquez, qu'il accompagne en 1511 à Cuba, où il participe à la conquête de l'île. Sa conduite lors des expéditions et ses connaissances en droit font que Velázquez, déjà gouverneur de Cuba, le prend comme secrétaire et le récompense généreusement. Cortés vit désormais en colon fortuné, ce qui explique sans doute qu'il ne participe pas aux deux voyages qui aboutissent à la découverte du Mexique.

RELEVÉ DE SES FONCTIONS

Pour le troisième, en 1519, Cortés réunit 11 navires, se fait livrer d'importants stocks de nourriture, de munitions et d'armes. Il se conduit surtout comme un chef, ce qui déplaît au gouverneur, qui lui retire son commandement. Mais Cortés appareille précipitamment et rompt ainsi tout lien avec lui. Les navires atteignent le Yuca- ›››



AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ



WWW.BRIDGEMANART.COM

REPRÉSAILLES
En juin 1520, sept mois après l'entrée de Cortés à Mexico, une révolte éclate pour l'en chasser. Moctezuma (debout, en haut, à dr.) appelle ses sujets à pactiser avec les envahisseurs. Il sera tué d'un jet de pierre. En grave difficulté, les Espagnols fuient, le 20 juin, la capitale aztèque lors de la *Noche Triste*. • *École espagnole, XVIe s.*

››› tán, où Cortés retrouve un naufragé espagnol, Jerónimo de Aguilar. Après avoir longé les côtes du Yucatán, l'expédition arrive dans le Tabasco, où les conquistadores affrontent et battent les Indiens. Comme ses prédécesseurs, Cortés prend possession du pays. Les indigènes font la paix et offrent 20 jeunes Indiennes, parmi lesquelles la Malinche (*doña* Marina), une jeune femme qui maîtrise aussi bien la langue mexicaine (le nahuatl) que le maya. Cortés a désormais ses interprètes : Aguilar, qui parle le maya, traduit en espagnol les paroles que la Malinche transcrit du nahuatl en maya.

En avril, Cortés parvient près de Veracruz, où il fait débarquer le gros de la troupe, qui se compose alors de 508 soldats et de 109 marins, et dispose de 16 chevaux et d'une dizaine de canons. Là, il rencontre des envoyés de l'empereur aztèque, qui lui offrent des présents et tentent de le dissuader d'entrer dans l'empire. Après s'être allié aux populations de la côte, il lance la fondation de Veracruz. Les conquistadores le nomment capitaine général. Après avoir déjoué une conjuration, Cortés fait échouer les navires ancrés au port pour éviter toute défection. À la mi-août, il laisse à Veracruz une centaine de soldats, qui veilleront sur les arrières de l'armée. Accompagnés d'une troupe de guerriers et de centaines de porteurs indigènes, les conquistadores montent vers Mexico. Sur leur passage, ils reçoivent un accueil favorable, car Motecuhzuma (ou Moctezuma), le souverain de

CES INDIENS ENRÔLÉS PAR LES CONQUISTADORES

Si les rivalités ont pu motiver certaines populations ralliées aux Espagnols, qui pensaient, par leur alliance, se libérer de la domination d'un autre peuple, beaucoup d'auxiliaires ont été levés par des chefs qui voulaient épauler les vainqueurs et en tirer profit. Ainsi, les chefs tlaxcaltèques, aux côtés de Cortés, obtiendront des armoiries et de nombreux privilèges, dont celui du port de l'épée, de monter à cheval et d'être exempts du tribut. Les auxiliaires indiens ont été souvent aussi les premiers à adopter les coutumes espagnoles et à faciliter l'intégration des autres indigènes dans la nouvelle société espagnole.
Le premier Indien reconnu comme conquistador se nomme Diego de Balbuena, un cacique de Cuba passé au Mexique avec ses hommes en 1520. Hormis ce cas, l'appellation d'« Indiens conquistadores » est erronée, car ces Indiens n'ont pas le titre de conquistadores et il vaut mieux parler d'« auxiliaires indiens ». Les auxiliaires indiens sont souvent enrôlés dans les territoires conquis. Ces soldats servent aussi de porteurs, de guides, de traducteurs, de colons. Cortés a été l'un des premiers à s'assurer leur concours en jouant sur l'antagonisme entre Mexicains et Tlaxcaltèques. Ainsi, lors du siège final de Mexico, des dizaines de milliers d'auxiliaires épaulent les conquistadores. Les autres capitaines espagnols s'en souviendront lors de leurs expéditions. **B. G.**



HERITAGE IMAGES/LEEMAGE

LA VENISE DU NOUVEAU MONDE
La capitale de l'Empire aztèque, située sur une lagune, est une cité lacustre parcourue de canaux et peuplée en 1521 d'environ 250 000 habitants. Au centre s'élevait un temple bâti par le père de Moctezuma.
• Gravure colorée, XVIe s., British Museum.

RAPPORT DES FORCES
Lors de la bataille décisive de Mexico (fin mai-13 août 1521), Cortés peut compter sur 900 hommes, dont 80 cavaliers, 118 arbalétriers et escopétriers, et une vingtaine de canons, auxquels s'ajoutent 25 000 Indiens de guerre. La ville sera détruite sous les assauts espagnols.
• Codex Mendoza, XVIe s. (à g.) ; guerrier aztèque (ci-dessous).

PHOTO12/ALAMY

Mexico (né vers 1467, empereur en 1502), a décidé de les laisser pénétrer au cœur de l'empire pour mieux les connaître, percer leurs faiblesses et endormir leur vigilance. Grâce à la multitude de guerriers dont disposent les Aztèques, Motecuhzuma pense les écraser quand et où il le voudra.

DES VAINCUS RALLIÉS AU VAINQUEUR

Les conquistadores entrent dans la province de Tlaxcala, mais doivent affronter les Tlaxcaltèques, qui, battus à plusieurs reprises, décident de s'allier à leurs vainqueurs pour se venger de leurs ennemis héréditaires, les Mexicains. Cette alliance procure aux conquistadores un surcroît de porteurs et de soldats auxiliaires – ils seront environ 20 000 lors du siège de Mexico. À la mi-octobre 1519, les Espagnols sont à Cholula, où ils sont bien accueillis, mais, très vite, ils s'aperçoivent qu'on leur a tendu un piège. Cortés décide de châtier ceux qu'ils considèrent comme des traîtres et des félons et fait ouvrir le feu sur les Indiens. Ce châtiment servira d'avertissement à tous ceux qui se dresseront contre les Espagnols.

Les conquistadores reprennent leur route. Le 8 novembre, ils entrent à Mexico, où ils sont accueillis par l'empereur. Cortés explique qu'il est mandaté par Charles Quint pour prendre contact avec les Aztèques et leur apporter la vraie foi. Pendant les premières semaines, les conquistadores découvrent l'immensité de Mexico – appelé aussi Tenochtitlán –, ville implantée au milieu d'une lagune et peuplée de quelque 250 000 habitants. Les Espagnols s'aperçoivent aussi qu'il suffirait que les Mexicains suspendent le ravitaillement et lèvent les ponts pour les isoler. ›››



SCIENCE PHOTO LIBRARY / AKG-IMAGES

PALABRES
Cortés (avec, derrière lui, la Malinche, son interprète – et son amante) reçoit, le 13 août 1521, la reddition des Aztèques.
• *Histoire de la conquête écrite en nahualt par des Indiens de Tlaxcala au XVIe s.*

››› Peu après, Cortés apprend que les Espagnols restés sur la côte ont été attaqués, sur ordre de l'empereur. Il prend Motecuhzuma en otage pour se protéger des Mexicains. Pendant ce temps, à Cuba, Velázquez a confié à Pánfilo Narváez une expédition de 1 100 hommes environ pour soumettre Cortés. Arrivé en avril 1520 au Mexique, Narváez tente vainement de faire reconnaître son autorité. Face à ce nouveau danger, Cortés part affronter son adversaire, avec près de 300 soldats, en laissant dans la capitale Pedro de Alvarado et 150 hommes. Cortés joue sur l'effet de surprise et remporte une victoire rapide. Pendant ce temps, à Mexico, lors d'une fête dans le grand temple, Alvarado, qui se sent menacé, massacre près d'un millier de jeunes nobles, provoquant ainsi le soulèvement de la population. Averti du péril, Cortés repart vers la capitale, où il entre le 24 juin. Devant la situation, il propose un armistice et tente de s'appuyer sur Motecuhzuma, qui, sur une des terrasses du palais, tente d'apaiser son peuple, mais il est victime de jets de pierres lancées par ses sujets et décède peu après.

Devant l'accumulation de blessés et de tués, la coupure des chaussées et le probable isolement définitif qui rend la situation désespérée, Cortés décide de fuir Mexico pour se réfugier à Tlaxcala, dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1520, lors de la *Noche Triste*. Peu avant minuit, la sortie se fait en silence, mais l'alerte est vite donnée. Entourés par une multitude de guerriers, les Espagnols sont très vite submergés. Au prix de grandes difficultés, Cortés, malgré de très lourdes pertes, parvient à quitter la capitale. Les conquistadores continuent à être harcelés par leurs adversaires et, le 7 juillet, ils rencontrent une forte armée indienne, envoyée pour leur couper la route, près de la ville d'Otumba, en rase campagne. Les Espagnols, après un combat acharné, battent leurs adversaires, reprennent leur route et entrent à Tlaxcala, où les caciques les assurent de leur appui contre les Mexicains.

LE BLOCUS DE MEXICO

Le bilan est très lourd : Cortés a perdu 870 hommes sur 1 300 et ne dispose plus que d'une vingtaine de chevaux ; l'or est perdu, tout comme l'artillerie. Devant ce désastre, la majorité des conquistadores veut retourner à Veracruz, mais Cortés convainc ses soldats de reprendre la conquête. Entretemps, des renforts sont arrivés. Les conquistadores pacifient les alentours de la capitale. À la fin de 1520, Cortés fait construire, à plus de 2 000 mètres d'altitude, 13 brigantins qui lui donnent la maîtrise sur la lagune et au moyen desquels il réalise le blocus de Mexico, défendu par le nouvel empereur, Cuauhtémoc.

Les combats sont acharnés et, devant la résistance des Mexicains, Cortés doit mener une guerre totale. La ville est détruite progressivement, tandis que les troupes espagnoles, épaulées par des dizaines de milliers d'auxiliaires indiens, resserrent leur étau. Le 13 août 1521, Cuauhtémoc est capturé alors qu'il tente de s'enfuir de la capitale. C'est la fin de l'Empire

aztèque. La destruction de Mexico a de grandes répercussions. De nombreux seigneurs envoient des ambassadeurs prêter allégeance à Cortés et à son roi. À la fin de 1521, l'Espagnol a réussi à étendre son emprise sur l'ensemble du pays nahuatl, un territoire presque aussi grand que l'Espagne.

Il gouverne personnellement le Mexique jusqu'en 1524, dont il ne veut pas que la colonisation suive le même chemin que celle des Antilles : il n'y aura donc ni pillage systématique ni disparition du monde indigène. Pour ce faire, il impose le système de l'*encomienda*. Ce système met à la disposition d'un conquistador, ou d'un colon, un nombre d'Indiens, mais il est chargé de veiller au bien spirituel et temporel des sujets de son *encomienda* et, en échange, il perçoit un tribut.

Cependant, très vite, Charles Quint, qui voit d'un mauvais œil s'accroître la puissance de Cortés, le prive de son pouvoir. Dès 1526, des envoyés de la Couronne se chargent de l'administration du territoire et, en 1528, Cortés est obligé de retourner en Espagne pour se justifier. Désormais, le roi ne lui confie plus de pouvoir, mais lui donne le grade de capitaine général et le titre de marquis de la Vallée d'Oaxaca (il aura 23 000 vassaux). De retour à Mexico, en 1531, il s'occupe de développer son marquisat.

Le Mexique devient une vice-royauté en 1535, mais Cortés n'entretient pas de très bons rapports avec le vice-roi et les nombreux procès intentés par ses adversaires l'obligent à regagner l'Espagne en 1540. Il y poursuit sa vie de courtisan, sans parvenir à reconquérir sa place d'antan. Il meurt en 1547 et, conformément à ses dernières volontés, ses restes seront transportés au Mexique. ■

L'art de la guerre chez les Aztèques

Dans le monde aztèque, la guerre a un double aspect : sacré et politique. La guerre sacrée est une obligation que les Aztèques doivent accomplir pour servir leurs dieux en leur offrant des captifs destinés aux sacrifices. C'est ainsi qu'apparaît la « guerre fleurie » : les Aztèques et leurs adversaires choisissent un champ de bataille, où les deux armées vont s'affronter et où le seul enjeu est la capture de guerriers destinés aux sacrifices. La guerre politique est l'expression de l'impérialisme mexicain. La guerre sacrée et la guerre politique ont cependant des buts identiques et précis. Les vaincus doivent accepter le dieu du vainqueur, mais ils conservent leur autonomie politique et culturelle. La victoire ne se solde donc pas par des massacres ou des destructions massives.
L'armement indigène est fait de pierre et de bois. Les armes de trait reposent sur le propulseur et l'arc. Mais les Mexicains se servent aussi de la fronde, d'une grande lance et surtout d'une terrible épée à deux mains, faite de lames d'obsidienne, qui pouvait trancher une tête d'un seul coup. Pour se défendre, ils possèdent un bouclier rond, fait en bois ou en cuir, en roseau ou en bambou, et couvert de plumes. Les guerriers importants sont revêtus d'une armure de cuir, renforcé de coton, et coiffés d'un casque de bois, de papier ou de cuir, orné de plumes multicolores. Malgré l'importance de la guerre dans le monde aztèque, l'armée permanente ne compte qu'un effectif réduit.
Cependant, l'éducation reçue par la jeunesse et les très fréquents exercices militaires font des Mexicains des guerriers consommés, qui suivent une stricte discipline. Ils engagent toujours le combat en poussant des hurlements, en soufflant dans des trompes et en battant du tambour. La bataille débute par une pluie de flèches, de pierres et de javelots, puis, quand ils ont épuisé tous leurs traits, ils commencent le combat au corps à corps. Dès ce moment, il n'y a plus de technique précise, car ils comptent essentiellement sur leurs nombreux effectifs pour battre leurs ennemis. ■ **B. G.**



Sacrifice humain à Huitzilopochtli, dieu du Soleil et de la Guerre. • *Codex Magliabecchi, XVIe s., Florence.*



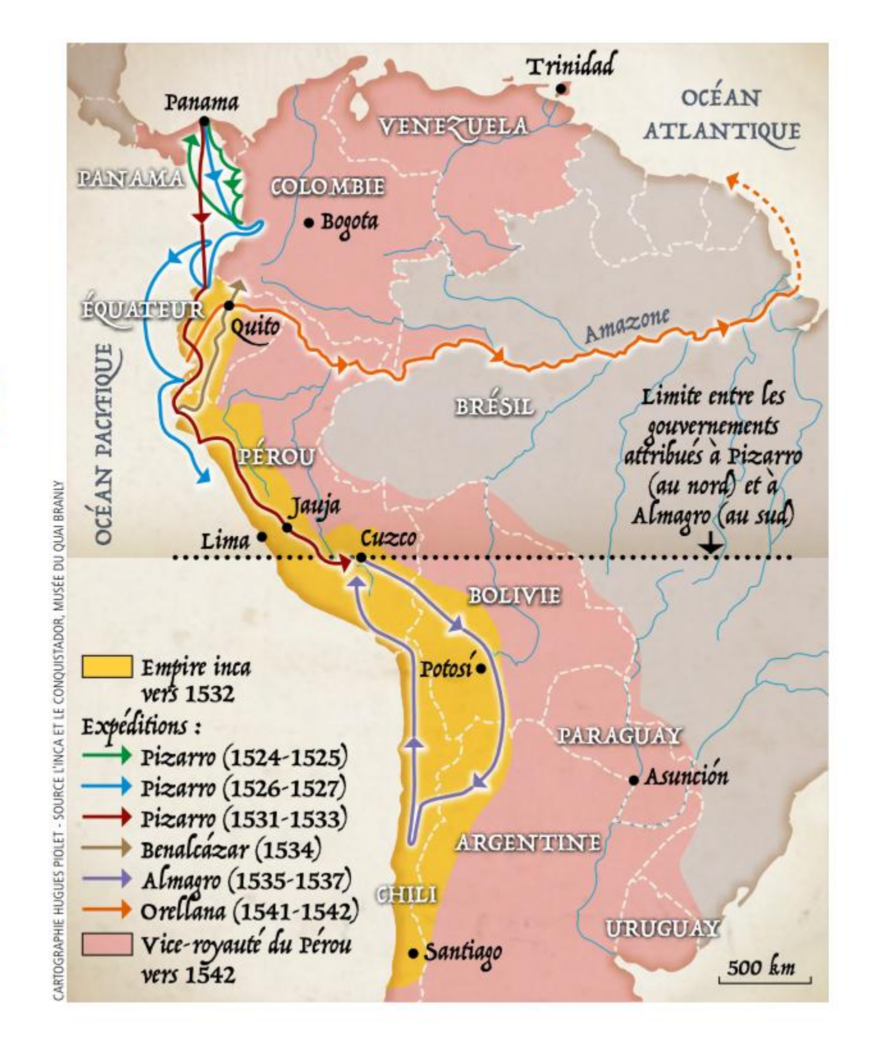
PANACHE
Fils bâtard d'un hidalgo et d'une servante, il s'embarque, à 24 ans, pour le Nouveau Monde. Il y passera vingt ans, avant de lancer la première de ses trois expéditions à destination du Pérou. • *Huile sur toile d'Amable-Paul Contan (1792-1837), musée national du Château de Versailles.*

AISA/LEEMAGE

LA BONNE FORTUNE DE PIZARRO AU « PIRÚ »

À la tête d'une légion d'à peine 200 hommes, épuisée de surcroît par des années de tribulations, il parvient à désarçonner une armée de 20 000 hommes – et à renverser un empire.

PAR **AUDE GROS DE BELER**



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET - SOURCE L'INCA ET LE CONQUISTADOR, MUSÉE DU QUAI BRANLY

La conquête de l'Empire aztèque par Hernán Cortés en 1521 *(lire p. 38)* et celle de l'Empire inca par Francisco Pizarro en 1532-1533 portent un coup fatal aux civilisations précolombiennes, qui disparaissent face à la toute-puissance de l'Europe. Mais autant le premier, un homme brillant et érudit, possède des qualités politiques incontestables et des talents stratégiques hors pair, autant le second, fils bâtard d'un militaire et d'une paysanne que rien ne prédestine à ce destin remarquable, est analphabète, socialement marginal, taciturne, rustre…

Parti pour l'Amérique en 1502 à environ 25 ans, Francisco Pizarro ne sort de l'anonymat que dix ans plus tard, alors que Vasco Núñez de Balboa le nomme second d'une expédition qui les conduit de Santa María la Antigua del Darién (sur la côte atlantique de la Colombie) aux rivages du Pacifique, faisant de ces hommes les premiers Européens à découvrir cet océan *(lire p. 36)*. En qualité de lieutenant et sous le commandement du nouveau gouverneur de Darién, Pedrarias Dávila, Pizarro participe ensuite à différentes expéditions de reconnaissance dans la région. Si l'objectif de ces incursions est bien de rapporter de l'or et des esclaves, leur point commun est assurément la barbarie : le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo, auteur d'une *Historia general y natural de las Indias* (1535), relate par exemple que les chiens de guerre accompagnant ›››

LE CLIMAT DIFFICILE, LES INDIENS RÉCALCITRANTS, LE DÉCOURAGEMENT DES TROUPES AFFAMÉES… TOUT CONCOURT À RUINER LES ESPOIRS DE RÉUSSITE



MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, ANTROPOLOGIA E HISTORIA DEL PERU, LIMA

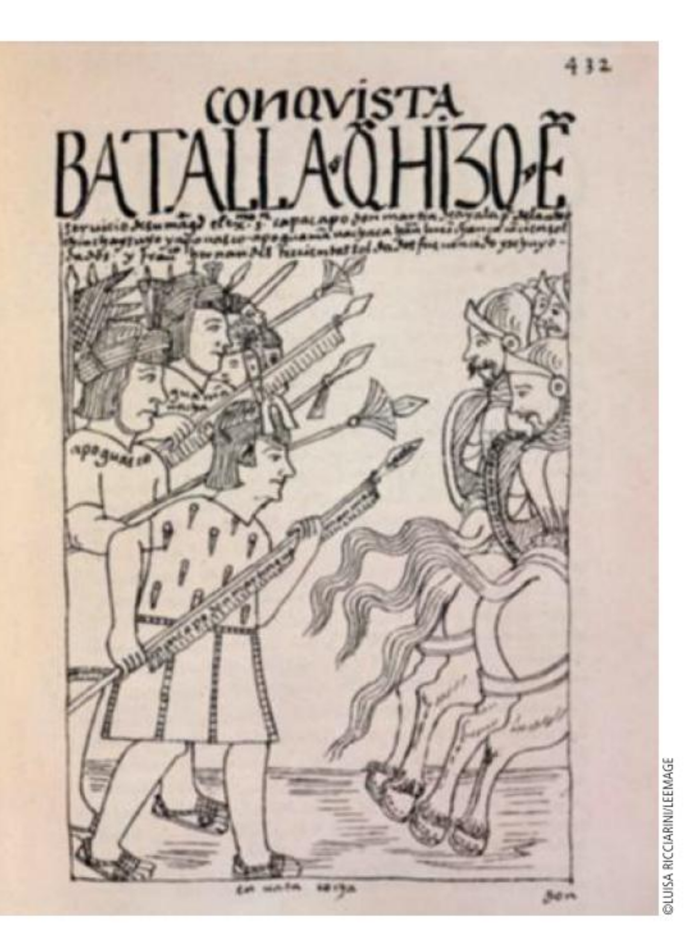
TRAIT D'UNION
Lancée en 1526, la deuxième incursion de Pizarro au sud tourne au fiasco. Ses hommes veulent renoncer. En mai 1527, il trace une ligne au sol, invitant les plus hardis à poursuivre l'aventure avec lui.
• Toile de Juan Lepiani (1864-1932).

››› les expéditions étaient nourris de la chair d'Indiens morts pour exciter leur férocité, sans compter les nombreux témoignages évoquant les rapts de femmes, les incendies de villages, les corps déchiquetés, les nez et les mains coupés, la cruauté de certaines pratiques, la réduction en esclavage de centaines d'Indiens…

Ces explorations se prolongent jusque dans les années 1520, parfois couronnées de succès, parfois désastreuses, mais toujours dans la plus grande violence. Pizarro, alors établi à Panama et devenu le bras droit du gouverneur, jouit enfin d'une certaine aisance : on dit qu'il élève du bétail et qu'il est propriétaire d'une *encomienda* d'Indiens – concession royale offerte aux hommes d'armes méritants. Ses nouvelles affaires le conduisent à rencontrer un autre soldat d'origine modeste, Diego de Almagro, et un prêtre, Hernando de Luque. Tous trois décident d'allier leurs forces pour partir à la conquête du mystérieux *Birú* ou *Pirú* – selon l'expression sans doute mal transcrite d'un cacique indien.

LA BOURSE DE CHARLES QUINT

Ainsi, fin 1524, Pizarro quitte Panama avec à peine une centaine d'hommes. Or, ses efforts se révèlent infructueux : le climat difficile, la forêt dense, les montagnes impénétrables, les Indiens récalcitrants, le découragement des troupes affamées, la maladie, le matériel défectueux, tout concourt à ruiner les espoirs de réussite… Pizarro et Almagro ne se découragent pas et, non sans mal, ils parviennent à monter une deuxième expédition, qui les conduit vers l'île del Gallo, dans le sud-ouest de la Colombie. Mais une violente querelle éclate entre les deux hommes, qui se disputent la direction des opérations. Almagro s'en retourne à Panama pour chercher des renforts ; il revient avec des navires de secours et, surtout, l'ordre de ramener les soldats désireux de rentrer. C'est alors que se déroule l'une des scènes les plus célèbres de la conquête : Pizarro aurait tracé une ligne au sol, demandant à ses hommes de ne la franchir que s'ils souhaitaient



©LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

LA REVUE DES DEUX MONDES
Redécouvert en 1908, le manuscrit de *Nueva Corónica y Buen Gobierno*, du chroniqueur indien Felipe Guamán Poma de Ayala (v. 1530 - v. 1615), est l'un des seuls documents exprimant le point de vue des colonisés. • *Gravure du XVII[e] siècle.*

continuer l'aventure avec lui. On dit que seuls treize d'entre eux – *Los Trece de la Fama*, « les treize de la renommée » – l'auraient suivi. Dès lors, ils s'enfoncent vers le sud et découvrent Tumbes, Paita, Isla Foca et bien d'autres lieux, où ils reçoivent un accueil chaleureux et s'emparent des terres sans difficultés.

Une fois les premiers repérages effectués, Pizarro décide de revenir à Panama, où il est reçu avec les honneurs en mars 1528. La conquête peut enfin commencer. Reste à convaincre les autorités et à trouver les ressources indispensables à la bonne conduite de l'opération, ce que Pizarro obtient à l'issue d'un voyage en Espagne, où Charles Quint en personne lui donne l'autorisation de poursuivre son entreprise et le couvre de privilèges, ne laissant à Almagro que des miettes…

De retour à Panama avec quatre de ses frères et des soldats aguerris,

Compagnons d'armes et frères ennemis

Début 1534 : la conquête bat son plein et Francisco Pizarro, devenu l'homme le plus puissant du pays, occupe Cuzco. Mais une mauvaise nouvelle vient troubler ses ambitions : on dit qu'une expédition concurrente, dirigée par le redoutable Pedro de Alvarado – le conquérant du Guatemala –, est en route pour le nord du Pérou via l'Équateur. Occupations stratégiques – qui conduisent Benalcázar, allié de Pizarro, à s'emparer de Quito – et tractations diverses s'organisent. À l'initiative d'Almagro, Pizarro et Alvarado parviennent à un accord étonnant : avant qu'Alvarado ne reparte vers d'autres aventures, le premier décide d'acheter au second ses navires, ses chevaux et ses hommes pour la somme colossale de 100 000 ducats. Mais Almagro, se sentant lésé par le partage du butin et des terres, en vient à occuper Cuzco, qu'il prétend inclure à son territoire. Premier conflit, qui oppose almagristes et pizarristes, évité de justesse : Almagro accepte finalement un compromis, qui attribue Cuzco à son associé en échange de son aide matérielle pour la conquête du Chili, où, pense-t-il, de nombreuses richesses l'attendent. Cette aventure doit compenser toutes les injustices dont il est l'objet… Or, le Chili est un fiasco et, en février 1537, il revient encore plus démuni, malade et sans ressources. Aussi la prise de Cuzco – ville qui, à son sens, lui revient de droit – lui apparaît-elle comme la seule solution viable. D'un côté, fervents admirateurs du clan Pizarro ; de l'autre, almagristes, notamment les « anciens du Chili ». Almagro, qui parvient à s'emparer de la ville, emprisonne deux frères de Pizarro, Hernando et Gonzalo. À l'issue de tractations houleuses, l'un d'eux est libéré, tandis que l'autre s'évade, mais il apparaît désormais que rien ne pourra plus se régler diplomatiquement entre les deux anciens associés. Victoire initiale, mais défaite finale : la bataille qui solde cet épisode se déroule à Las Salinas, le 6 avril 1538, et conduit à la capture d'Almagro par les soldats d'Hernando Pizarro. Incarcéré pendant plusieurs mois sous bonne garde, Almagro est cloué au pilori et exécuté le 8 juillet, sans que personne, pizarriste ou almagriste, n'ose intervenir… ■ **A. G. B.**



AKG-IMAGES

Ancien partenaire de Pizarro, Diego de Almagro, lésé par le partage du butin inca, occupe Cuzco en 1537. Il signe là son arrêt de mort. • *Gravure de Théodore de Bry (1528-1598).*



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

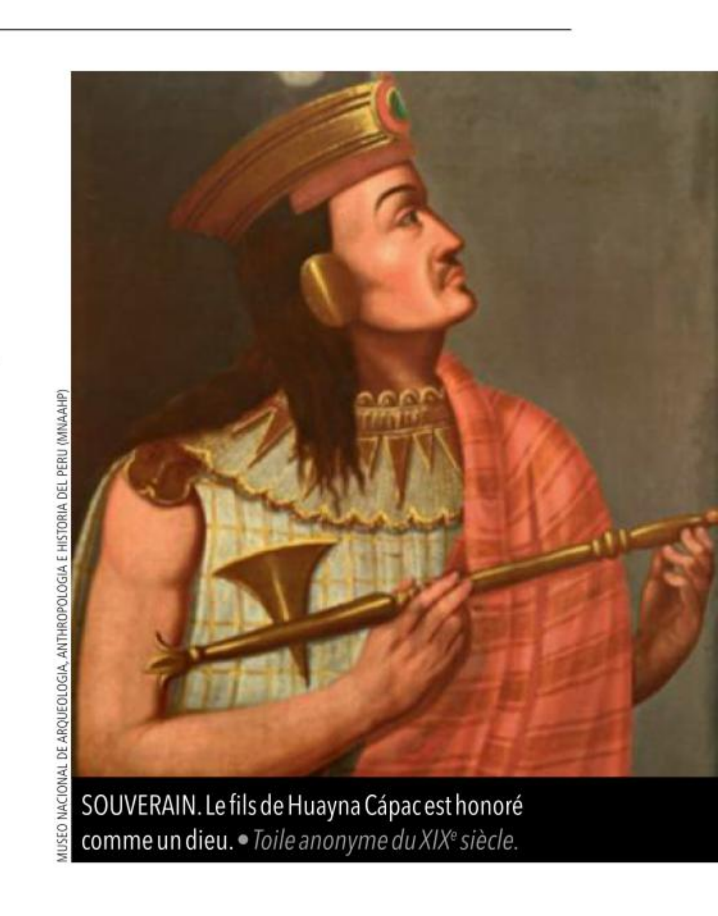
CITÉ D'OR
En novembre 1533, la colonne espagnole pénètre dans Cuzco, la capitale de l'Empire inca (dont le nom signifie « nombril du monde » en quechua). Les Ibériques font main basse sur l'or. Pizarro s'établit dans le palais de l'Inca Huayna Cápac. • *Gravure de Franz Hogenberg (XVIe s.) tirée de « Civitatis Orbis Terranum ».*

››› Pizarro embarque le 20 janvier 1531 à la tête d'une expédition de 185 hommes. L'Empire inca, instable, sort d'une guerre civile opposant les héritiers de l'Inca Huayna Cápac, difficilement remportée par Atahualpa contre son demi-frère Huáscar. L'objectif de Pizarro est simple : rencontrer le nouvel empereur et le forcer à reconnaître la souveraineté de Charles Quint sur les territoires fraîchement conquis. Fort de sa décision, il traverse les Andes et s'enfonce dans les terres jusqu'à Cajamarca (à 2 700 m d'altitude), où se tiennent Atahualpa, sa cour et son armée. La progression est longue, les pièges nombreux, les alliances compliquées, les conditions rudes, si bien que Pizarro est contraint d'accepter les renforts d'Hernando de Soto et de Sebastián de Benalcázar en provenance du Nicaragua.

Le piège tendu à Atahualpa est implacable et va se refermer sur lui. Invité à venir saluer Pizarro, l'empereur se présente avec une armée importante : « Les Espagnols se tenaient en embuscade, tassés sur eux-mêmes, ils voulaient surprendre les Indiens par une irruption inattendue de violence. À l'inverse, les Indiens semblaient vouloir effrayer les Espagnols par une lente approche, un défilé sans fin d'hommes, de musique et de couleurs. Un monde s'avançait. Un fétu de paille le guettait », raconte Éric Vuillard dans *Conquistadors* (Actes Sud,

ATAHUALPA, INCA DE FORCE MAJEURE

Puisque les Incas ne connaissent pas l'écriture, aucun texte émanant d'eux ne nous dira jamais comment ils ont réellement perçu les événements. Ce que nous savons nous vient des chroniqueurs du XVIe siècle, image biaisée par la découverte d'un monde nouveau, incompris par les conquérants. Atahualpa, né à Cuzco, est l'un des fils de l'Inca Huayna Cápac, qui parvient à prendre l'ascendant sur son demi-frère Huáscar à la mort de leur père. Considéré comme un être d'essence divine, il possède tous les pouvoirs : il commande, soumet, extermine ceux qui s'opposent à lui, généralement avec une cruauté indescriptible. De belle prestance, dit-on, doté d'un visage à la fois beau et cruel, l'homme est peu complaisant avec ses sujets. Ses vêtements, ses ongles et ses cheveux, de même que tout ce que son auguste personne a effleuré, sont soigneusement gardés, puis brûlés une fois par an. Ses serviteurs se présentent à lui pieds nus, chargés d'un fardeau en signe d'humilité. Atahualpa change d'habits tous les jours, portant les effets les plus rares – comme un manteau en poil de chauve-souris. Lorsqu'il s'avance sur sa litière, les hommes nettoient le sol sur son passage. Si l'on en vient à s'approcher de l'une de ses épouses ou concubines – très nombreuses, on parle de 500 femmes pour Huayna Cápac –, la punition est exemplaire : exécution du coupable, anéantissement de sa famille, de son village et, surtout, de ses terres, semées de sel pour que rien n'y repousse jamais. **A. G. B.**



MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, ANTHROPOLOGIA E HISTORIA DEL PERU (MNAAHP)

SOUVERAIN. Le fils de Huayna Cápac est honoré comme un dieu. • *Toile anonyme du XIXe siècle.*

MUSEO DE ARTE DE LIMA.DONATION RICARDO BLUME.



TRAQUENARD
Le conquistador a profité d'une guerre civile qui a déchiré et affaibli l'Empire inca. À Cajamarca, dans le centre du Pérou, l'Espagnol attire Atahualpa, le souverain andin, et le capture à l'issue d'une opération commando. • *J. Lepiani.*

« Babel », 2015). Toutes les issues sont parfaitement maîtrisées par les soldats espagnols, rendant toute retraite impossible. Si l'entrevue se passe courtoisement au départ, un événement déclenche les hostilités : lorsque le dominicain Vicente de Valverde présente à Atahualpa un crucifix et les Évangiles, ce dernier répond par le mépris et jette la Bible à terre. Pizarro réagit aussitôt : il se fraie un passage dans la foule jusqu'à l'empereur, qu'il agrippe par le bras.

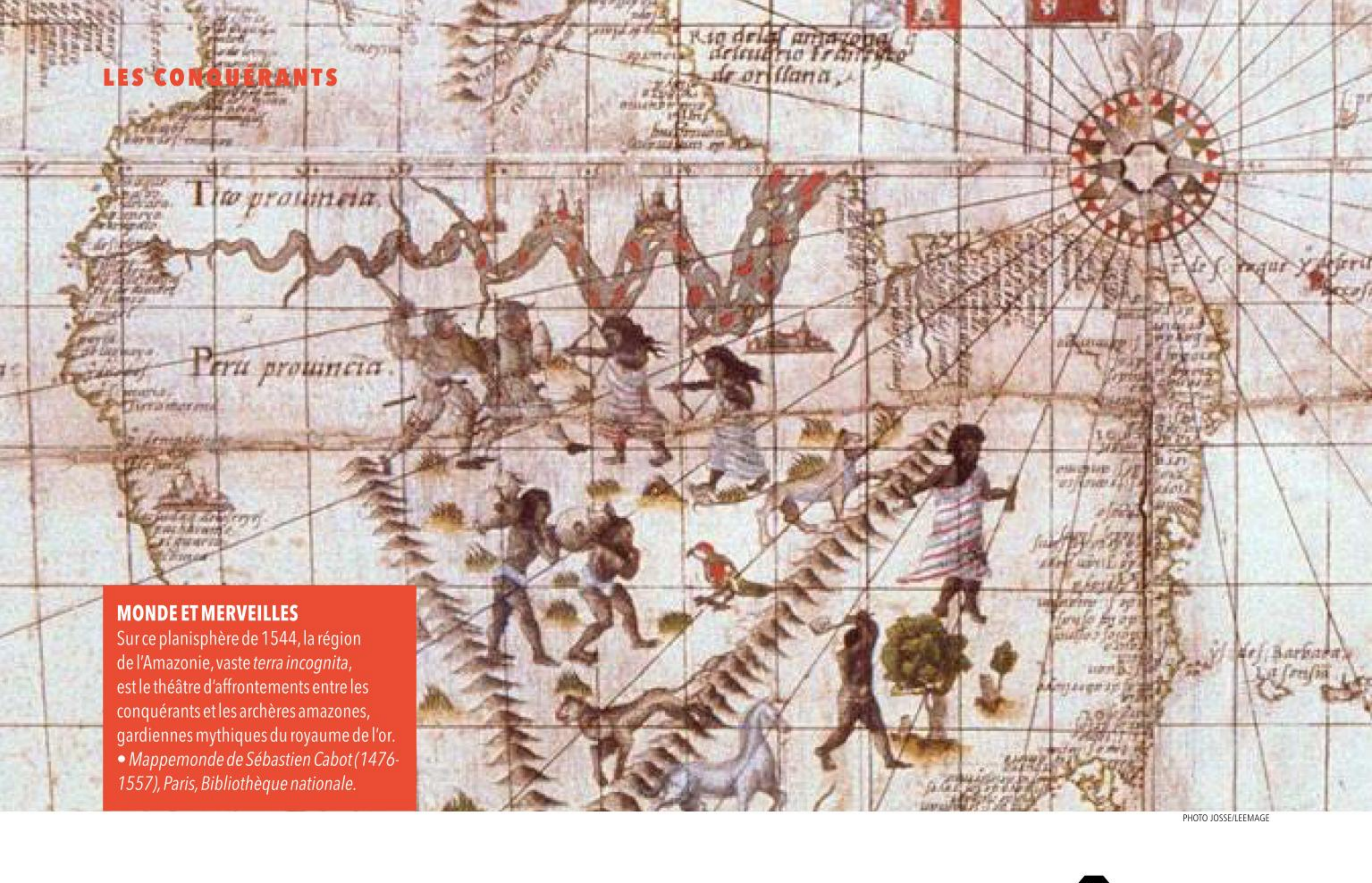
Les Indiens cherchent à défendre leur chef, mais le voilà renversé de sa litière et fait prisonnier. Nous sommes le 16 novembre 1532. En moins d'une heure, le destin des Indiens est scellé : les Espagnols massacrent les soldats ennemis, pillent le camp d'Atahualpa et s'emparent d'un butin extraordinaire et de nombreux prisonniers, en sus de la rançon versée de plus d'un million de pesos d'or et de milliers de marcs d'argent. Jamais aucune conquête espagnole n'a autant rapporté !

Le partage, qui a lieu le 18 juin 1533, provoque des tensions entre les différents acteurs. Sur les 217 parts, chacune de 20,20 kilos d'or et 42 kilos d'argent, Pizarro en empoche 13, tandis que Soto et Benalcázar – dont l'aide reste pourtant incontestable – ne reçoivent que 6,5 parts à deux… sans parler d'Almagro, arrivé après la bataille et privé de magot. Reste toutefois à régler un problème de taille : que faire de l'Inca prisonnier ? Des rumeurs font état de milliers d'Indiens stationnés dans les montagnes, attendant le moment adéquat pour le libérer. Si la garde se fait plus pressante autour de lui, les Espagnols restent divisés sur la décision à prendre : faut-il associer les Indiens au nouvel ordre régi par les Espagnols ou créer une rupture définitive ?

UNE DÉCENNIE DE LUTTES INTESTINES

Finalement, le 26 juillet 1533, après un simulacre de procès, Pizarro organise l'exécution d'Atahualpa sur la place de Cajamarca… La conquête implique de s'enfoncer au cœur de l'empire, et notamment d'atteindre Cuzco, la cité impériale des Incas située dans les Andes péruviennes, dont on dit qu'elle regorge d'or et de richesses ; et, effectivement, la prise de la ville offrira un butin de 20 % supérieur à celui de Cajamarca ! Mais les conflits sourdent avec les Indiens et de graves dissensions, liées au partage des territoires, commencent à se dessiner dans le camp espagnol entre partisans de Pizarro (pizarristes) et d'Almagro (almagristes). La conquête du Pérou ne concerne plus réellement les Indiens, elle se transforme en un règlement de comptes entre les différents intérêts espagnols.

Les haines s'exacerbent, les traîtrises se multiplient. Elles conduisent, le 8 juillet 1538, à l'exécution d'Almagro à Cuzco *(lire p. 47)*, puis à l'assassinat de Francisco Pizarro le 26 juin 1541 à Lima – ville qu'il a fondée en janvier 1535 –, où il est sauvagement attaqué dans sa maison par une dizaine de partisans de Diego de Almagro le Jeune – *el Mozo*, « le Jeune » –, le fils de l'ancien conquérant. Toutefois, loin de régler les conflits, cet événement conduit à une décennie de luttes intestines, de coups d'éclat et de renversements, auxquels s'ajoutent les ambitions de la Couronne sur le Pérou… Le 9 avril 1548, une dernière bataille victorieuse à Jaquijaguana, près de Cuzco, permet à Pedro de la Gasca, envoyé par Charles Quint pour pacifier le Pérou, d'éliminer le clan Pizarro. L'Espagne règne désormais en maîtresse incontestée sur la colonie. ■



MONDE ET MERVEILLES
Sur ce planisphère de 1544, la région de l'Amazonie, vaste *terra incognita*, est le théâtre d'affrontements entre les conquérants et les archères amazones, gardiennes mythiques du royaume de l'or. • *Mappemonde de Sébastien Cabot (1476-1557), Paris, Bibliothèque nationale.*

PHOTO JOSSE/LEEMAGE

QUESADA ET LA QUÊTE DE L'ELDORADO

Dans les années 1520, le butin des îles et le trésor aztèque ne suffisent plus à rassasier les conquistadores. D'autant que grossit la rumeur que, derrière la barrière andine, se cache le royaume du « Souverain doré ».

PAR **GREGORIO SALINERO**

Découvert en 1969, un joyau de l'orfèvrerie muisca (du nom de ce peuple des hautes terres de Colombie) représente une barge transportant 11 personnages. Au centre, plus grand que les autres, un probable cacique est richement paré de pectoraux, d'un casque et d'habits somptueux. De part et d'autre du radeau, deux séries de six rameurs, plus petits, se tiennent debout. À l'avant, quatre Indiens, dont deux arborent un masque à demi posé sur le visage, ouvrent la voie à l'embarcation. Cette splendide pièce du XVIe siècle environ, caractéristique de cet art perdu qui entre-tisse de fines plaques précieuses avec du fil d'or, constitue un indice des pratiques rituelles lacustres à la base du mythe de l'El Dorado. L'objet correspond aux vers du vicaire Juan de Castellanos, qui, dans *Élégie des hommes illustres des Indes* (vers 1545), forgent le mythe : « Sur un radeau, il allait sur le lac/Oint tout entier de térébenthine/Et recouvert de quantité d'or fin/Il resplendissait tel un rayon de soleil/Et là-bas, il faisait des offrandes/De bijoux d'or et d'émeraudes fines… Le cœur du continent est devenu le nouveau gisement des mythes. »

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

DÉRIVES Instruits par les Indiens, les Espagnols croient que la forêt amazonienne abrite le pays de l'or, qui a pour capitale Manoa. Les premières colonnes de conquistadores s'enfoncent alors dans la selva.
• Gravure colorisée, 1559.

À PERTE DE VUE
En 1569, Gonzalo Jiménez de Quesada et les 500 hommes qui l'accompagnent laissent derrière eux les Andes pour se perdre dans la jungle. Une vingtaine d'entre eux seulement reviendront… *• Anonyme. Museo Nacional, Bogota, Colombie.*


DEAGOSTINI/LEEMAGE

Plusieurs expéditions montées de la côte atlantique vers le cours supérieur de l'Orénoque (Diego Caballero et Juan Martín de Ampués ; Henri Ehinger et Jérôme Say ; Diego de Ordás), en 1528 et en 1529, ont plus ou moins situé dans cette zone la Castille d'or. Les licences royales octroyées à ces opérations (*capitulaciones*) font l'objet de tractations secrètes – le détail de leurs itinéraires et leurs objectifs, parfois mythiques, n'y figurent pas.

LE « PAYS DES ÉMERAUDES »

À l'été 1529, Francisco Pizarro, qui a déjà tenté, depuis Panama, de descendre le long de la côte pacifique, retourne en Espagne pour demander lui aussi une licence de conquête du *Birú* (Pérou) et du pays de l'*Ica* (Inca). La rumeur court que ce secteur regorge de richesses. La *capitulación* qu'il reçoit à Tolède, le 20 juillet, lui concède notamment le titre de gouverneur militaire (*adelantado*), des salaires à venir, diverses exemptions, le droit de commercer avec 50 esclaves et quelques autres avantages. L'expédition peut s'étendre sur une distance de 200 lieues le long de la côte *del Mar del Sur* (le Pacifique). C'est une réussite sans précédent. L'Inca Atahualpa est saisi en novembre 1532 puis rançonné. Quatre navires espagnols rapportent du Pérou, en 1534, plus de trois tonnes d'or et 11 tonnes d'argent *(lire à ce propos p. 44-49)*. La nouvelle parcourt l'Europe. Ce contexte renforce la croyance dans le mythe de l'El Dorado.

Selon toute probabilité, Sebastián de Belacázar est le premier conquistador à avoir accordé foi à cette légende. Compagnon d'armes de Francisco Pizarro, ce rude capitaine prend Quito en 1534. Dès l'année suivante, convaincu de l'existence de l'El Dorado, il s'avance vers le rio Cauca et fonde au passage Cali, Pasto puis Popayan (dans l'actuelle Colombie), dont il devient gouverneur, sans suspendre pour autant sa marche vers le nord des Andes jusqu'en 1539.

Dans la région de l'actuelle Bogota, l'explorateur est stoppé par la rencontre avec plusieurs autres expéditions montées de Carthagène des Indes (ville située sur la côte atlantique) : celle menée légalement par Jiménez de Quesada, qui est à la recherche de la *tierra de Esmeraldas*, le « pays des ›››

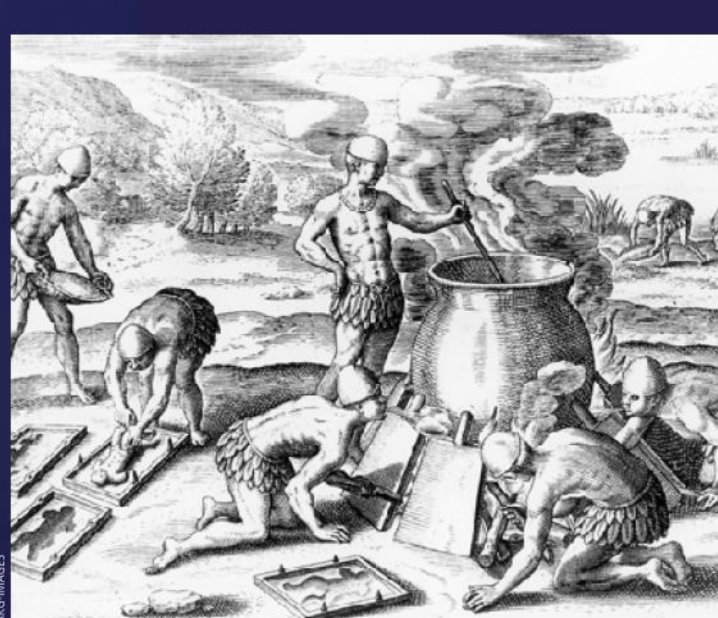
RENCONTRE DU TROISIÈME TYPE
En 1595, sir Walter Raleigh, mandaté par la reine Élisabeth, pense trouver la contrée d'El Dorado le long du fleuve Orénoque. Son voyage fera l'objet d'un récit enlevé, où l'explorateur la localise en Guyane. • *Gravure de Théodore de Bry.*

AKG-IMAGES



OPULENCE
Découverte en 1969, cette barque figure la cérémonie de l'intronisation des chefs muiscas. Une confirmation, aux yeux des Espagnols, de la légende de l'« Homme doré ». • *Museo del Oro, Bogota, Colombie.*

WWW.BRIDGEMANART.COM



AKG-IMAGES

ORFÈVRERIE
Raleigh, dans son récit, fait la part belle à la fantasmagorie. Il y est notamment question de creusets où les autochtones fondent le métal précieux.
• *Gravure de Théodore de Bry.*

››› émeraudes » ; ou celle de Nikolaus Ferdermann, lieutenant de l'expédition allemande de Jorge Hohermuth (alias Jorge de Spira), qui est, elle, illégale. Une telle cohue aboutit à des conflits d'autorité, que Charles Quint tranche en faveur de Benalcázar en 1540 en lui accordant le titre d'*adelantado* de Popayan. Celui-ci n'en continue pas moins de lutter contre ses rivaux et fait exécuter le gouverneur voisin Jorge Robledo en 1546, ce qui lui vaut d'être poursuivi à son tour pour rébellion. La fièvre de l'or le conduit à la mort…

En mars 1541, afin d'explorer les terres au nord de Quito, Francisco de Orellana décide de rejoindre Gonzalo Pizarro, qui y a pris ses fonctions de gouverneur militaire. À son arrivée, l'explorateur apprend que son homologue a déjà lancé une expédition vers le nord et le pays de la Cannelle.

« BIJOUX ET PATÈNES D'OR »

Après avoir fait leur jonction, Orellana, à la recherche de vivres, descend un affluent du fleuve Marañon (qu'il nomme plus tard l'Amazone) et se trouve entraîné en son aval. Au campement d'Ymara, la petite troupe de 57 hommes reçoit la visite de 13 Indiens qui portent « bijoux et patènes d'or ». Le 24 juin 1541, le chroniqueur de l'expédition, Gaspar de Carvajal, note que les Indiens de ces régions sont tributaires des Amazones, légendairement riches. Lors d'une attaque d'Espagnols de passage sur le fleuve, dix ou 12 Amazones viennent prêter main-forte aux indigènes : « Ces femmes sont grandes et très blanches ; elles ont des cheveux longs tressés sur la tête ; elles ont des membres puissants et vont nues, habillées de quelque

morceau de cuir, pour cacher leurs parties honteuses […]. Elles se battent comme dix Indiens […] et nos brigantins criblés de leurs flèches ressemblent à des porcs-épics.» Le pays de l'or et l'El Dorado se trouvent désormais associés aux Amazones.

ORELLANA JOUE SON VA-TOUT

En août 1542, Orellana atteint l'océan Atlantique. Il rentre promptement en Espagne et comparaît devant le Conseil des Indes pour demander à repartir vers l'El Dorado. Le 13 février 1544, une nouvelle *capitulación* (*Archivo General de Indias*, Séville, *Indiferentes Generales*, 416, nº 2), d'esprit restrictif, accorde à Orellana des titres, un salaire et une juridiction sur une région de 200 lieues au nord-ouest de l'embouchure de l'Amazone.

Mais la Couronne ne contribue pas aux frais de l'expédition. Les nouvelles merveilleuses du pays des Amazones et de l'or, combinées à la diffusion du mythe de l'El Dorado, ont enivré les milieux d'affaires sévillans, ceux des banquiers et des marchands génois. Impécunieux, Orellana réunit près de 400 000 maravédis – une fortune –, mais au prix d'endettements successifs qui bénéficient aux prêteurs génois de Séville. En mai 1545, l'impréparation de sa flotte est telle que les contrôleurs de la marine viennent l'arrêter. Il décide alors de fuir Séville en risquant tout. Le 20 décembre 1545, trois navires en piètre état entrent dans l'estuaire de l'Amazone. Ils ne parviendront jamais à remonter le cours principal du fleuve jusqu'à la cité d'or. Malade et sans doute blessé, Orellana meurt début novembre 1546. Les rares survivants qui rebroussent chemin parviennent à l'île Margarita, sur la côte atlantique, le 25 janvier 1547. L'El Dorado avait vécu. ■

Des «idoles» sauvées des eaux

Les progrès de la connaissance du monde ne font pas reculer la géographie des mythes. Tout au contraire, les immensités continentales des Amériques deviennent les espaces de projection des légendes de l'Ancien Monde : sur le magnifique planisphère de Sébastien Cabot, de 1544, une représentation du prêtre Jean trône en Éthiopie ; le long du fleuve brésilien du Marañón deux Amazones lancent des flèches aux Espagnols. Le mythe de l'El Dorado, lui, est originaire des Amériques ; il est autochtone, tel le pays des émeraudes, Esmeralda, ou la terre de la Cannelle. Quelques autres indices permettent de penser qu'il correspond à des pratiques rituelles réelles…
Dès les années 1530, la légende court entre les Andes du Nord et la forêt du Brésil, mais nous disposons seulement d'une source écrite anonyme et du témoignage de Juan de Castellanos, pêcheur de perles, trafiquant d'esclaves indiens, puis prêtre et poète. En 1534, un Indien des environs de Quito sollicite l'aide des Espagnols pour lutter contre les Indiens Muiscas. Pour les convaincre, il fait le récit d'une cérémonie expiatoire dans laquelle figure un cacique recouvert d'or. Trompé par sa femme, le chef de tribu jaloux avait contraint celle-ci à manger les organes génitaux de son amant, préalablement exécuté. Humiliée, elle s'était jetée avec sa fille dans les eaux sombres du lac de Guatavita, proche de l'actuelle Bogota, en Colombie. Le cacique pris de remords navigue alors sur le lac couvert d'or pour y faire des offrandes. Les chamanes lui avaient expliqué que sa femme vivait désormais dans un palais au fond du lac et qu'elle pourrait lui revenir. Dans les années 1530, les indigènes ont compris que le mal de l'or ronge les Espagnols et qu'ils peuvent s'en servir comme appât. Les conquêtes de Mexico ou du domaine incaïque ne sont pas portées par le mythe de l'El Dorado. Mué en territoire imaginaire, il régnait désormais aux marges de l'Amérique espagnole. ■ **G. S.**


FRANÇOIS GUENET/DIVERGENCE

La légende perdure. En Colombie, les *huaqueros* (pilleurs de sépultures précolombiennes) fouillent le lac Guatavita, au fond duquel un cacique de la tribu muisca aurait enfoui son trésor.

CABEZA DE VACA FAIT NAUFRAGE

Après l'échec de son expédition en Floride, cet ancien des guerres d'Italie doit lutter pour sa survie en *terra incognita*. Un périple de tous les dangers, sur terre et par voie de mer…

PAR **LAURENT VISSIÈRE**

Parti comme tant d'autres conquistadores en quête d'or, Álvar Núñez Cabeza de Vaca («Tête de vache») n'a rien trouvé. Il a même tout perdu. Mais il n'en est pas moins le premier Européen à avoir traversé l'Amérique du Nord, de la Floride à la Californie : une expérience hallucinée que, de retour en Espagne, il va consigner dans une stupéfiante relation de voyage.

Né vers 1490, Cabeza de Vaca appartient à cette vieille noblesse d'Espagne, fière et désargentée. On ne sait rien de sa jeunesse, sinon qu'il combattit les Français en Italie, et c'est un homme aguerri qui rejoint, en 1527, l'expédition de Floride menée par Pánfilo de Narváez. Découverte quelques années plus tôt un jour de Pâques fleuries (d'où son nom), cette terre demeure mystérieuse. On espère y découvrir de l'or et peut-être même la fontaine de Jouvence, mais la presqu'île revêt une position stratégique qui, à elle seule, justifie l'aventure.

L'«ÎLE DU MALHEUR»

L'expédition commence sous de mauvais auspices : lors d'une escale à Cuba, on déplore beaucoup de désertions, et deux navires sont emportés par un typhon. Les Espagnols, qui débarquent le 15 avril 1528 sur la côte occidentale de la Floride, devraient chercher un mouillage sûr et y construire une base. Mais, obsédé par ses rêves d'eldorado, le gouverneur Narváez préfère partir à l'aventure et s'enfoncer résolument vers le nord, à la tête de 300 hommes, dont 40 cavaliers (1er mai). De leur côté, les navires doivent longer la côte jusqu'à trouver un port où les explorateurs les rejoindront – dans les faits, la flotte finira par regagner Cuba sans avoir rembarqué personne.

Cabeza de Vaca, à la fois trésorier et *alguazil major* (il est chargé de la discipline dans la troupe), conteste les plans du gouverneur, mais son honneur l'oblige à le suivre dans son expédition insensée. Le littoral, parsemé de lagunes, de marécages et de forêts inondées, s'avère impraticable, surtout pour les chevaux, et les conquistadores tombent, terrassés par les fièvres et les flèches des Indiens. Début août, les survivants, à bout de forces, bivouaquent du côté d'Apalachee Bay – ils n'ont parcouru que 300 kilomètres, mais cela tient déjà de l'exploit ! Ils décident alors de gagner le Mexique par la mer, en construisant des bateaux, bien qu'il n'y ait parmi eux aucun charpentier et aucun marin. Au bout d'un mois et demi d'un travail surhumain, 242 hommes embarquent sur cinq frêles esquifs – tous les chevaux ont été mangés. À bord, la situation est dramatique : certains meurent pour avoir bu de l'eau de mer, faute d'eau potable ; et les barques sont bientôt entraînées au large par le courant d'un fleuve immense – le Mississippi. Début novembre, les deux derniers bateaux s'échouent sur une île, que Cabeza de Vaca surnomme l'île du Malheur (aujourd'hui Galveston).

Les 80 naufragés ont perdu leurs armes et leur équipement, et c'est nus comme au premier jour qu'ils doivent affronter un hiver rigoureux. Pour survivre, certains s'entre-dévorent au milieu de l'apathie générale, mais au grand scandale des Indiens locaux. Et ceux-ci finissent par asservir la quinzaine de malheureux qui ont survécu à la mauvaise saison.

MÉDUSÉS Partis de Cuba en 1528, les hommes de Cabeza de Vaca échouent dans leur quête d'or. Épuisés, traqués par les Indiens, les survivants s'entassent sur des bateaux de fortune avec l'espoir de gagner le Mexique. • Affiche du film *Cabeza de Vaca*, de Nicolás Echevarría (1991).

COLLECTION CHRISTOPHEL

Décimés à leur tour par la maladie, les Indiens craignent d'avoir été contaminés par les Européens, et ils seraient à deux doigts de les massacrer. Mais ces étrangers si bizarres, qui ont surmonté tant d'épreuves, ne seraient-ils pas doués d'une force surnaturelle ? Contraints et forcés, les Espagnols se transforment en médecins, ou plus exactement en chamans. « Notre façon de soigner, explique Cabeza de Vaca, c'était de leur faire le signe de la croix et de leur souffler dessus, en récitant un *Pater* et un *Ave*, et en priant Dieu du mieux que nous pouvions de leur donner la santé. » L'ex-hidalgo se fait aussi colporteur, troquant des marchandises entre les tribus de la côte et celles de l'intérieur : il apprend ainsi une demi-douzaine de langues indigènes. Après quelques années, il réussit à s'enfuir et entreprend de gagner le Mexique avec trois compagnons d'infortune – deux Espagnols et un esclave maure. Précédés par leur réputation de guérisseurs, ils opèrent des

NOIR SUR BLANC
À son retour en Espagne, en 1537, l'ancien hidalgo rédige le récit de ses aventures, *La Relation de voyage*, publié cinq ans plus tard. • *Couverture de l'œuvre, 1555.*



AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ

miracles. Considérés comme des « fils du Soleil », les quatre hommes sont désormais fêtés partout où ils passent par des foules en liesse ; et ils ne sont apparemment pas pressés de rentrer chez eux, puisque, après avoir traversé le Rio Grande, ils ne descendent pas vers Veracruz, mais continuent leur chemin à l'ouest, jusqu'à la côte du Pacifique ! En 1536, quelques Espagnols occupés à « chasser » des esclaves rencontrent avec stupeur ces hommes nus et sauvages, qui s'adressent à eux dans le meilleur castillan.

Cabeza de Vaca n'a pas seulement vécu une grande aventure en terre étrangère. Il a aussi réalisé un voyage dans le temps : entièrement nu, il a dû affronter une nature hostile. À force de cuire au soleil, explique-t-il, « nous changions de peau deux fois par an, comme les serpents ». Et de fait, l'ancien hidalgo a tellement mué que sa vision du monde a changé : il ne peut plus cautionner la barbarie de ses compatriotes à l'égard des Indiens, et il sera désormais, jusqu'à la fin de sa vie, un homme partagé entre deux mondes incompatibles. ■

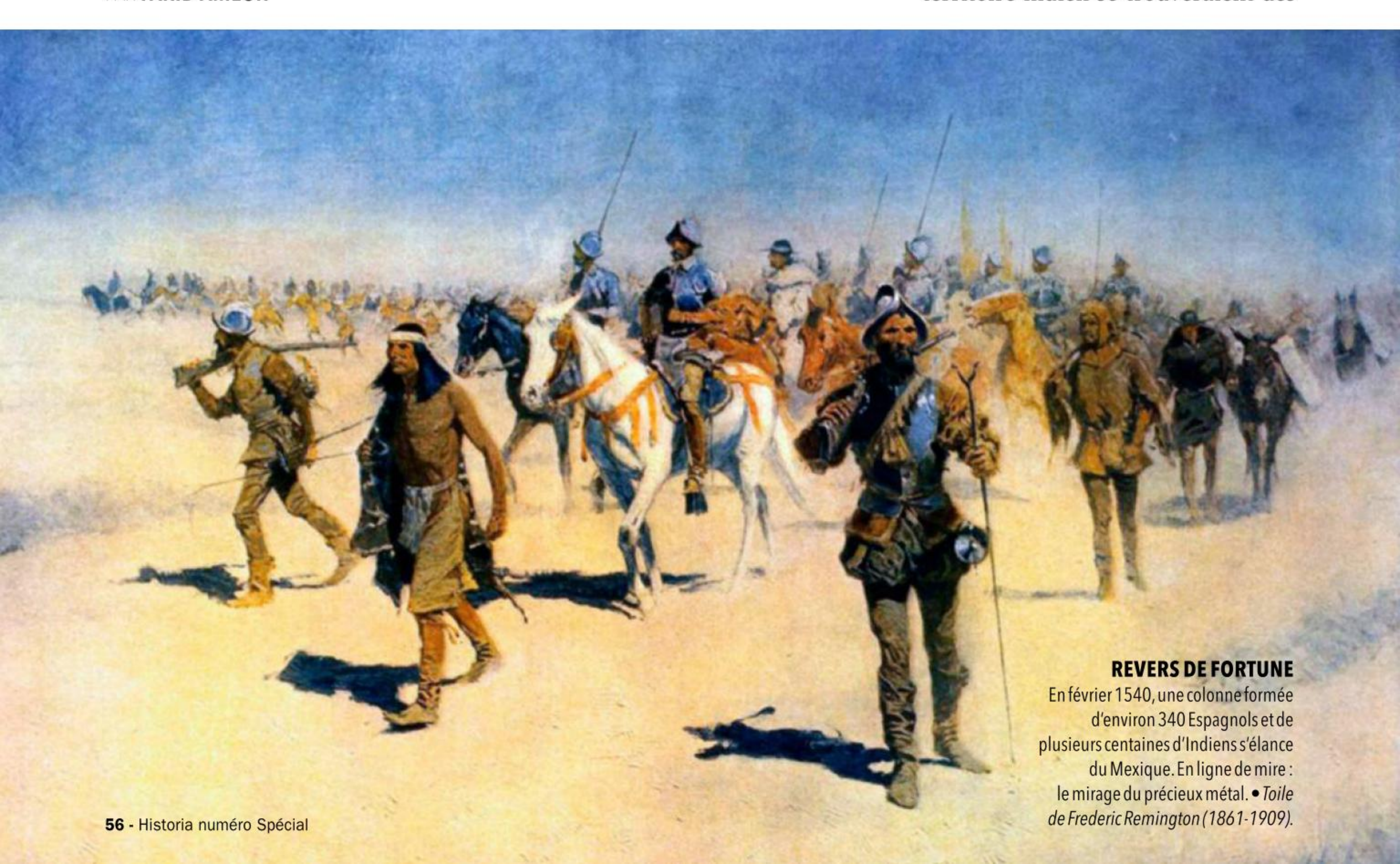
CORONADO RATISSE LA « PLAINE AUX BISONS »

1539 : des témoignages font état de sept cités d'or au nord du Mexique. Le gouverneur de la Nouvelle-Galice délaisse sa charge pour mettre sur pied une expédition.

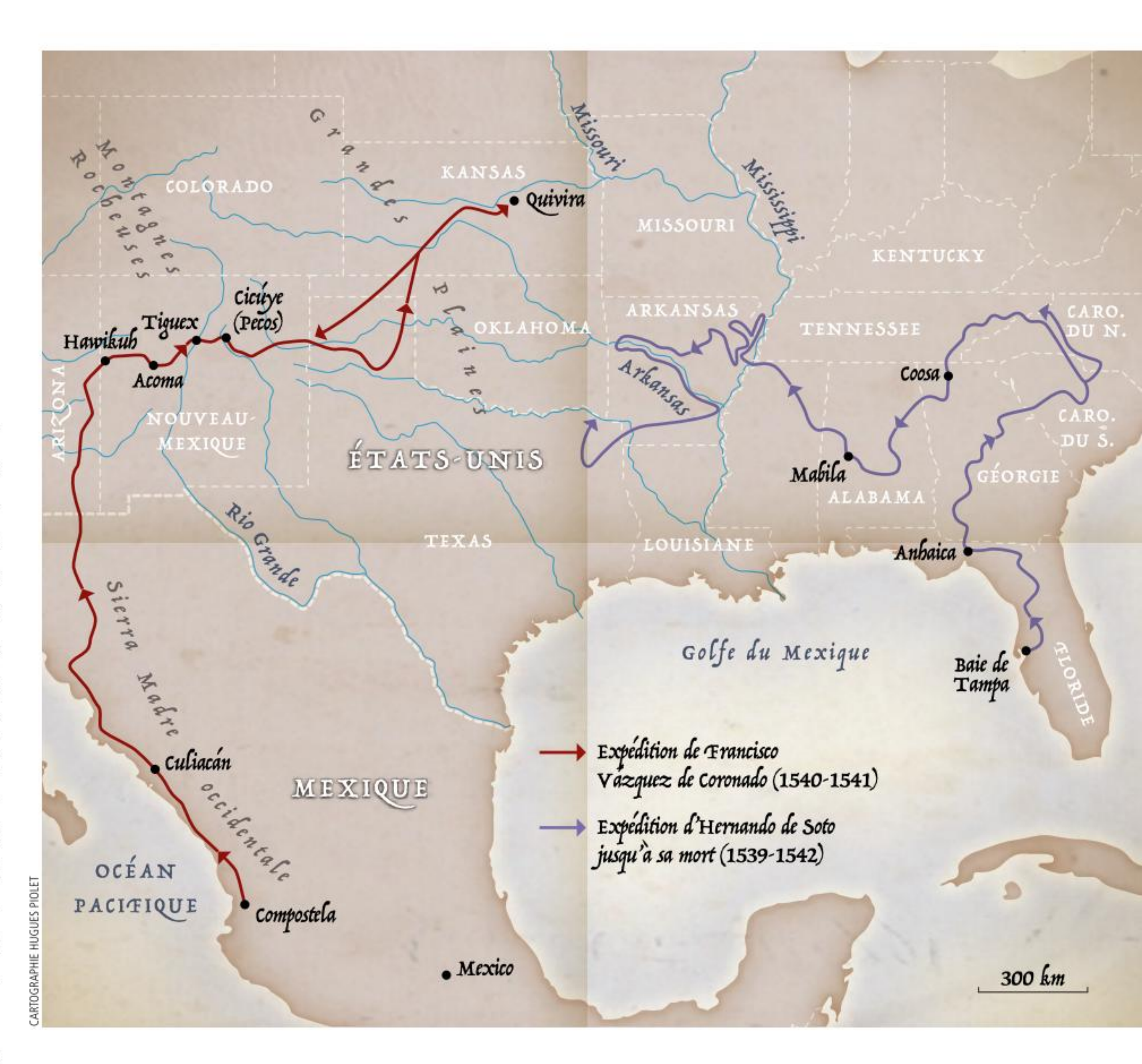
PAR **FARID AMEUR**

Tôt dans la matinée de ce lundi 23 février 1540, un ciel azur illumine la bourgade de Compostela, située dans la province de Nouvelle-Galice (nord-ouest du Mexique). Droit sur son bel étalon, Francisco Vázquez de Coronado caracole au-devant de ses troupes. D'autant que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza, s'est déplacé pour passer en revue le corps expéditionnaire. L'occasion de rappeler à ses subordonnés leur devoir d'obéissance envers la Couronne.

Les objectifs sont clairs. Il s'agit de s'aventurer plus au nord, en *terra incognita*, et de percer le mystère des cités d'or de Cíbola, dont la légende suscite défiances et convoitises. Au cœur du territoire indien se trouveraient des



REVERS DE FORTUNE
En février 1540, une colonne formée d'environ 340 Espagnols et de plusieurs centaines d'Indiens s'élance du Mexique. En ligne de mire : le mirage du précieux métal. • *Toile de Frederic Remington (1861-1909).*



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

richesses fabuleuses qui surpasseraient les trésors dérobés, quelques années plus tôt, par Cortés et Pizarro.

La piste de l'Eldorado relève de la mythologie chrétienne. Elle serait apparue dès le VIII[e] siècle, au moment de l'invasion mauresque. Entourés d'une poignée de fidèles, sept évêques ibériques auraient fui le Portugal pour mettre à l'abri leurs reliques. En faisant voile vers l'ouest, ils auraient découvert, grâce à des indigènes, des cours d'eau dont le lit était tapissé de sable d'or et des gisements miniers exceptionnels. Chacun d'entre eux aurait bâti, à la gloire de Dieu, une cité entièrement faite de métaux précieux.

Dans le Nouveau Monde, la vieille légende médiévale a refait surface à mesure que s'est étendu le front de la colonisation. Des témoignages d'Indiens ayant séjourné dans les contrées septentrionales ont semblé y donner foi. De retour à Mexico en 1536, les descriptions enchanteresses que fait Cabeza de Vaca de son périple à travers les solitudes de l'Ouest américain *(lire p. 54-55)* convainquent les autorités de lancer, trois ans plus tard, une première expédition. L'un des rescapés, un moine franciscain du nom de Marcos de Niza, en revient porteur d'une nouvelle sensationnelle. Au cours d'une reconnaissance, il a aperçu l'une des mythiques cités de Cíbola, aux rues pavées d'or et ornées de pierres précieuses. Localisée à Hawikuh, un vaste *pueblo* [village, ndlr] défendu par des Indiens Zuñi, elle est bordée d'échoppes d'orfèvres et regorge de joyaux éblouissants. Dès lors, les imaginations s'enflamment. Avide de richesses, Mendoza ordonne à Coronado, un gentilhomme castillan en qui il place toute sa confiance et qu'il a nommé gouverneur de la Nouvelle-Galice, de prendre la tête d'un corps expéditionnaire.

Il importe d'annexer les *tierras nuevas* à la Couronne et de nouer des relations amicales avec les Indiens. Le temps presse, car Hernando de Soto *(lire p. 59-61)* s'est lancé à la conquête de la Floride à partir de l'île de Cuba.

À MARCHE FORCÉE

Pleins d'espoirs, 342 soldats, renforcés par des auxiliaires indiens, entament une marche forcée en direction du nord. À travers des défilés montagneux, la colonne évolue avec peine. Très vite, des problèmes logistiques apparaissent. Sous un soleil écrasant, les organismes souffrent de la raréfaction des points d'eau et du gibier. La dispersion du bétail amenuise d'autant plus les réserves de nourriture. Sous les ordres de Fernando de Alarcón, l'escadre de trois navires chargée d'approvisionner en vivres et en équipements le corps expéditionnaire, en longeant le littoral jusqu'au delta du fleuve Colorado, ne parvient pas à entrer en relation avec celui-ci et doit regagner son port d'attache sans avoir pu accomplir sa mission.

Il y a plus inquiétant. Dans les environs de Chiametla, Melchior Díaz, envoyé en éclaireur quelques mois plus tôt, se précipite à la rencontre de Coronado. Il n'a ni vu ni entendu parler d'une ville correspondant au signalement de Cíbola. Il décrit au contraire des zones désertiques et inhospitalières, dépourvues de métaux précieux et infestées d'Indiens hostiles. Mais Coronado veut en avoir le cœur net.

Le 1[er] avril, il part avec une avant-garde composée de 75 cavaliers et de 25 fantassins. Frère Marcos, dont le témoignage a été battu en brèche, lui sert de guide. La route est semée d'embûches. Aux obstacles naturels s'ajoutent les caprices du climat et la menace amérindienne. L'œil aux aguets, les conquistadores se frayent un chemin à travers la vallée du Zuñi, dans le territoire de l'actuel Nouveau-Mexique, à plus de mille cinq cents kilomètres de leur point de départ. Le 7 juillet, ils atteignent le *pueblo* de Hawikuh. La consternation se lit sur les visages. Il ne s'agit que d'un modeste village à flanc de falaise, entouré de ›››

WIKIMEDIA COMMONS / ALONSO DE MENDOZA

››› murs en terre cuite et surmonté de terrasses. Après la mort de leur éclaireur, et sous une nuée de flèches *(lire ci-dessous)*, les hommes de Coronado s'emparent des lieux à coups d'épée et d'arquebuse. Ils ont beau fouiller les habitations, le conquistador doit se rendre à l'évidence : il n'y a pas d'or ! Une exploration des villages alentour ne donne pas de meilleurs résultats. Et si tout cela n'était qu'une fable ? Du moins se console-t-il en s'assurant la soumission des Indiens et en obtenant, comme tribut, les ravitaillements nécessaires à la survie de sa troupe. Mais celle-ci est ivre de rage.

Pour éviter son lynchage, frère Marcos est ramené sous bonne garde à Mexico. Quoique désabusé, Coronado n'entend pas pour autant rebrousser chemin. À l'aide de renforts, il explore la contrée environnante. L'un de ses lieutenants, Lopez de Cardeñas, devient ainsi le premier Européen à découvrir la faille du Grand Canyon, tandis qu'un autre, Pedro de Tovar, multiplie les exactions contre les Hopis.

La situation se complique lorsque le corps expéditionnaire établit ses quartiers d'hiver dans la région plus clémente du Rio Grande, sur les terres des Tiguas. Ses violences et ses réquisitions abusives le font détester. Des mois durant, la guérilla fait rage. La répression est impitoyable. Partout sur leur passage, les Espagnols sèment l'effroi et la désolation. Douze villages sont réduits en cendres.

« EL TURCO », LE GUIDE PAWNEE

Au printemps 1541, Coronado s'engage vers l'est avec l'ensemble de ses troupes. Pour le guider, il a engagé un captif pawnee surnommé *« el Turco »*, qui assure connaître l'existence d'une grande ville baptisée « Quivira », où l'or abonde. La colonne ibérique se dirige vers Cicuique, le long de la rivière Pecos, avant de bifurquer vers une zone de plateaux desséchés.

S'ouvrent devant elle les Grandes Plaines, avec leurs champs dénudés et leurs troupeaux de bisons ondulant à perte de vue. Après avoir réchappé à une violente tornade, Coronado perd patience. Ses troupes s'enfoncent dans des terres de plus en plus arides, dans le nord de l'actuel Texas. Le 26 mai, il choisit de prendre les devants avec une trentaine de ses meilleurs soldats. Le 6 juillet, la troupe gagne les abords de Quivira, au pied de la boucle de la rivière Arkansas. Encore une fois, la fortune n'est pas au rendez-vous. Un alignement de huttes s'étale sous les yeux des Espagnols…

Confronté à sa duperie, *« el Turco »* est mis à mort. Pendant quelques semaines, Coronado s'enquiert auprès des Indiens qu'il rencontre de la présence de métaux précieux. Vains espoirs. À la fin août, il doit entreprendre le long et désespérant trajet du retour. À l'été 1542, à la cour de Mexico, le vice-roi lui bat froid et exige une enquête pour déterminer sa part de responsabilité dans l'échec de l'expédition. Bien qu'acquitté, ses jours en tant que gouverneur de Nouvelle-Galice sont comptés. Ruiné, il mourra dans l'oubli douze ans plus tard. ■

UN BERBÈRE DANS LES RANGS IBÉRIQUES



Cortés (à dr., tête nue) avec le soldat maure Estevanico (au centre). • *École mexicaine, v. 1550, BN, Paris.*

Né aux alentours de l'an 1500, Mustafa, alias Estevanico, serait d'origine berbère. À l'âge de 22 ans, il est vendu comme esclave aux Portugais occupant la ville d'Azemmour, sur les côtes marocaines. Un jeune aristocrate de Salamanque, Andrés Dorantes de Carranza, ne tarde pas à s'attacher ses services et l'emmène dans le Nouveau Monde. En 1527, les deux hommes font partie des quatre rescapés de l'expédition avortée de Pánfilo de Nárvaez en Floride. Les naufragés errent pendant huit ans dans les territoires de l'actuel sud des États-Unis, avant de regagner la Nouvelle-Espagne. En mars 1539, Estevanico sert de guide pendant l'expédition de Marcos de Niza, chargée d'éclaircir le mystère des cités d'or. Parti en reconnaissance, il s'avance à la rencontre des guerriers zuñi massés devant l'entrée du village de Hawikuh et tente de les rassurer par l'intermédiaire du langage des signes. En vain cherche-t-il à les impressionner en se prétendant le « Fils du Soleil ». Pour l'occasion, il porte une longue tunique aux couleurs chatoyantes, un couvre-chef en plumes et des bracelets ornés de clochettes. Mais le charme n'opère pas : sa gourde de guérisseur est garnie de plumes de chouette, un animal symbolisant la mort chez les Zuñi. Criblé de flèches, il termine là sa carrière aventureuse. **F. A.**



À BRIDE ABATTUE
En mai 1539, huit navires, transportant un millier d'hommes et une centaine de chevaux, jettent l'ancre à Tampa, sur la côte est de la Floride. • *Tableau de William Henry Powell (1823-1879).*

LA CHEVAUCHÉE TRAGIQUE DE DE SOTO

En fait de gisements aurifères, celui qui se rêvait en Cortés de l'Amérique du Nord n'aura trouvé – au terme d'un périple infructueux de trois ans, qui l'a conduit de la Floride au Texas actuels – que la mort…

PAR **BERTRAND VAN RUYMBEKE**

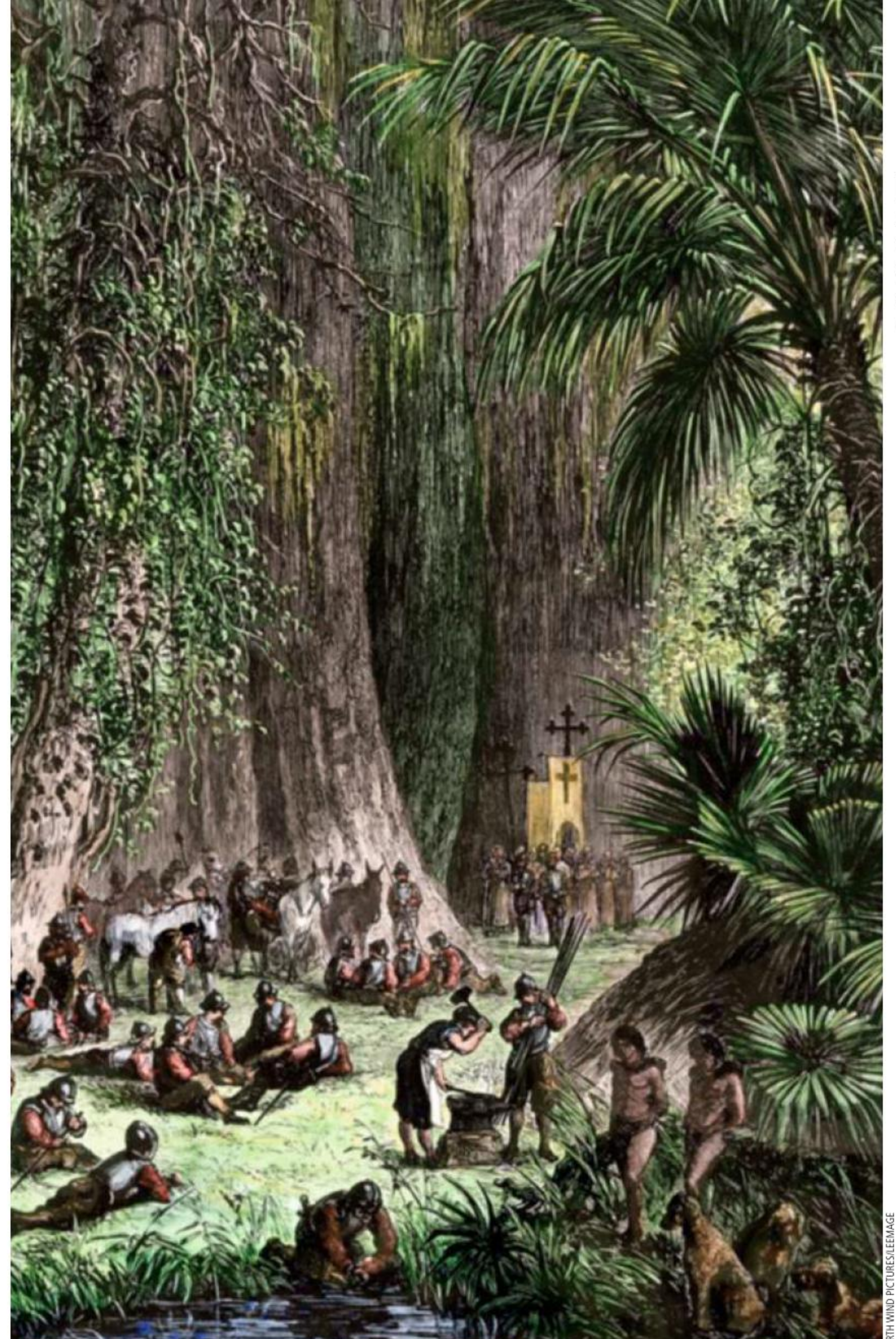
C'est du début du XVIe siècle que datent les premières incursions espagnoles sur le territoire actuel des États-Unis. Les conquistadores qui entreprennent ces expéditions se sont illustrés auparavant dans la conquête des Antilles, de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud. Celle d'Hernando de Soto parcourt un immense territoire, de la Floride au Texas, en passant par la Géorgie, les deux Carolines, l'Alabama, le Mississippi, le Tennessee et l'Arkansas de 1539 à 1543.

De Soto, né en 1496, est un vétéran de la conquête du Pérou. En 1538, il est nommé gouverneur de Cuba, avec un droit de conquête sur cette « Floride » qui couvre le sud-est des États-Unis. À ses propres frais, de Soto recrute 900 hommes en Espagne, dont beaucoup viennent d'Estrémadure, sa région d'origine.

DES CHIENS DE GUERRE ET UN CANON

La péninsule floridienne, longtemps perçue comme une île appartenant aux Antilles, est alors une terre de razzia où les Espagnols s'approvisionnent en esclaves amérindiens. De Soto s'appuie sur l'expérience de Pánfilo de Narváez et de Cabeza de Vaca. Dix ans plutôt, ce dernier, après une campagne désastreuse, a réussi l'exploit de regagner à pied le nord de la Nouvelle-Espagne à partir du Texas, en se faisant passer pour un guérisseur auprès des nations amérindiennes *(lire p. 54-55)*.

En avril 1539, Hernando de Soto quitte La Havane à la tête d'une flotte de huit navires, avec 1 000 hommes, ›››



NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE

BIVOUAC
Au cours de l'hiver 1539-1540, de Soto et ses hommes progressent vers l'ouest. Ils campent alors dans l'actuel État de Georgie.
• *Gravures du XIXe siècle.*

››› 250 chevaux, des chiens de guerre (l'arme favorite des Espagnols pour effrayer et tuer les Amérindiens), un canon (qui se révélera encombrant et peu utile) et des porcs pour nourrir les troupes. Ils débarquent près de la ville actuelle de Tampa. Le premier contact avec les autochtones se solde par une bataille. Les Espagnols ne sont pas les bienvenus chez les Amérindiens, qui ont gardé le douloureux souvenir de l'expédition de Narváez. De Soto retrouve par chance un ancien de celle-ci, Juan Ortiz, qui a été adopté par des Amérindiens du fait de son jeune âge. Parlant cinq langues indigènes, Ortiz va servir d'interprète.

De Soto remonte la partie occidentale de la Floride et atteint en octobre le territoire appalachien et le village d'Anhaica (près de Tallahassee). La route est semée d'embuscades. L'expédition continue son chemin vers le nord-ouest, traverse la Géorgie et atteint le centre de la Caroline du Sud.

De Soto entre en contact avec les cultures mississippiennes. Ce sont des nations d'agriculteurs – et non plus de chasseurs-cueilleurs –, sédentaires et organisées autour d'une chefferie. Près de l'actuel Camden, les Espagnols rencontrent la reine Cofitachequi, qui les reçoit et échange avec eux des cadeaux. La troupe repart vers l'ouest, traversant au printemps 1540 une chaîne du sud des Appalaches appelée les «Blue Ridge Mountains» (du fait de leurs crêtes qui apparaissent bleutées au loin).

CHEFFERIES PUISSANTES

Poursuivant vers le sud-ouest, de Soto arrive en Alabama, autre pays de chefferies puissantes. Le 18 octobre 1540, dans la ville fortifiée de Mavila (près de l'actuelle Mobile), tenue par les Tascaluza, de Soto remporte, quoique difficilement (il est blessé par une flèche), sa première bataille dans la région. Mais, affaiblis et frustrés de ne pas trouver de mines ni de palais, ses hommes sont au bord de la mutinerie. Il les convainc de continuer. Ils passent l'hiver dans la ville amérindienne abandonnée de Chicaza (Mississippi). Les Amérindiens Caluça attaquent le 3 mars 1541. Ils sont repoussés et, le 15 mars, les Espagnols écrasent, grâce à leur cavalerie, 3000 autochtones lors d'une bataille en rase campagne.

Ils reprennent leur route vers le nord-ouest. En mai 1541, ils atteignent Quizquiz, près de l'actuelle Memphis, dans le Tennessee. Sans cesse harcelés,

L'EXPÉDITION DE PÁNFILO DE NARVÁEZ, EN 1527, A LAISSÉ UN SOUVENIR DOULOUREUX CHEZ LES AMÉRINDIENS, **PEU DISPOSÉS À L'ÉGARD DES INTRUS**



NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE

VINCIBLE ARMADA
En juin 1541, un immense cours d'eau stoppe net la progression de De Soto. Les Ibériques viennent de découvrir le Mississippi. Le chef ordonne de construire des pirogues pour traverser ce *« río grande »*.

EXTRÊME-ONCTION
Pour éviter que les Indiens voient la dépouille du conquistador, décédé le 21 mai 1542, ses compagnons d'armes décident de ne pas l'enterrer. Le « grand fleuve » sera sa sépulture.



NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE

ils pillent, kidnappent et tuent. En juin, après avoir construit des pirogues, de Soto traverse le Mississippi. La troupe passe en Arkansas, où elle rencontre un habitat amérindien dense, fait de bourgs prospères de 1 000 à 1 500 habitants. De Soto envoie des hommes en reconnaissance vers le nord à la recherche de mines d'or. En vain. Il y fait froid, et les populations, éparses, vivent de la chasse au bison. De Soto part vers l'ouest, mais, ne trouvant rien qui l'intéresse, revient vers le Mississippi en descendant le fleuve Arkansas.

L'ESPOIR EN PEAU DE CHAGRIN

Il décède de maladie le 21 mai 1542 et est remplacé, à la tête de l'expédition, réduite à 400 hommes et 40 chevaux, par Luis de Moscoso. Les Espagnols, voulant à tout prix éviter que les Indiens voient la dépouille de leur chef, ce qui révélerait son humanité, la jettent nuitamment dans le fleuve.

Ne pouvant descendre le Mississippi en raison de l'hostilité des Quigualtam, qui en contrôlent le cours inférieur, Moscoso décide de bifurquer vers le Texas, espérant ainsi regagner la Nouvelle-Espagne. Il rebrousse finalement chemin et passe l'hiver dans la ville d'Anilco, abandonnée par ses habitants. Le 2 juillet 1543, Moscoso, sa troupe (322 soldats) et leurs 22 chevaux s'embarquent sur sept bateaux pour descendre le Mississippi jusqu'à son embouchure. Ils sont attaqués par les Quigualtam, parviennent à les repousser puis continuent leur chemin, tout en étant harcelés par les chefferies situées le long du fleuve. Le 16 juillet, ils atteignent le golfe du Mexique. Ils ne sont guère plus de 300.

Cette expédition violente et meurtrière est un échec. Les Espagnols n'ont pas trouvé de trésor ni fondé le moindre établissement. Tout juste notons son apport cartographique, mais pour une région qui ne les intéresse pas. Pour les Amérindiens, c'est un désastre. Même si de Soto est bien accueilli par certains chefs qui s'en font un allié dans leurs guerres fratricides, des milliers d'autochtones sont tués (batailles et maladies), capturés ou torturés. L'Histoire ne semble pas lui en avoir tenu rigueur : des comtés, des parcs et des ponts portent le nom de De Soto en souvenir de son périple dans la région. ■



LEGAZPI CINGLE VERS LES « PHILIPPINES »

Le tour du monde de Magellan en 1522 donne l'idée au roi d'Espagne Philippe II d'ouvrir une route commerciale reliant Acapulco, sur la côte occidentale du Mexique, aux îles du Pacifique. C'est chose faite en 1565.

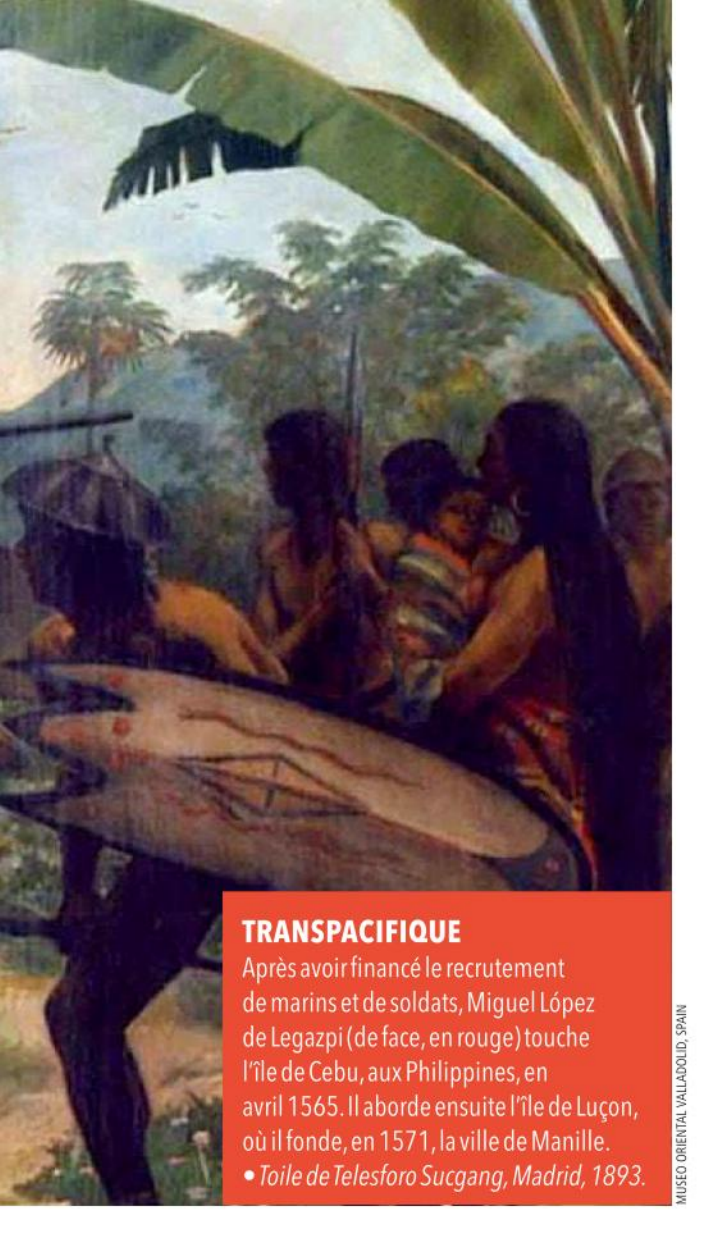
PAR **CLOTILDE JACQUELARD**

Le 21 novembre 1564, l'expédition qui quitte le port de La Navidad, sur la côte occidentale du Mexique, sous les ordres du Basque Miguel López de Legazpi, a été décidée par le roi d'Espagne Philippe II en 1557. Elle est organisée à Mexico par le vice-roi don Luis de Velasco. Elle n'a plus rien à voir avec des initiatives personnelles, comme ce fut le cas pour Cortés ou Pizarro *(lire p. 38-49)*. La conquête des Philippines fut une entreprise étatique. L'empire occidental de Philippe II doit l'aider à financer ses guerres européennes. Une urgence financière qui va l'inciter à réformer sa politique américaine et à relancer le projet de prendre pied en Asie, au-delà du Pacifique, et ainsi accéder au riche commerce des épices, monopolisé par les Portugais depuis 1529.

L'Asie insulaire est un territoire fréquenté par les Espagnols depuis la circumnavigation de Magellan, qui a fait étape en 1521 à Cebu, aux Philippines. Depuis, trois autres expéditions espagnoles sont parvenues en Insulinde, et cinq trajets de retour vers le Mexique, à travers le Pacifique, ont échoué. La découverte de cette route maritime est donc l'enjeu majeur de l'expédition de Legazpi, et la condition à tout établissement espagnol en Asie face aux Portugais, bien implantés aux Moluques et à Macao, sur la côte chinoise.

UNE CONQUÊTE QUI TAIT SON NOM

L'expédition de 1564 affiche donc un triple objectif : scientifique, commercial et évangélisateur. Le mot *conquista* est banni de la documentation officielle. C'est donc une conquête qui ne



TRANSPACIFIQUE
Après avoir financé le recrutement de marins et de soldats, Miguel López de Legazpi (de face, en rouge) touche l'île de Cebu, aux Philippines, en avril 1565. Il aborde ensuite l'île de Luçon, où il fonde, en 1571, la ville de Manille.
• *Toile de Telesforo Sucgang, Madrid, 1893.*

MUSEO ORIENTAL VALLADOLID, SPAIN



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

dit plus son nom, mais qui va néanmoins « prendre possession » au nom du roi. Luis de Velasco, à la tête d'un Mexique devenu relais de la Couronne pour l'information et la logistique, relance la construction navale au port de La Navidad ; sept laborieuses années pour préparer une flotte de deux galions de 500 et 400 tonneaux (le *San Pedro* et le *San Pablo*), deux pataches (la *San Juan* et la *San Lucas*), recruter 150 marins et 200 soldats, les officiers et le matériel, pour un coût proche de 600 000 pesos, financés par la Caisse royale de Mexico. L'entreprise d'Asie est devenue hispano-américaine.

Aux commandes, deux vieillards. Le gouverneur et capitaine général Miguel López de Legazpi n'a rien d'un conquérant. C'est un officier de plume, émigré à Mexico depuis 1528, où il fait partie de l'élite coloniale dans ces turbulentes années de l'après-conquête. Devenu notaire de la municipalité (*escribano mayor*), il a une position sociale et une carrière protégées par son mariage avec Isabel Garcés, sœur du dominicain Julián Garcés, l'évêque de Tlaxcala (à l'est de Mexico).

Père de neuf enfants, il accumule des propriétés qu'il devra vendre en partie pour financer son passage et celui des soldats. Veuf et grand-père, il emmènera même deux petits-fils dans son expédition. C'est donc un homme de plus de 60 ans qui embarque sur les recommandations de son compatriote et moine augustin Andrés de Urdaneta, vétéran des Moluques, où il a passé huit ans entre 1527 et 1535. Celui-ci, proche aussi de la soixantaine, affirme connaître la route maritime de retour ; il est l'autorité cosmographique de l'expédition.

L'ENFANT JÉSUS DE MAGELLAN

Cap à l'ouest, à 12° de latitude nord : l'expédition parvient le 13 février 1565 sur les côtes de Samar, l'une des îles centrales des Philippines, fragmentées sur les plans géographique, ethnique et linguistique. Le contact s'avère difficile avec les insulaires, qui fuient et refusent les approvisionnements. La flotte finit par mouiller le 27 avril dans le port-entrepôt de Cebu, où le navire de retour, le *San Pedro*, est réparé et ravitaillé. Celui-ci appareille le 1er juin, sous l'autorité d'Urdaneta, qui définit une nouvelle route très au nord, le long du Kurochio, ce courant chaud qui longe le Japon, pour atteindre la latitude glaciale des 40° nord, contourner ainsi le mur des alizés, avant de redescendre jusqu'à Acapulco, le long des côtes nord-américaines.

C'est à l'époque la route océanique la plus dangereuse : six mois de navigation sans escale et une mortalité dépassant 50 % des effectifs engagés. Le circuit maritime reliant l'Amérique à l'Asie est désormais établi. Ce sera la route du galion de Manille jusqu'en 1815, nouvelle route de la soie et de la porcelaine chinoises, échangés contre l'argent américain, qui fera la richesse et l'autonomie croissante de l'Amérique coloniale, au détriment des finances royales… Les Espagnols restés à Cebu avec Legazpi découvrent dans une paillotte la statuette d'un Enfant Jésus datant du passage de Magellan. Cette trouvaille va conforter le sens providentiel de l'inclusion de l'archipel dans la monarchie catholique, et devenir la grande dévotion philippine, encore aujourd'hui. Legazpi et ses hommes errent pendant cinq ans vers le nord dans un archipel dépourvu de richesses immédiatement rentables, jusqu'à parvenir dans la baie de Manille, port-entrepôt de 6 000 habitants et première place commerciale des îles, liée au sultanat de Brunei et au réseau commercial de la mer de Chine.

Après des accords de paix conclus avec les rajas Ache, Solimán, Matanda et Lacandola, Legazpi prend possession d'une ville incendiée par ses propres habitants le 18 mai 1571. Il fonde la Manille coloniale le 3 juin sur le modèle américain des villes en damier. Legazpi mourra pauvre et endetté à Manille le 20 août 1572. Le projet colonial se définissant autour du commerce chinois, les Philippines faisaient irruption au cœur de la mondialisation, devenant l'avant-poste en Asie du Nouveau Monde. ■

PRENDRE L'OR ET SAUVER LES ÂMES

La couronne d'Espagne n'entend pas laisser le champ libre aux conquistadores. Les terribles exactions commises en son nom – et en celui du Seigneur – et les fuites du trésor royal l'exhortent à intervenir. Les vice-rois dépêchés sur place ont pour mission de rétablir l'ordre. Et les missionnaires, celui de prêcher la bonne parole aux « idolâtres ».





« DAME DE LUMIÈRE »
La Vierge de Guadalupe est l'un des mythes fondateurs du catholicisme au Nouveau Monde. Elle serait apparue en 1531, près de Mexico, à Juan Diego, un Indien baptisé quelques années plus tôt. • *« La Vierge à l'Enfant », toile de Fra Diego de Ocaña (1601) ornée d'or, d'argent, de diamants, d'émeraudes et de perles.*

AKG-IMAGES / GILLES MERMET



LA MONTÉE EN PUISSANCE DU POUVOIR ROYAL

Après la conquête, la stabilisation. La Couronne dépêche outre-Atlantique ses représentants, avec pour mission de rétablir l'ordre, d'accélérer la conversion – et de fluidifier le circuit de l'argent.

PAR **PIERRE RAGON**

Les conquistadores agissent seuls. Les chefs d'expédition déterminent leurs objectifs, financent leur entreprise, recrutent leurs compagnons et les dirigent. Si le succès est au rendez-vous, ils sont les seuls maîtres du butin, les seuls à faire les lois, les seuls encore qui peuvent les faire respecter. Ils se reconnaissent, il est vrai, sujets du roi de Castille et fidèles du Christ : ils prennent donc soin de placer leur action sous l'autorité de la Couronne et sous celle de l'Église. Mais, jusqu'à l'arrivée des premiers officiers du roi et la fondation des premiers évêchés, cela n'a guère d'importance. Tout dépend, dans un premier temps, de leur bon vouloir. Puis, partout, dans les années qui suivent, dans la Caraïbe, en Amérique centrale, au Mexique, au Pérou, le roi



GRANGER NYC/RUE DES ARCHIVES

LIGNÉE Aux empereurs incas succèdent les rois espagnols, de Charles Quint (en haut, à dr.) à Ferdinand VI (en bas, à dr.).
• *Tableau espagnol, XVIIIe s.*

finit par imposer son autorité à ses sujets. Christophe Colomb est le premier maître des Antilles. Il le reste quelques années, mais en 1500, avançant la nécessité de mettre fin aux conflits qui divisent les colons, la Couronne décide de reprendre la main. Elle agit avec une rare brutalité : le découvreur est arrêté, enchaîné et renvoyé en Espagne *(lire p. 22)*. La reine Isabelle nomme alors des gouverneurs qu'elle contrôle, Francisco de Bobadilla puis Nicolás de Ovando.

LES MAÎTRES ENFIN MAÎTRISÉS

L'histoire se répète quelques années plus tard, en Amérique centrale, où l'homme fort de la région, Vasco Núñez de Balboa *(lire p. 36)*, le découvreur du Pacifique, est progressivement circonvenu par Pedro Arias Dávila, le gouverneur envoyé par la cour. Une fois assuré de son propre pouvoir, Arias Dávila fera décapiter son rival.

Au Mexique, il est vrai, Cortés s'en tire mieux *(lire p. 38)*. Luis Ponce de León, le premier juge que la Couronne mandate, meurt peu de temps après son arrivée en juillet 1526, ce qui donne au conquistador un répit inespéré, à tel point que ses ennemis l'accusent de l'avoir fait empoisonner. Par la suite, la Couronne s'y reprend à deux fois pour installer à Mexico une cour de justice qui dise le droit en son nom. Les juges de la première d'entre elles, arrivés en 1528, se débandent aussitôt pour piller les richesses du pays. Ce n'est qu'en 1531 que Charles Quint parvient à faire fonctionner un tribunal loyal. Cortés perd alors le pouvoir politique, mais entre-temps un voyage en Espagne et la fréquentation assidue de la cour lui ont permis d'obtenir un titre de marquis, un vaste domaine et de très nombreux vassaux, ainsi que le beau titre de capitaine général du roi.

Le cas du Pérou est le plus dramatique. La Couronne manque d'y perdre la partie puis, une fois victorieuse, elle fait payer le prix fort à tous ceux qui se sont opposés à elle. L'affaire se joue en trois temps. Premier acte : Blasco Núñez de Vela, le premier vice-roi envoyé en 1544, se heurte à une rébellion armée des conquistadores rassemblés derrière Gonzalo, un frère survivant de Francisco Pizarro. Défait avec ses partisans à la bataille ›››

LES DERNIERS FEUX DE LA RÉVOLTE INCA

Ni la bataille de Cajamarca en 1532 ni même l'échec des Incas devant Cuzco, qu'ils tentent vainement de reprendre quatre ans plus tard, ne marquent la fin de l'empire. En 1537, Manco Capac et ses partisans se retirent à Vilcabamba, un lieu encore mal identifié situé quelque part dans une vallée du piémont amazonien des Andes. Ils y organisent une résistance qui dure trente-cinq ans. Depuis son refuge, Manco menace les établissements espagnols et maintient le lien avec ses sujets. Faisant alterner opérations militaires et phases de négociation, il tient ses adversaires à distance. À sa mort, trois de ses fils lui succèdent tour à tour, mais la situation empire : l'isolement, l'œuvre des nouvelles maladies venues d'Europe, la rareté des ressources rongent leur détermination. En 1557, Sayri Tupac jette l'éponge et accepte de se soumettre. Un temps, ses deux frères continuent la lutte : Titu Cusi, tout d'abord, puis Túpac Amaru. Le dernier inca est finalement capturé et exécuté en 1572. **P. R.**



Túpac Amaru, le dernier roi Inca. Peinture du XVIIIe s. • *Museo del Cabildo, Buenos Aires.*

DE AGOSTINI/LEEMAGE



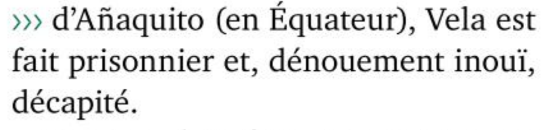
AKG-IMAGES / GILLES MERMET

COMMIS D'OFFICE Les premiers religieux embarquent pour Hispaniola en 1493. Il faudra cependant attendre la décennie 1510 pour que soient mis en place les premiers diocèses. • *Allégorie du XVIIIe s. montrant Huayna Capac (derrière), Charles Quint (à g.) et le pape Paul III (à dr.).*



AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ

L'ŒIL DE MADRID
Pour contrer l'appétit des conquistadores, des vice-rois sont envoyés au Nouveau Monde. En 1535, Antonio de Mendoza (illustr.) sera le premier à tenir ce rôle au Mexique. • *Toile de Ramón Torres (1786). Museo de America, Madrid.*



››› d'Añaquito (en Équateur), Vela est fait prisonnier et, dénouement inouï, décapité.

Dans un deuxième temps, un autre envoyé de la Couronne, Pedro de la Gasca, plus habile, parvient à imposer l'autorité du roi. En prenant son temps, cajolant ses ennemis et multipliant les fausses promesses, il parvient à retourner bon nombre des partisans de son adversaire. Enfin, dernier acte, il fait mettre à mort les plus résolus de ses adversaires et redistribue les biens des vaincus entre ses propres partisans. Ainsi, lui et ses hommes tiennent le pays au nom du roi.

Partout où ils sont vainqueurs, les conquistadores mettent en place deux institutions, les *encomiendas* et les municipalités. L'*encomienda* est un système original : les plus heureux parmi les vainqueurs se voient confier des villages juridiquement placés sous leur protection ; en retour, ils exigent de leurs habitants le paiement d'un tribut ainsi que des corvées – mais, sans vivre parmi les Indiens : en effet, les conquistadores choisissent de s'installer dans les villes qu'ils fondent. Entre 1521 et 1572, en une cinquantaine d'années, 300 nouvelles cités constellent la carte de l'Amérique espagnole. Les conquistadores s'y regroupent afin de mieux se défendre en cas de révolte et, de là, exercent leur autorité sur les régions qui en dépendent. Les nouveaux maîtres du pays s'appuient, pour l'exploiter, sur la force de travail et les ressources que leur fournissent les Indiens des *encomiendas*.


ERIK SAMPERS

UNE DETTE DE CINQ SIÈCLES
Dérobés par les conquistadores au tout début du XVIe siècle, ces objets en or appartenant aux Kogis, une tribu qui vivait dans la région de l'actuelle Santa Marta, dans le nord-est de la Colombie, leur ont été rendus en 2016.

Afin d'établir leur propre autorité, Isabelle de Castille puis Charles Quint doivent manœuvrer. Les souverains d'Espagne commencent par envoyer sur place des officiers de finances chargés de surveiller le partage des butins et des recettes. Ils veillent à ce que la part de la Couronne soit mise de côté. Celle-ci nomme au sein des conseils municipaux déjà constitués des hommes qui lui sont fidèles. Ainsi s'assure-t-elle des alliés dans la place.

SERVIR ET SE SERVIR

L'étape suivante, l'installation de tribunaux de justice royale, marque un progrès décisif. Le premier est installé à Saint-Domingue, la capitale de l'île espagnole, en 1511. Désormais, tout justiciable peut appeler devant ce tribunal des décisions des juges municipaux : le roi affirme concrètement, sur le terrain, la supériorité de sa personne et celle de son autorité. Dans toute l'Amérique espagnole, jusqu'en 1585, tour à tour dix autres tribunaux sont fondés. À l'instar de Mexico, de Lima, de Guatemala, de Bogota, de Charcas, de Quito, ou de Santiago du Chili, les villes qui les accueillent sont destinées à devenir des capitales régionales de première importance. Au fil des décennies, elles construisent une influence qui les conduira bien souvent, au XIXe siècle, à devenir les capitales des États indépendants qui se forment autour d'elles.

La touche finale est apportée un peu plus tard par la création de deux vice-royautés, l'une avec Mexico pour capitale à partir de 1535 ; l'autre, Lima, de manière définitive à partir de 1550. Les vice-rois sont des personnages extrêmement prestigieux, dotés d'amples pouvoirs qui leur permettent d'intervenir dans tous les domaines : le gouvernement, la guerre et même, jusqu'à un certain point, la justice et les affaires religieuses. Afin de mieux tenir le pays et de faire pièce dans les campagnes au pouvoir des *encomenderos* (les propriétaires d'*encomiendas*), ils y nomment des dizaines de juges provinciaux appelés *« corregidores »*.

Antonio de Mendoza est le premier vice-roi de Mexico, où il demeure quinze années, de 1535 à 1550. Satisfaite de son action, la Couronne le ›››

LA PLUPART DES VILLES OÙ SERONT FONDÉS LES PREMIERS TRIBUNAUX DEVIENDRONT, AU XIXe SIÈCLE, LES CAPITALES DES ÉTATS INDÉPENDANTS

LES DAMNÉS DE LA TERRE
L'hécatombe de la population indigène et le chaos consécutif à la chute de l'Empire inca laissent les campagnes en friche. Dans les Andes, le vice-roi Toledo s'emploie à remettre sur pied l'agriculture. • *« Nueva Corónica y Buen Gobierno », v. 1587.*



COSTA/LEEMAGE

ÂGE DE PLOMB
Ordonnances d'Antonio de Mendoza datées de 1548. Le vice-roi introduit en 1539 l'imprimerie en Nouvelle-Espagne. • *Biblioteca Nacional de España, Madrid.*



AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ



AKG-IMAGES / GILLES MERMET

MENUE MONNAIE
Après la découverte, en 1545, de la mine d'argent du Cerra Rico, Potosí (lire encadré ci-contre) devient la plus grande cité de la vice-royauté de Lima. • *Pièce d'argent frappée à Potosí sous le règne de Philippe II.*

››› prie alors de passer à Lima, où il se rend en 1551, pour y mourir au bout de quelques mois. À Mexico, il fait faire les premiers aménagements durables de la colonie et met en place des institutions essentielles. Mendoza fait ouvrir les routes royales, développe l'élevage et soutient l'essor d'une nouvelle agriculture. On lui doit aussi la création des premiers établissements d'enseignement, du premier hôtel des monnaies et le déploiement d'un réseau de juges provinciaux. Mais cela ne se fait pas sans l'intéressement de tous les partenaires. La Couronne laisse son vice-roi mêler ses affaires privées au service royal : il s'enrichit en même temps qu'il sert. Pareillement, de nombreux *encomenderos* retrouvent d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre. Beaucoup d'entre eux sont recrutés comme juges provinciaux.

Pourtant, l'action du roi ne se trouve pas paralysée. Car, au tournant des années 1560 et 1570, Philippe II, le fils de Charles Quint, resserre l'emprise de la Couronne sur ses territoires américains. Une inspection diligentée auprès du conseil des Indes à Madrid montre les limites de son fonctionnement. Il apparaît qu'on décide en Espagne sans disposer des informations nécessaires, les procédures ne sont pas rigoureuses,

et les passe-droits trop nombreux. Toute une série de mesures sont prises pour y remédier, et deux vice-rois, Martín Enríquez et Francisco de Toledo, sont envoyés à Mexico et à Lima pour les mettre en œuvre. À Mexico, il s'agit surtout d'affirmer l'autorité du roi face à l'Église et d'augmenter les prélèvements fiscaux.

GIGANTESQUE SYSTÈME DE CORVÉES

Les règles de nomination des curés sont précisées, l'Inquisition établie, et le vice-roi favorise l'installation des jésuites au Mexique ; l'*alcabala*, un impôt sur les transactions, est introduit et la vente des bulles de croisade, une taxe déguisée au bénéfice de la Couronne, est élargie aux Indiens. Dans les Andes, l'action du vice-roi Toledo est plus décisive encore. En 1572, il met fin à la résistance des derniers Incas en faisant capturer Tupac Amaru *(lire p. 68)*, le dernier empereur réfugié à Vilcabamba, qu'il fait ramener à Cuzco et exécuter. C'est lui qui remodèle le peuplement indigène en imposant le regroupement des villages dispersés afin de mieux en contrôler les habitants. C'est lui encore qui organise l'exploitation des mines en favorisant le développement d'un nouveau traitement des minerais plus efficace, l'amalgame au mercure, et en mettant en place dans les Andes un gigantesque système de corvées, la *mita*.

En permanence, 11 000 travailleurs sont ainsi contraints de travailler à Potosí *(lire ci-contre)* : un homme sur sept est ainsi régulièrement arraché aux villages de l'altiplano. Dans les années 1570, un peu partout, les grandes lignes de la domination sont fixées. Elles ne bougeront guère jusqu'aux réformes introduites par Charles III dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. ■

L'enfer métallifère de Potosí

C'est une montagne d'une incroyable richesse qui se dresse, abrupte, comme un cône régulier posé sur le haut plateau bolivien, à plus de 4 000 mètres d'altitude. La mine d'argent la plus productive de tous les temps n'est pas exploitée avant l'arrivée des Espagnols. Peut-être était-elle connue, mais on la dit plus souvent découverte par hasard peu de temps après la conquête. En 1545, Gualpa, un chasseur indien qui poursuit des cerfs, arrache une touffe d'herbe à laquelle il voulait s'agripper pour escalader une pente trop raide. Au fond du trou, un morceau d'argent natif brille… L'heureux découvreur tente de garder pour lui le bénéfice de sa trouvaille, mais le secret est vite éventé. Les mineurs espagnols affluent et se font reconnaître la propriété des filons qu'ils découvrent et mettent en exploitation. Bientôt, l'endroit résonne du bruit des pioches qui arrachent le minerai aux entrailles de la montagne, des charrois qui le transportent et des pilons qui le broient. Une ville naît. Dans un premier temps, la main-d'œuvre est formée de travailleurs libres à la recherche d'un salaire. Mais cela ne suffit plus. Les années 1570 sont celles d'une double rupture : on abandonne le traitement du minerai par chauffage au profit de la mise en œuvre d'un affinage chimique à base de mercure, plus efficace. La production augmente encore et il faut recourir au travail forcé. Jusqu'à 200 lieues de là, des Indiens sont arrachés à leur village. À son apogée, vers 1610, la mine produit près de 200 tonnes de métal pur par an et la ville de Potosí compte 160 000 habitants. À peine moins peuplée que Londres, c'est la plus grande cité du continent. Mais Potosí est loin de tout, dans un environnement hostile, bientôt dévastée par l'activité minière et la pollution qu'elle génère. Pour la faire vivre, il faut importer le maïs et les tubercules du Haut-Pérou, le vin des oasis côtières, le blé du Chili, la coca des vallées chaudes de l'Amazonie, les mules et le cuir du nord-ouest de l'Argentine. ■ **P. R.**



Coupe transversale de la mine d'argent. • *Gravure du XIXe s. d'après une gravure du 1590.*





AUTEL DES AMÉRIQUES
Les premiers religieux embarquent pour le Nouveau Monde lors de la deuxième traversée de Colomb, en 1493. Mais l'évangélisation des indigènes ne débute toutefois vraiment qu'à partir du tout début du XVIe siècle. • *« La Première Messe en Amérique », de Pharamond Blanchard (1805-1873), musée des Beaux-Arts de Dijon.*

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB. / G. DAGLI ORTI

LE CHEMIN DE CROIX DE LA CONVERSION

Après la conquête du territoire, celle des âmes. La Couronne encourage l'évangélisation. Mais c'est compter sans la résilience des autochtones – et l'opposition de certains colons.

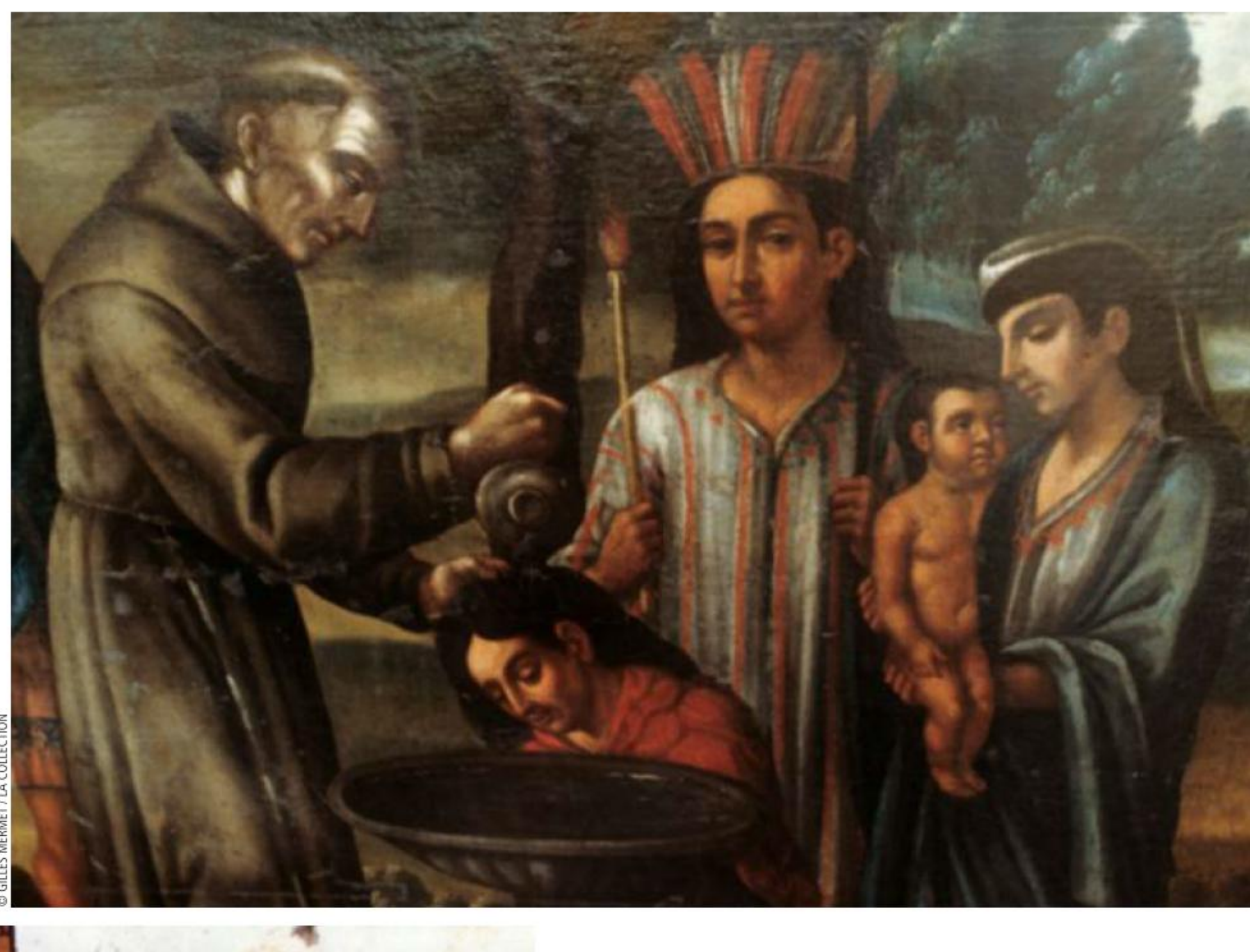
PAR **ÉRIC ROULET**

L'évangélisation des Indiens ne commence qu'une fois qu'ils ont été vaincus et leurs empires abattus par les Espagnols. Les quelques baptêmes de chefs et de femmes des premiers temps visaient uniquement à conforter les alliances. La conquête spirituelle, comme on l'appelle aussi, accompagne la colonisation. Elle est essentielle pour les Espagnols à deux niveaux : spirituel, puisqu'il s'agit de sauver les âmes ignorantes de la vraie foi, et politique, car elle est l'une des justifications de la conquête du continent. Sa mise en œuvre est confiée par la papauté à la monarchie.

L'évangélisation et l'encadrement des nouveaux convertis reviennent aux religieux, essentiellement des franciscains et des dominicains ; ils seront rejoints par la suite par les augustins et les jésuites, et en certains lieux par les mercédaires (de l'ordre de la Merci ; ils sont principalement chargés du rachat des captifs en terre musulmane). Toucher une population estimée à plusieurs millions d'habitants (le Mexique central, par exemple, abrite une dizaine, voire une vingtaine de millions d'individus) avec si peu de missionnaires s'annonce d'emblée difficile.

LE FUTUR DE L'ÉGLISE

Sont alors privilégiés les grands foyers de peuplement et ciblés certains groupes, notamment les chefs traditionnels, ou caciques, qui doivent pouvoir entraîner les Indiens placés sous leur autorité, et les enfants, qui figurent le futur de l'Église d'Amérique. Les missionnaires accueillent ainsi les plus jeunes dans leurs couvents, où ils leur font la classe pour leur enseigner les rudiments de la doctrine chrétienne. Les mieux disposés peuvent espérer poursuivre leur formation dans les collèges – dont le ›››



FONTS BAPTISMAUX
À Quito, le franciscain flamand Jodoco Ricke fonde en 1551 le collège San Andrés, ouvert aux Indiens. Mais certains colons, hostiles à l'éducation de leurs « sujets », s'opposent à ce projet éducatif. • *Toile d'Antonio Astudillo, XVIIIe s.*

LES FERS OU LA FOI
Pour les missionnaires, la conversion des autochtones est aussi une façon de les soustraire au joug de certains Ibériques coupables d'exactions ou de comportements esclavagistes. • *« Codex Vaticanicus », de Pedro de Los Ríos, XVIe s.*



››› plus célèbre est celui de Santa Cruz de Tlatelolco, fondé en 1536 à l'initiative du vice-roi Antonio de Mendoza et de l'évêque de Mexico Juan de Zumárraga – et ainsi accéder à un savoir supérieur.

La fondation de couvents, chapelles, églises et l'érection de croix enracinent le christianisme dans le territoire américain. Parallèlement, les religieux mènent une politique de destruction systématique des vestiges des anciennes religions, rasent les temples et les sanctuaires, détruisent les idoles et brûlent les documents peints. Les Indiens sont encadrés dans ce qu'on appelle des « doctrines » (*doctrinas*). Elles correspondent dans bien des cas à des villages dans lesquels ils résident, non pas sur place, mais généralement dans un couvent à proximité. Les missionnaires s'appuient sur les jeunes gens qu'ils ont formés, et qui ont reçu un peu d'éducation chrétienne, pour veiller en leur absence à l'accomplissement des dévotions par les nouveaux convertis. Les religieux jouent en fait un rôle essentiel dans les villages ; ils supervisent tous les aspects de la vie des Indiens. Ils rédigent des règlements pour organiser les communautés, s'impliquent aussi dans la répartition des tâches, voire s'immiscent dans les affaires des caciques. Mais ils

peuvent à l'occasion se faire les défenseurs des droits des Indiens dont ils ont la charge auprès des autorités civiles.

Ils favorisent l'expression de la foi nouvelle des Indiens en les faisant participer aux grandes fêtes de l'Église (*Corpus Christi*, Nativité, Pâques, Ascension), en les associant à l'organisation et à la préparation des processions et en écrivant à leur intention ou en adaptant des pièces européennes à caractère religieux. Les thèmes de prédilection sont le péché originel et l'adoration des Mages, car ils mettent en valeur les éléments essentiels du christianisme qu'ils veulent leur faire passer. Faire jouer aux Indiens ces petites pièces est aussi une bonne façon de canaliser leur énergie et de les détourner de leurs anciennes pratiques.

LE « CATÉ » AVEC DES PICTOGRAMMES

Ils favorisent aussi de nouveaux lieux de dévotion. Plusieurs sanctuaires se distinguent, dont celui de Notre-Dame de Guadalupe, qui se développe dans les années 1550 au Mexique. Les religieux mettent en place plusieurs outils pour aider à leur mission et faciliter la compréhension des mystères de la foi par les Indiens. La catéchèse est ainsi faite en langue indigène. Les sermons et les prières chrétiennes sont traduits en nahuatl et en quechua (principalement). Il existe également des catéchismes utilisant les pictogrammes traditionnels. Cependant, tous les religieux ne sont pas très à l'aise avec ces langues, et il arrive qu'ils sollicitent des interprètes. Ils ont aussi recours pour leurs prêches à des images pour exposer les notions simples du christianisme ou pour raconter certains épisodes de l'histoire chrétienne.

Afin de pénétrer l'esprit indigène et d'enraciner la nouvelle foi, les missionnaires s'attachent à com- ›››

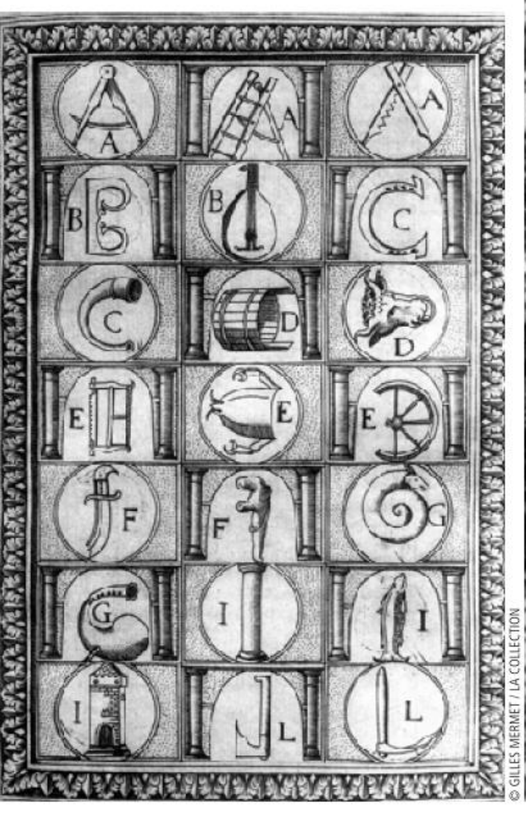
En finir avec l'idolâtrie des Indiens

Dans leur souci d'implanter le christianisme en Amérique, les missionnaires mènent un combat contre les croyances des Indiens en pratiquant une politique massive de destruction de tous les signes d'une religion précolombienne. Plusieurs campagnes d'éradication de l'idolâtrie sont orchestrées par les pouvoirs civils et religieux en Amérique, comme en 1524 et en 1525 dans le Mexique central, à Mexico et à Tetzcoco, mais les plus fameuses sont celles qui sont menées au Pérou au début du XVII[e] siècle. Il faut comprendre que, presque un siècle après les premières conversions d'Indiens, les cultes païens, ou « idolâtres » pour reprendre le mot des religieux, sont encore pratiqués jusqu'aux portes même de Cuzco et de Lima, les deux grandes villes de la vice-royauté, ce qui est insupportable aux yeux des autorités et pour les jésuites, qui viennent de débarquer au Nouveau Monde. Cette situation peu glorieuse signifie l'échec de l'évangélisation. Il convient donc de mener une évangélisation plus en profondeur, mais aussi de se doter de nouveaux outils afin de réprimer plus sévèrement toute pratique idolâtre. Trois campagnes d'extirpation de l'idolâtrie sont ainsi menées en 1610, 1626 et 1646. L'archevêque de Lima Pedro de Villagómez s'y consacre pleinement. Il s'appuie sur les initiatives de ses prédécesseurs et sur l'expérience des missionnaires, comme Francisco de Ávila, et conçoit un plan ambitieux. En 1649, il investit sept visiteurs généraux pour parcourir le territoire de l'archevêché afin de débusquer les idolâtres, encadre leur action en leur remettant des instructions, fait écrire et publier des traités et des sermons en quechua réfutant les pratiques traditionnelles. De nombreux procès sont instruits contre les Indiens, non sans provoquer le ressentiment des populations heurtées par la brutalité des visiteurs. Il s'agit du moment le plus intense de la lutte contre l'idolâtrie. Elle ne cessera cependant jamais tout à fait. Mais bon nombre de pratiques indigènes se perpétueront. **É. R.**



Les conquérants s'emploient, notamment au Mexique aztèque, à déboulonner les statues pour mieux éradiquer le culte des effigies sacrées et faire place aux nouvelles puissances divines.

FRÈRE DE SANG
Le franciscain Diego Valadés, né d'une mère tlaxcaltèque, publie en 1579 *Rhétorique chrétienne* : une théologie doublée d'une méthode d'alphabétisation (ci-dessous) et d'un éloge des « naturels ».





››› prendre l'histoire et les mœurs des Indiens en recueillant des plus âgés le récit des temps passés. Le père franciscain Bernardino de Sahagún consacre une bonne partie de sa vie à parcourir le Mexique central en quête de témoignages. Ils lui fourniront le matériau de son *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*.

BONS CLERCS, MAUVAIS CLERCS

Si les récits et les lettres des missionnaires rapportent l'enthousiasme des Indiens à entrer dans le christianisme à force d'exemples extraordinaires, la réalité du terrain est plus contrastée. Les rapports de visite commandés par les autorités civiles et religieuses se montrent plus critiques sur les conversions effectuées, et les jésuites nouvellement arrivés au Nouveau Monde ne peuvent que déplorer l'état spirituel dans lequel se trouvent les Indiens. Le constat est amer à la fin du XVI[e] siècle. Les Indiens conaissent peu la doctrine chrétienne et les prières, et ne comprennent pas les enjeux des sacrements, notamment du baptême et du mariage. Aussi, si l'idée de former un clergé indigène a été caressée au début du XVI[e] siècle, les conciles de Mexico de 1555 et de Lima de 1567 refusent l'ordination des Indiens. Les raisons de cette situation sont multiples.

Il convient tout d'abord de pointer le faible taux d'encadrement des Indiens. Les évêques en appellent pour cela à l'établissement de prêtres séculiers dans des paroisses, afin qu'ils restent toujours en contact avec les Indiens parmi lesquels ils vivent. Les religieux n'ont pas comme unique tâche l'évangélisation des Indiens ; ils s'occupent en outre de l'encadrement des colons espagnols, notamment dans les villes, et des esclaves noirs, qui arrivent toujours plus nombreux d'Afrique et nécessitent, malgré le baptême reçu au moment de leur embarquement, d'être convertis.

CERTAINS ÉVANGÉLISATEURS NE SONT PAS DES MODÈLES ; ILS MALTRAITENT LES INDIENS OU **LORGNENT LEURS FEMMES**

Les acteurs supposés de l'évangélisation ne témoignent pas toujours d'une grande ardeur ni ne s'érigent en modèles. La qualité des clercs interroge. En bien des endroits, ils se montrent de piètres exemples, n'hésitant pas à maltraiter les Indiens et à convoiter leurs femmes et leurs richesses. Les *encomenderos*, qui ont le devoir d'évangéliser les Indiens qui leur ont été confiés, ne sont pas toujours très attentifs à la question religieuse, qu'ils délaissent volontiers pour se consacrer à l'exploitation de leurs terres. Certains acteurs locaux,



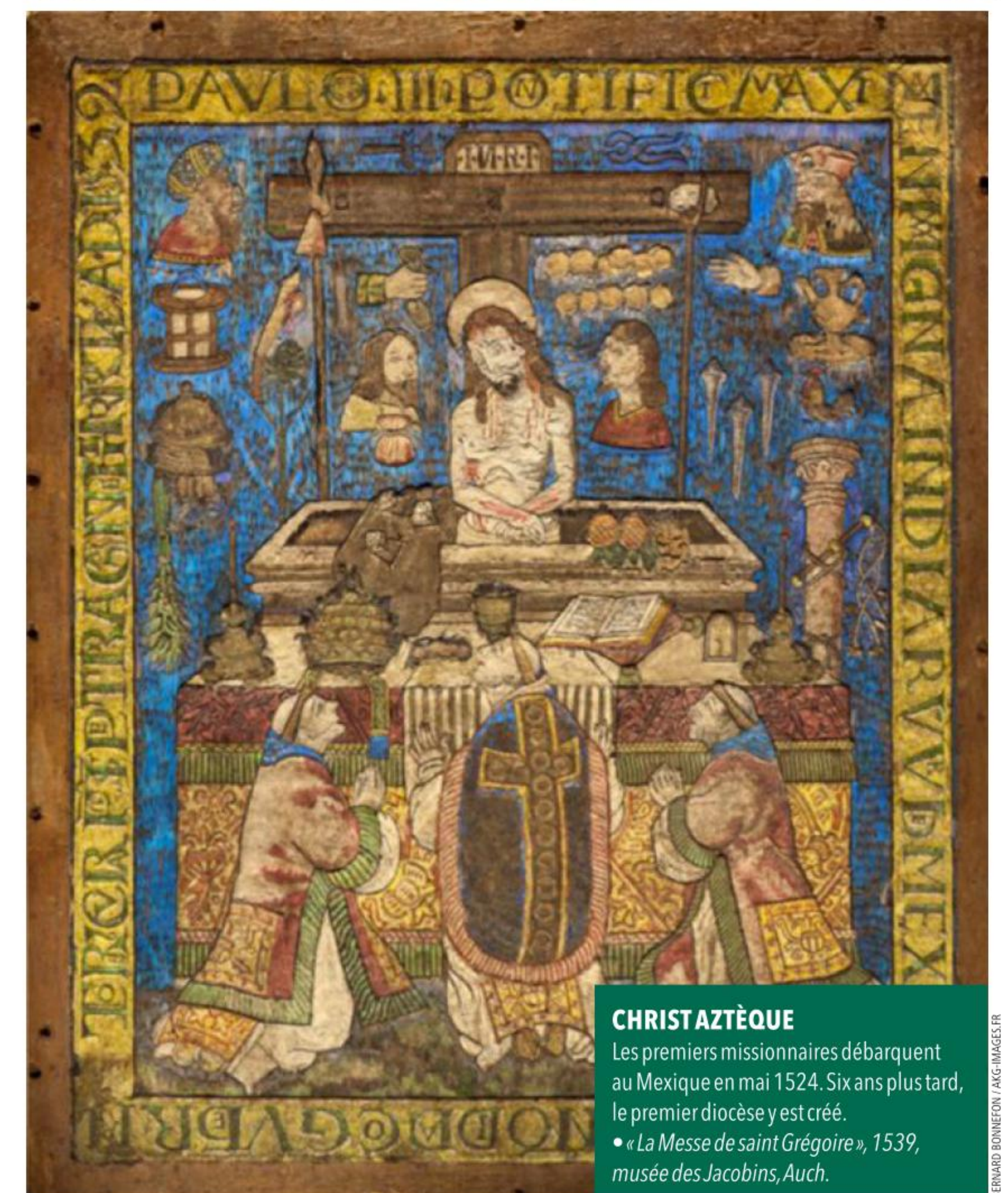
ESPRIT DE CHAPELLE
À la fin du XVIe siècle, la papauté confie à l'Espagne et au Portugal le soin de « préparer, choisir, envoyer et entretenir » les propagateurs de la bonne parole.
• *Mission chrétienne à Tenayuca (vallée de Mexico), 1594.*

pragmatiques ou prudents, ne veulent pas provoquer les Indiens et tolèrent bon nombre de leurs pratiques anciennes – et donc l'idolâtrie. Les intérêts économiques contrarient aussi l'évangélisation. La volonté de bénéficier de la main-d'œuvre indigène pour mettre en valeur leurs terres ou construire les bâtiments dont ils ont besoin conduit religieux et *encomenderos* à s'entendre avec les caciques et à se montrer tolérants envers leurs pratiques en échange de leur aide.

DES POCHES DE RÉSISTANCE

De leur côté, les Indiens ne sont pas toujours sensibles aux injonctions des religieux. Certains même refusent de se convertir et fuient les zones où sont présents les Espagnols. Quant aux autres, quoique baptisés, ils poursuivent en de nombreux endroits leurs rites traditionnels parallèlement à leur participation aux cérémonies chrétiennes. Ils honorent leurs dieux anciens et leurs morts, notamment au Pérou, où les *huacas* (divinités locales ou esprits des lieux) sont vénérés. La traque des idolâtres montre ses limites. Le tribunal permanent du Saint-Office, établi par Philippe II par la cédule royale du 25 janvier 1569 à Mexico et à Lima, ne s'occupe plus des Indiens. Il convient dès lors de trouver de nouvelles façons d'extirper l'idolâtrie.

Pourtant, s'il demeure en de nombreux endroits des poches de résistance à l'évangélisation – et à la présence espagnole –, le christianisme s'est imposé et structure les sociétés coloniales. Ce qui déroute peut-être le plus les Espagnols du XVIe siècle, c'est l'expression religieuse même des Indiens, qui est bien différente de celle à laquelle ils s'attendaient. Ils se sont en effet approprié le christianisme et le vivent à leur façon. ■



CHRIST AZTÈQUE
Les premiers missionnaires débarquent au Mexique en mai 1524. Six ans plus tard, le premier diocèse y est créé.
• *« La Messe de saint Grégoire », 1539, musée des Jacobins, Auch.*

LAS CASAS : LA VOIE D'UN JUSTE

Indigné par le traitement réservé aux Indiens, le religieux renonce à ses privilèges de grand propriétaire. Il va plaider la cause des indigènes à travers tout le Nouveau Monde – jusqu'à la cour de Charles Quint…

PAR **ÉRIC ROULET**

Bartolomé de Las Casas est la figure la plus emblématique de la défense des Indiens au XVI[e] siècle. Pourtant, rien ne le prédestinait à cela. Né à Séville en 1484, il est aux premières loges de l'aventure américaine de l'Espagne et suit les explorations et les progrès de la colonisation grâce à son père et à son oncle, qui ont participé au deuxième voyage de Christophe Colomb, en 1493. En 1502, le jeune homme suit son père à Hispaniola. Mû par la soif de l'or, il est confronté à la réalité du Nouveau Monde. Il participe aux incursions à l'intérieur de l'île afin d'avoir des esclaves et vit du travail des Indiens placés sous son autorité dans son *encomienda* de La Vega Real. Las Casas appartient à ce monde particulier des colons ayant des Indiens à leur service ; il compte parmi les cadres de la société coloniale.

Revenu en 1510 en Europe, il passe par Séville et gagne Rome, où il est ordonné prêtre. Son parcours spirituel est mal connu, de même que les raisons qui l'ont poussé à choisir cet état. De retour à Hispaniola, il donne sa première messe – en présence du gouverneur Diego Colomb, le fils du découvreur, avec lequel il se lie. Cela ne l'empêche pas de continuer à administrer son *encomienda*.

LA « PREMIÈRE CONVERSION »

Quand prend-il conscience du traitement inhumain des Indiens ? Il écrit qu'il est présent à Saint-Domingue en 1511 quand le dominicain Antonio Montesinos s'en prend au système colonial et à l'*encomienda*, responsable selon lui de l'exploitation des Indiens. Cette prise de position radicale ne semble pourtant pas avoir changé Las Casas sur le moment, car, l'année suivante, sous le commandement de ›››



BONNE FOI
Trop bas dans l'échelle de l'humanité, les Indiens, pour être capables de recevoir les sacrements de l'Église ? Le débat, qui agite le nouvel empire espagnol, rebondit à la cour du roi pendant toute la première moitié du XVI[e] siècle. • *Toile des frères Cabrera, XIX[e] siècle, école de Quito.*





WHITEIMAGES/LEEMAGE

COUPE RÉGLÉE Les colons multiplient les exactions à l'encontre des Indiens. Dénoncées par Las Casas, elles inspirent les illustrations violemment anti-espagnoles du graveur protestant liégeois Théodore de Bry qui accompagnent les écrits du dominicain.

››› Diego Velázquez, il accompagne comme chapelain les conquérants à Cuba. Ayant reçu une *encomienda* à Canarreo et de nombreux Indiens, il y vit de façon relativement aisée.

En 1514, intervient ce que ses thuriféraires appellent sa « première conversion ». Il conçoit alors toute l'horreur du système auquel il participe et décide d'abandonner son *encomienda*. Il retourne en Espagne en 1515 et, grâce à l'introduction de Montesino, réussit à faire part de ses remarques aux ministres du roi. Il en appelle à protéger les Indiens, préconise d'envoyer des esclaves noirs dans les îles, notamment, car la population indigène a fortement décru.

Bartolomé de Las Casas bénéficie de l'attention du chancelier. Il est fait procureur et protecteur des Indiens, et la monarchie confie à trois religieux de l'ordre de Saint-Jérôme le soin d'enquêter sur la façon dont les indigènes sont traités par les *encomenderos*. En 1522, Las Casas entre dans l'ordre des Dominicains – c'est la « seconde conversion » –, avant de reprendre la mer pour regagner Saint-Domingue. Las Casas y prêche inlassablement. Il nourrit au fil des années de nombreux projets pour le travail en commun des terres par les Espagnols et les Indiens, et poursuit par ailleurs une évangélisation pacifique. Mais il ne peut mener à bien ces deux résolutions en raison de l'hostilité des colons.

UN TRAÎTRE À L'ESPAGNE ?

De 1535 à 1540, le dominicain parcourt tout l'espace colonial espagnol américain, passe au Pérou, au Nicaragua puis au Guatemala et au Mexique. Muni des lettres des évêques et des provinciaux d'Amérique, il rentre en Espagne en 1540 afin de défendre l'idée de la conquête pacifique. Las Casas sait retenir l'attention de Charles Quint sur le sort des Indiens, en participant aux sessions de la commission de réforme de l'empire, qui est constituée en 1542 et qui aboutira à l'élaboration des « lois nouvelles » (abrogées quatre ans plus tard). C'est probablement à cette époque qu'il rédige, à l'intention du roi, la *Très Brève Relation de la destruction des Indes*, qui sera publiée en 1552. Ce livre alimentera la légende noire de l'Espagne *(lire à ce sujet l'entretien p. 82-83)* et sera repris dans les États rivaux de l'Espagne pour dénoncer les « cruautés » perpétrées en Amérique, ce qui fera de Las Casas, aux yeux de ses détracteurs, un agent des ennemis de la Couronne.

En 1543, il devient évêque du Chiapas. Mais, sur place, ses relations avec les Espagnols sont exécrables, et il doit se résoudre à abandonner sa charge pour rentrer en Espagne. Il s'oppose alors au champion des colons, le juriste Juan Ginés de Sepúlveda, lors de la célèbre dispute de Valladolid, en 1550 *(lire ci-contre)*. Le succès qu'il remporte devant l'assemblée ne débouche pas sur des propositions concrètes. Le roi, soucieux de maintenir la paix dans son empire, refuse de supprimer les *encomiendas*, comme cela était préconisé.

L'abdication de Charles Quint et l'arrivée sur le trône de Philippe II en 1556 provoquent une réorientation de la politique de la monarchie. Las Casas n'a plus l'écoute de jadis, mais il n'abandonne pas pour autant le combat. Il dénonce inlassablement le système de l'*encomienda*, promeut la conquête pacifique, fait des émules, au Pérou notamment. De nombreux religieux se réclament de sa démarche. Il écrit beaucoup, rédige ses grandes œuvres : *Histoire apologétique des Indes* et *Histoire des Indes*, puis se retire au couvent dominicain de Nuestra Señora d'Atocha, à Madrid, où il continue de recevoir de nombreuses visites. Sentant la mort venir, il compose son testament et lègue aux dominicains du collège San Gregorio tous ses manuscrits. Il s'éteint le 18 juillet 1566, entouré de ses frères en religion. ■

La controverse de Valladolid

En 1550, une assemblée est mandatée par le roi pour débattre de la nature des Indiens et des dérives de la conquête. L'œuvre de toute une vie pour le défenseur des indigènes.

Afin d'étudier les questions délicates touchant à l'administration de son empire d'Amérique et de légitimer son action, la monarchie espagnole réunit, à plusieurs reprises, tout au long du XVIe siècle, des assemblées, ou juntes, composées de théologiens et de juristes. Préparant les prises de décision, celle de Valladolid, provoquée par Charles Quint en 1550, est l'une des plus connues. Elle doit apporter une réponse sur la façon dont les Indiens doivent être évangélisés et soumis à la puissance royale. La question n'est pas nouvelle, elle a conduit, depuis le début du siècle, à de nombreux écrits, dont ceux de Francisco de Vitoria. Cependant, les exactions des Espagnols et les nombreuses critiques qui sont exposées sur la place publique – qui vont jusqu'à remettre en question la présence espagnole en Amérique – nécessitent d'agir.

La première session se tient au mois d'août 1550 dans la chapelle du couvent de San Gregorio. L'assemblée comporte 14 personnes : des théologiens, principalement, des religieux dominicains et franciscains, des membres du Conseil des Indes et d'autres du Conseil royal… La deuxième session se tient en avril 1551. L'assemblée est le théâtre de l'opposition entre deux hommes aux thèses radicalement différentes. Entre deux tempéraments aussi. Il y a d'une part le juriste et théologien Juan Ginés de Sepúlveda, l'un des grands humanistes de son temps, et d'autre part le dominicain Bartolomé de Las Casas. Les deux hommes s'expriment l'un après l'autre devant le parterre de personnalités nommées par le roi – sans jamais se croiser. Leur désaccord n'est pas nouveau, ils ont déjà polémiqué auparavant par déclarations et livres interposés.

En 1547, Sepúlveda s'est répandu dans un ouvrage, *Democrates alter*, qu'il n'a pu publier en raison, vraisemblablement, de l'opposition de certains membres influents du conseil des Indes. Il a rédigé ensuite une *Apología*, à laquelle Las Casas a aussitôt répondu par sa propre *Apología*.

Sepúlveda, ardent défenseur des droits de la monarchie et des colons, considère que la guerre est un préalable à l'évangélisation des Indiens. Ces derniers, selon lui, sont inférieurs et progresseront au contact des Espagnols. Bartolomé de Las Casas en appelle, lui, à une conquête pacifique des âmes et dénonce le comportement des Espagnols et le système d'exploitation des indigènes. L'*encomienda* est la cible de nombre de ses attaques. Il croit les Indiens libres par nature, et la guerre entreprise contre eux, injuste. Il se distingue ainsi de Francisco de Vitoria, qui admettait quelque légitimité à la guerre. Las Casas est donc bien plus radical dans son approche de la question que son illustre aîné. Les membres de la junte réunie à Valladolid sont touchés par le discours du dominicain, mais ils ne tranchent pas, ni le roi, d'ailleurs, qui ne prend aucune décision. La réunion restera cependant comme un moment important du débat sur la cause indienne et sonnera comme l'heure de gloire de Bartolomé de Las Casas. ■ **É. R.**



FACE-À-FACE
Las Casas (à g.) considère que « les Indiens ne furent découverts que pour être sauvés ». Son contradicteur, Juan Ginés de Sepúlveda (à dr.), voit en eux des *« homunculi »*, des êtres de second ordre. • *Toile des frères Cabrera.*

L'INVITÉ DU SPÉCIAL JEAN-PAUL DUVIOLS

La « légende noire » de la colonisation de l'Amérique par l'Espagne poursuit les Ibériques depuis le XVIe siècle. Quand et dans quel contexte cette expression est-elle apparue ? Et désigne-t-elle une spécificité historique ?

PROPOS RECUEILLIS PAR **VÉRONIQUE DUMAS**

HISTORIA – Pouvez-vous définir ce qu'est la «légende noire»?

JEAN-PAUL DUVIOLS – Cette expression de «légende noire» (*leyenda negra*) est très péjorative. Elle a été inventée au début du XXe siècle par Julián Juderías dans son livre *La Leyenda negra y la Verdad histórica* [«La légende noire et la vérité historique», non traduit en français]. Elle suppose que les accusations portées contre les Espagnols depuis le XVIe siècle étaient imaginaires – d'où le terme «légende» – et que leurs ennemis les avaient noircies à plaisir. Dès le XVIe siècle, les Européens ont accusé l'Espagne d'avoir été cruelle pendant la conquête du Nouveau Monde et d'avoir agi d'une façon d'autant plus impardonnable que les exactions (qualifiées de «cruautés») furent commises au nom de Dieu, puisque c'était dans le cadre de l'évangélisation. La légende noire attribue donc aux Espagnols une âme méchante, une âme noire. Elle serait l'expression d'une sorte de racisme anti-espagnol.

Quand est-elle née et d'où vient-elle?

La légende noire fait partie de l'histoire des guerres de religion. L'Espagne, à l'époque de Charles Quint puis à celle de Philippe II, dominait le monde. Aussi a-t-elle suscité jalousies, envies et rancœurs. À l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme, l'une des façons pour les protestants de s'opposer aux catholiques fut de dire que, au lieu d'évangéliser et de porter la bonne parole, ils s'étaient comportés comme des démons lors de la conquête du Nouveau Monde. Le livre du dominicain Bartolomé de Las Casas *Très Brève Relation de la destruction des Indes* (publié en 1552 et traduit en français en 1579) a été exploité par les ennemis de l'Espagne. À ce livre violemment dénonciateur, il faut ajouter *Histoire nouvelle du Nouveau Monde* (1565, traduit en français en 1579), du mercenaire milanais Girolamo Benzoni, qui a participé à la conquête de l'Amérique centrale et à celle du Pérou. Ces deux textes ont été lus par Montaigne (voir *Essais*, «Les coches»). Le XVIe siècle verra se développer la guerre des textes et des images. L'une des manifestations les plus visibles de la légende noire prendra une forme extrême avec les gravures accompagnant l'ouvrage de Las Casas dans l'édition du protestant Théodore de Bry (1598), gravures qui seront diffusées dans toute l'Europe.

Ceux qui accusent l'Espagne de cruauté en ont fait tout autant…

Oui, malheureusement. Les critiques viennent d'autres empires rivaux qui, dans des conditions semblables, n'ont pas agi autrement. Le téléfilm *La Controverse de Valladolid*, adapté du roman de Jean-Claude Carrière et réalisé en 1992 par Jean-Daniel Verhaeghe, a très bien évoqué les éléments principaux de la légende noire. Cette «discussion» a été tout à l'honneur de l'Espagne, puisque, en 1550, Charles Quint, ébranlé par les requêtes successives de Las Casas, a voulu savoir si, oui ou non, les Espagnols avaient mené une guerre juste contre les Indiens. La «controverse» n'a pas vraiment eu lieu entre Las Casas et le théologien Ginés de Sepúlveda, comme on le voit dans le film. Leurs thèses ont été lues devant un tribunal de juristes et de théologiens, mais ils n'étaient pas l'un en face de l'autre dans la réalité historique. Cependant, Carrière a restitué dans cette

CAMILLE MILLERAND



synthèse tous les problèmes qui se posaient au XVI[e] siècle, notamment la question des abus commis pendant la conquête au nom de Dieu pour sauver les âmes.

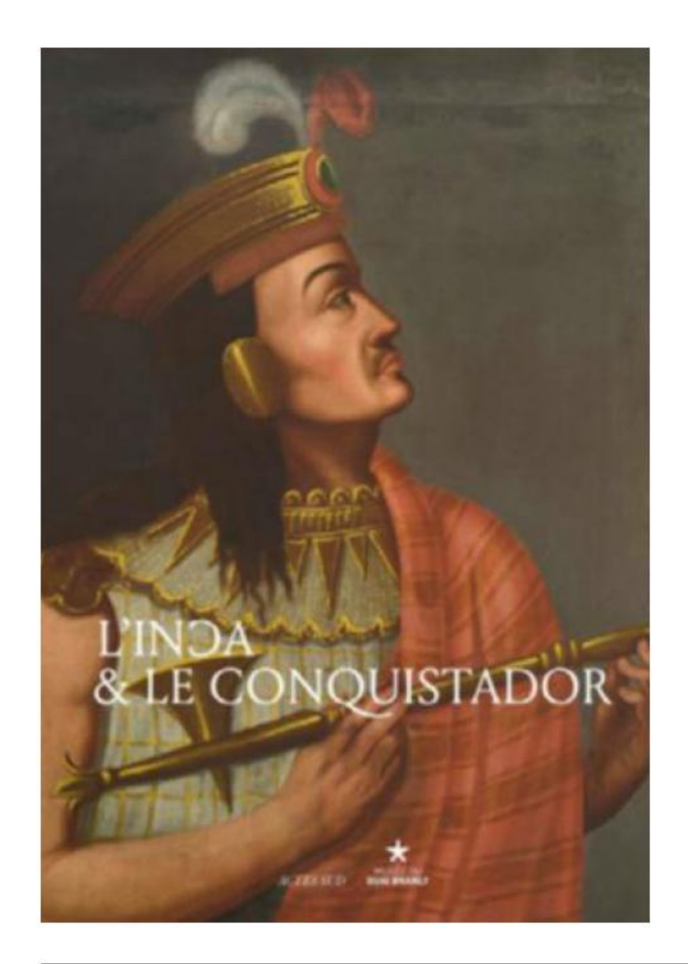
Combien de temps la légende noire a-t-elle sévi ?

Au moins jusqu'au XIX[e] siècle, puisque le géographe et explorateur allemand Alexander von Humboldt (1769-1859) se sentira obligé de dire que les Indiens n'ont pas tous été exterminés, comme on le soutenait en Europe, et qu'il en restait alors plusieurs millions en Amérique. Au XX[e] siècle, les nationalistes espagnols ont mal supporté les accusations systématiques à leur encontre et les rappels constants de leurs méfaits. Il y avait déjà eu, à la fin du XVIII[e] siècle, le roman épistolaire *Cartas marruecas* («Lettres marocaines»), de l'écrivain et militaire espagnol José de Cadalso, où il est écrit que ces «grands hommes», c'est-à-dire les conquistadores, ont été injustement accusés de meurtres et d'exactions, et continuent de l'être. Cette légende noire a toujours des échos lointains, et les Espagnols y sont encore sensibles.

Mais ne renferme-t-elle pas une part de vérité ?

Oui, bien sûr, mais les Espagnols se disent : «Pourquoi exclusivement nous ?» Y a-t-il vraiment quelque chose de noir dans l'âme espagnole ? Bien sûr que non. La pernicieuse «psychologie des peuples» contient les embryons du racisme. La conquête de l'Amérique par les Espagnols est difficilement justifiable dans ses méthodes, comme du reste toutes les agressions violentes, même si les chiffres avancés, en ce qui concerne notamment le nombre de morts pendant la conquête, ont été sans doute excessifs. Il est à noter que les Espagnols qui se sont insurgés contre ces attaques systématiques – qui en réalité visaient plus les catholiques que les Espagnols en tant que tels – n'ont jamais remis en question le principe de la colonisation, pas plus d'ailleurs que leurs détracteurs d'alors. Il y a eu dans l'Histoire d'autres conquêtes du même genre, tout aussi inexcusables. Au XIX[e] siècle, les exactions des Français lors de l'invasion napoléonienne en Espagne, dénoncées dans *Les Désastres de la guerre*, une série d'eaux-fortes peintes par Goya de 1810 à 1815, le massacre des Peaux-Rouges, l'extermination des Patagons, en Argentine, au XIX[e] siècle, sans parler du cauchemardesque XX[e] siècle… La liste, hélas, est loin d'être close. ■

Professeur émérite de l'université de Paris IV-Sorbonne, Jean-Paul Duviols occupait la chaire de littérature et civilisation latino-américaines. Il anime depuis vingt-cinq ans, le premier jeudi de chaque mois, les Tribunes des livres de la Maison de l'Amérique latine.

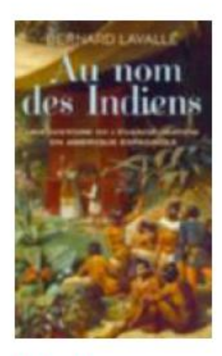


Catalogue d'exposition

LA RÉUNION DES ANTIPODES

Ce bel album est le prolongement de l'exposition consacrée aux destinées de l'empereur inca Atahualpa et du conquistador Francisco Pizarro qui s'est tenue en 2015 au musée du Quai-Branly. La capture du premier par le second en 1532, puis l'exécution l'année suivante du souverain vaincu sont parmi les épisodes les plus importants de l'histoire de la conquête de l'Amérique. L'Inca et le conquistador sont devenus les figures fondatrices du Pérou et en incarnent les deux héritages culturels. «Nous ne sommes ni des vainqueurs, ni des vaincus, nous sommes les descendants des vainqueurs et des vaincus», écrit l'historien péruvien José Antonio del Busto. Des historiens, des anthropologues et des archéologues brossent les portraits des deux protagonistes, mais aussi des acteurs et des témoins, espagnols et andins, de la découverte de l'Empire inca et de sa conquête. Illustrées de peintures, gravures, cartes, pièces d'orfèvrerie, armes et céramiques, leurs contributions éclairent la complexité de la société inca et reconstituent les circonstances et les étapes de la conquête du Pérou.

■ **L'Inca et le Conquistador,** sous la direction de Paz Nunez-Regueiro *(Actes Sud-musée du Quai-Branly, 200 p., 37 €).*



Mission

L'ÉGLISE EN ORDRES DISPERSÉS

Les ordres religieux ont été omniprésents pendant la colonisation de l'Amérique. Leur action a débordé le cadre strict de la religion. Fallait-il faire table rase du passé ou, au contraire, étudier l'univers autochtone pour rendre le message évangélique plus accessible ? Leurs fonctions se sont diversifiées au fil du temps, tandis qu'une âpre rivalité s'est instaurée entre les congrégations.

■ **Au nom des Indiens. Une histoire de l'évangélisation en Amérique espagnole,** de Bernard Lavallé *(Payot, 432 p., 29 €).*



Expansion

LES PHILIPPINES AU BOUT DE LA CONQUÊTE

Les Philippines ont marqué l'aboutissement et l'arrêt de l'expansion espagnole. Clotilde Jacquelard, spécialiste de la perception hispano-américaine de l'Asie aux XVIe et XVIIe siècles, analyse les aspects de cette question en se fondant sur les récits des voyageurs espagnols et sur la documentation coloniale de l'archipel, conquis dès 1565.

■ **De Séville à Manille, les Espagnols en mer de Chine (1520-1610),** de Clotilde Jacquelard *(Les Indes savantes, 444 p., 35 €).*



Altérité

LES INDIENS VUS PAR LES EUROPÉENS

L'histoire des peuples amérindiens des Petites Antilles demeure mal connue. Les seules sources écrites sont des récits d'Européens, des conquérants espagnols aux chroniqueurs français du XVIIe. Les premiers décrivent, horrifiés, des pratiques idolâtres et anthropophages. Mais derrière cette simplification se dessinent des sociétés plus complexes…

■ **Les Indiens des Petites Antilles,** de Bernard Grunberg *(L'Harmattan, 306 p., 29,50 €).*



Biographie

LES ILLUMINATIONS DE CHRISTOPHE COLOMB

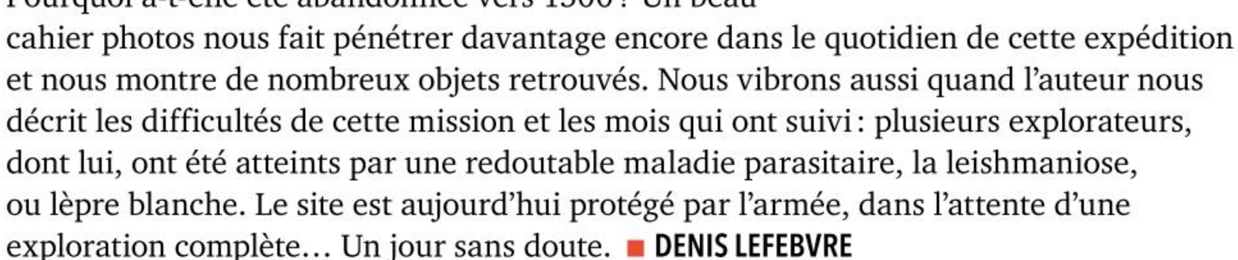
L'hispaniste Alain Milhou (1944-2001) éclaire d'un nouveau jour la figure de l'Amiral, sous l'angle du messianisme, et en replaçant son exploit dans le contexte du franciscanisme espagnol de la fin du XVe siècle. L'élan du navigateur s'inscrit dans une dynamique de prophéties millénaristes annonçant la découverte de nouvelles terres où la chrétienté puiserait son renouveau.

■ **Colomb et le Messianisme hispanique,** d'Alain Milhou *(PU la Méditerranée, 472 p., 30 €).*

Aventures

ARCHÉOLOGIE VIVANTE

En février 2015, dans une région impénétrable du Honduras où sévissent les trafiquants de drogue, une expédition part à la recherche de la cité perdue du dieu singe, mentionnée au XVIe siècle par Cortés. Pour cartographier les sols, les scientifiques disposent d'un laser-radar. Les résultats attestent l'existence d'une civilisation méconnue… Douglas Preston raconte cette épopée extraordinaire qui se lit comme un roman d'aventures, alternant descriptions et questionnements : d'où venaient les habitants de cette cité ? Quand a-t-elle été édifiée ? Pourquoi a-t-elle été abandonnée vers 1500 ? Un beau cahier photos nous fait pénétrer davantage encore dans le quotidien de cette expédition et nous montre de nombreux objets retrouvés. Nous vibrons aussi quand l'auteur nous décrit les difficultés de cette mission et les mois qui ont suivi : plusieurs explorateurs, dont lui, ont été atteints par une redoutable maladie parasitaire, la leishmaniose, ou lèpre blanche. Le site est aujourd'hui protégé par l'armée, dans l'attente d'une exploration complète… Un jour sans doute. ■ **DENIS LEFEBVRE**



■ **La Cité perdue du dieu singe,** de Douglas Preston (Albin Michel, 382 p., 24 €).



Bande dessinée
MEXIQUE FANTASTIQUE

L'univers de la conquête, vue par le scénariste Jean Dufaux et le dessinateur Philippe Xavier. Un monde violent et féroce d'où émerge la figure d'Hernando del Royo. Ce soldat est chargé de faire alliance avec les Hiburas, peuple persécuté par Moctezuma. Devenu leur chef, il prend la tête d'une armée de plusieurs tribus. Une puissante évocation de la conquête, teintée de fantastique.

■ **Conquistador,** de J. Dufaux et P. Xavier *(Glénat : tomes 1 et 2, 64 et 48 p., 14,95 € le volume ; tomes 3 et 4, 56 et 64 p., 13,90 €).*



Découverte
LES MAYAS *IN SITU*

En 1746, les cités perdues mayas sont découvertes par hasard. Elles attirent les touristes et donnent lieu à toutes sortes d'interprétations romantiques et fantaisistes. Des théories qui seront bientôt battues en brèche par les archéologues au cours du XXe siècle.

■ **Les Cités perdues des Mayas,** de Claude-François Baudez et Sydney Picasso *(Gallimard, « Découvertes », n° 20, 176 p., 15,70 €).*



Synthèse
LES DEUX VISAGES DE LA CONQUÊTE

L'Europe de la fin du XVe siècle a deux préoccupations : l'Orient, où se trouvent la Terre sainte et le tombeau du Christ, mais aussi l'Inde, le Japon (« Cipango »), la Chine (« Cathay ») ; et, d'autre part, l'or. Ces deux aspects vont se conjuguer lors la conquête. Une grande aventure humaine, militaire et économique racontée, d'une plume inspirée, par le journaliste Jean Descola (1909-1981).

■ **Les Conquistadors,** de Jean Descola *(Tallandier, « Texto », 608 p., 12,50 €).*

BIBLIOGRAPHIE

LES MAYAS, de Claude-François Baudez *(Guide Belles Lettres des civilisations, 2004).*

LES INCAS. DES CIVILISATIONS ANDINES DES ORIGINES AUX INCAS, de Maria Longhena et Walter Alva *(Gründ, 1999).*

HISTOIRE DU NOUVEAU MONDE, de Carmen Bertrand et Serge Gruzinski *(Fayard, t. 1 : « De la découverte à la conquête », 1991 ; t. 2 : « Les métissages », 1993).*

CHRISTOPHE COLOMB. HÉRAUT DE L'APOCALYPSE, de Denis Crouzet *(Payot, « Biographie », 2006).*

CONQUISTADORS, d'Éric Vuillard *(Léo Scheer, 2009 ; Actes Sud, « Babel », 2015).*

FRANCISCO PIZARRO, CONQUISTADOR DE L'EXTRÊME, de Bernard Lavallé *(Payot, 2004).*

LA LUTTE CONTRE LES RELIGIONS AUTOCHTONES DANS LE PÉROU COLONIAL, de Pierre Duviols *(PU du Mirail, 2008).*

L'ÉVANGÉLISATION DES INDIENS DU MEXIQUE, d'Éric Roulet *(PU de Rennes, 2008).*

BARTOLOMÉ DE LAS CASAS ET LE DROIT DES INDIENS, de Marianne Mahn-Lot *(Payot, 1982).*

BARTOLOMÉ DE LAS CASAS : ENTRE L'ÉPÉE ET LA CROIX, de Bernard Lavallé *(Payot, 2007).*

CABEZA DE VACA, RELATION DE VOYAGE, traduction de B. Lesfargues et J.-M. Auzias *(Actes Sud, 1979).*

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, de Bernard Grunberg *(L'Harmattan, 1995).*

CORTÉS, LE CONQUÉRANT DE L'IMPOSSIBLE, de Bartolomé Bennassar *(Payot, 2001).*

LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, d'Hernán Cortés *(La Découverte, 2007).*

HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE, de Bernal Díaz del Castillo *(La Découverte, 2009).*



Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro









ANNÉE 2016

- ☐ **N°829 janvier 2016**
  Qui sont les barbares ?
- ☐ **N°830 février 2016**
  Hitler : intime et politique
- ☐ **N°831 mars 2016**
  Histoires érotiques de l'Élysée
- ☐ **N°832 avril 2016**
  La grande Russie, terrible et fascinante
- ☐ **N°833 mai 2016**
  Complotisme, mille ans de mensonges
- ☐ **N° 834 juin 2016**
  Eternelle Angleterre
- ☐ **N° 835-836 juillet-août 2016 NUMERO DOUBLE**
  Moyen Âge, la France des princes flamboyants
- ☐ **N° 837 septembre 2016**
  Les ministres qui ont redressé la France
- ☐ **N° 838 octobre 2016**
  70 ans après Nuremberg
- ☐ **N° 839 novembre 2016**
  Jeanne d'Arc
- ☐ **N° 840 décembre 2016**
  Raspoutine

ANNÉE 2017

- ☐ **N° 841 janvier 2017**
  Le Clan Bonaparte
- ☐ **N° 842 février 2017**
  Churchill - l'homme d'état absolu
- ☐ **N° 843 mars 2017**
  Moyen Âge - Quand l'occident s'éveille
- ☐ **N° 844 avril 2017**
  Une ville française sous l'occupation
- ☐ **N° 845 mai 2017**
  Les Princes et leurs amants
- ☐ **N° 846 juin 2017**
  Bayard

ANNÉE 2016

- ☐ SP27 Les revenants
- ☐ SP28 La folie des sciences
- ☐ SP29 États-Unis
- ☐ SP30 Les voyages extraordinaires
- ☐ SP31 Les batailles qui ont changé le monde
- ☐ SP32 Cuba

ANNÉE 2017

- ☐ SP33 Les archives secrètes de la Seconde Guerre Mondiale
- ☐ SP34 Rome - Les empereurs de la démesure
- ☐ SP35 Les super flics
- ☐ SP36 Le Canada



Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.

➲ 13€ seulement
(hors frais de port)

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à : Historia - Sophia Publications
BP 65 - 24 Chemin latéral - 45390 Puiseaux - Tél : 00 33 2 38 33 42 89 - nchevallier.s@orange.fr

VPC 41

Nom : ______ Prénom : ______

Adresse : ______

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : ______ Pays : ______

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté		Prix unitaire		TOTAL
HISTORIA					
Exemplaire(s)		x	5,70 €	=	........€
NUMÉRO SPÉCIAL					
Exemplaire(s)		x	5,95 €	=	........€
LE COFFRET					
Exemplaire(s)		x	13,00 €	=	........€

FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)
1,50€ le numéro / **+ 0,50€** le numéro supplémentaire ....€
6,85€ le coffret / **8,35€** de 2 à 3 / **9,10€** de 4 à 5 ....€
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.
Total de ma commande (Frais de port inclus) ....€

Téléphone portable : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

........@........

☐ J'accepte de recevoir par mail, des informations des partenaires de Historia

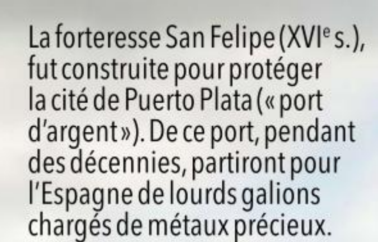
Je choisis de régler par : ❑ chèque à l'ordre de Sophia Publications ❑ carte bancaire

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire |_|_|_|

Signature obligatoire :

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.



La forteresse San Felipe (XVIe s.), fut construite pour protéger la cité de Puerto Plata (« port d'argent »). De ce port, pendant des décennies, partiront pour l'Espagne de lourds galions chargés de métaux précieux.

RÉPUBLIQUE DOMINICAINE LE JOYAU DE LA CARAÏBE

Dès la fin de 1492, Colomb baptise « Hispaniola » l'île que se partagent aujourd'hui Haïti (à l'ouest) et la République dominicaine (à l'est). Et c'est dans le nord de cette dernière qu'il fonde, en 1494, la colonie espagnole d'Isabela. Cinq siècles plus tard, des traces de cette épopée, mais aussi de l'époque précolombienne, font la fierté de cette destination ensoleillée.


MANUEL COHEN

TEXTES : FARID AMEUR PHOTOS : MANUEL COHEN



AKG-IMAGES

UNE ESCALE À L'AUBE DU NOUVEAU MONDE

POUR SON DEUXIÈME VOYAGE, EN 1493, CHRISTOPHE COLOMB RETOURNE À HISPANIOLA. ET C'EST DANS LE NORD DE L'ACTUELLE RÉPUBLIQUE DOMINICAINE, À LA ISABELA, QU'IL VA ÉTABLIR – NON SANS MAL – LA PREMIÈRE COLONIE DU NOUVEAU MONDE.

Loin des plages paradisiaques de Punta Cana, la République dominicaine recèle des trésors insoupçonnés. Un patrimoine historique, unique en son genre, que les autorités locales s'efforcent aujourd'hui de mettre en valeur. Découverte par Christophe Colomb dès 1492, l'île devient la plaque tournante de la conquête espagnole. Les Indiens des Caraïbes, qui ont laissé quantité de traces de leurs cultures, notamment par leur art rupestre, cèdent peu à peu du terrain devant la marée montante de la colonisation. En quête de métaux précieux, les conquistadores s'engagent à travers la vallée du Cibao, en direction du sud. Frustrés dans leur ambition de trouver de l'or, ils n'en fondent pas moins, sur la côte méridionale, la ville de Saint-Domingue, destinée à devenir leur premier établissement permanent dans le Nouveau Monde et le siège de la vice-royauté des Indes occidentales.

CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO

C'est de ce point d'ancrage que sont parties les expéditions qui ont abouti, dès 1521, à la création de la Nouvelle-Espagne. Cinq cents ans plus tard, comme par enchantement, la capitale dominicaine est par-

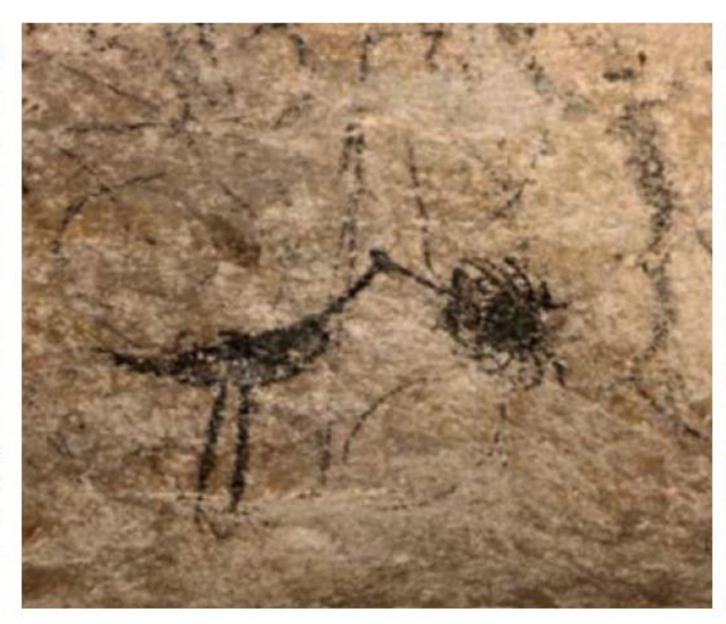


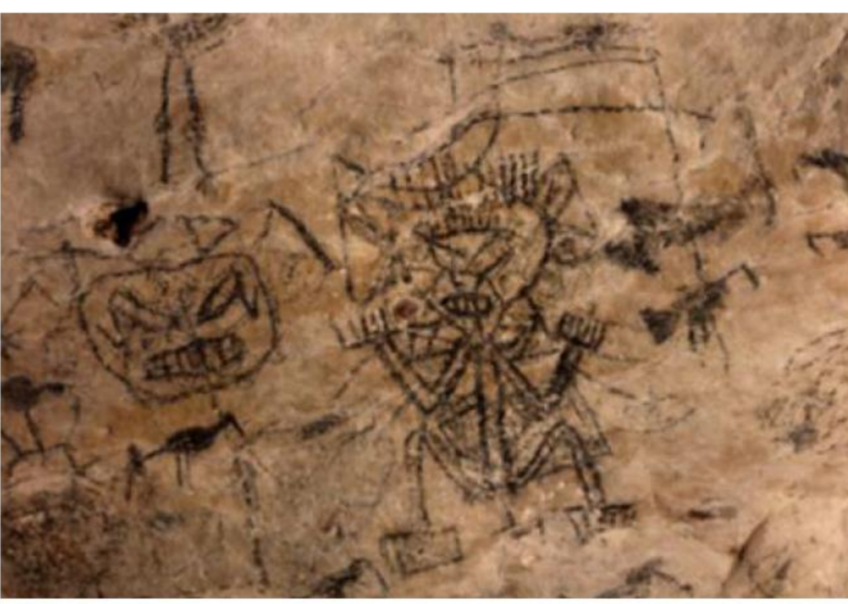
EMPORTÉ PAR LA HOULE
Après son débarquement, le 12 octobre 1492, sur l'île de San Salvador, Christophe Colomb atteint Cuba puis, à Noël, Saint-Domingue.
• *Toile de Frederick Kemmelmeyer, v. 1800.*

venue à préserver, au cœur de sa trame urbaine, sa vieille cité coloniale. Une rare prouesse qui en dit long sur l'attachement des habitants à leur histoire et à leur culture.

Classée au patrimoine mondial de l'Unesco, c'est la plus historique, et peut-être la plus charmante des villes d'Amérique. Pleins de jovialité, ses habitants s'enorgueillissent à loisir de son caractère exceptionnel et des panoramas inoubliables qu'offre le paysage d'une métropole accolée aux eaux cristallines des Caraïbes. La pierre est ici le témoin de l'Histoire. Des instances gouvernementales aux hôpitaux en passant par les fortifications, les monastères et les universités, c'est dans son enceinte qu'ont eu lieu les grandes premières outre-Atlantique. C'est là qu'est née l'Amérique coloniale, avec ses apports et ses emprunts. Car, au-delà des vestiges du passé, c'est aussi dans sa région qu'a eu lieu le remarquable métissage de populations à l'origine de l'identité dominicaine, héritière des contacts entre les colons, les esclaves africains et les tribus caribéennes. Une culture hybride, riche et attrayante, tant célébrée par l'art et la musique, qui n'a cessé de transporter les imaginations et de faire battre les cœurs. ■

ART RUPESTRE
Entourée par la forêt subtropicale, la grotte de la Linea, dans le parc de Los Haitises, est célèbre pour la richesse et la variété de ses pétroglyphes tainos. Ceux-ci décrivent des scènes de la vie quotidienne (à dr., danse rituelle d'un chaman) ou représentent des divinités et des animaux (à g., un héron).





VESTIGES DE L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

En 1492, les Indiens Tainos et Caribes occupent la majeure partie de l'île. Organisés en caciquats, ces peuples de pêcheurs et d'agriculteurs ont laissé quantité de traces de leur culture.

EAUX BÉNITES
Au milieu d'une végétation luxuriante, la rivière Yuboa serpente à travers la fertile vallée du Cibao. Source de vie et de fraîcheur, elle constituait un axe de peuplement pour les groupes semi-nomades.

LIEUX SACRÉS
Difficile d'accès, le site de Piedras Letradas était vraisemblablement un lieu de culte. Ses pétroglyphes contiennent de nombreuses figures anthropomorphiques et zoomorphiques.

MONDES ENGLOUTIS
La grotte de San Gabriel, dans le parc de Los Haitises, cache des galeries creusées par l'érosion et ornées de stalactites. Aujourd'hui accessibles au public, elles constituaient des lieux de refuge pour les Indiens.

POUR DIEU ET LE ROI
Site de La Vega Real, dans la vallée du Cibao. En 1495, les troupes espagnoles y remportent une victoire capitale contre les Tainos.



LES BASTIONS DE LA COLONISATION ESPAGNOLE

C'est lors de son deuxième voyage aux Amériques, à la fin de l'automne 1493, que Christophe Colomb tombe sous le charme des lieux. Une décision historique.

LIGNE DE DÉFENSE
Construite en 1577, la forteresse San Felipe défend l'accès à la baie de Puerto Plata, dans le nord de l'île. Pendant des siècles, les possessions espagnoles dans les Caraïbes sont menacées par les déprédations des pirates. D'où la nécessité de monter une garde vigilante le long des côtes.

DOMINIQUE AKL



POINT D'ANCRAGE
Ruines d'Isabela, à Luperón, près de Puerto Plata. C'est le site de la première implantation espagnole sur le territoire. Pleins d'espoirs, les colons y ont établi leurs quartiers pour explorer le pays, nouer des contacts avec les Indiens et rechercher des mines d'or.



L'ÎLE MYSTÉRIEUSE
Vestiges de la demeure de Christophe Colomb à Isabela. Depuis ces hauteurs verdoyantes, le marin génois pouvait embrasser du regard un magnifique front de mer. Il y guettait les moindres allées et venues de ses hommes.



L'HERBE DU DIABLE Plantation de tabac à Jarabacoa, dans la province de Santiago. Pourvues de toit de chaume, les huttes sont des lieux d'entrepôt pour faire sécher les feuilles de tabac. Pendant la haute saison, les esclaves pouvaient travailler dans les champs jusqu'à vingt heures par jour.

SUR LA ROUTE DES ESCLAVES

Au XVIe siècle, les premières vagues de peuplement vont de pair avec la mise en place d'une économie de plantation reposant sur l'esclavage. Une mémoire encore trop souvent oubliée.



SOUS LES TROPIQUES
Champs de canne à sucre à Batey Las Cejas, dans l'est du pays. Sous la chaleur tropicale, les esclaves étaient soumis à des conditions de vie inhumaines. Pour les travailleurs de force, l'espérance de vie dépassait rarement cinq ans. Aussi certains d'entre eux s'enfuyaient-ils pour vivre dans les régions montagneuses de l'Ouest.

LOS INGENIOS
Vue de l'exploitation sucrière (*ingenio*) de Boca de Nigua, près de Saint-Domingue. La propriété comprenait un moulin polygonal et un bâtiment rectangulaire adjacent à deux étages abritant des fourneaux (à dr., en sous-sol), des chaudières et une distillerie. En 1796, les esclaves y fomentèrent une insurrection. La répression fut impitoyable.

SAINT-DOMINGUE LA CITÉ AU CŒUR D'OR

FONDÉE LE 4 AOÛT 1496, LA FUTURE CAPITALE DE LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE ABRITE LE PREMIER SIÈGE DU POUVOIR ESPAGNOL AU NOUVEAU MONDE. SON ARCHITECTURE, CLASSÉE PAR L'UNESCO, OFFRE UNE PLONGÉE DANS L'UNIVERS DES CONQUISTADORES.

Par une belle matinée ensoleillée, une lumière bleue d'azur illumine le ciel au-dessus de Saint-Domingue. L'air est chaud et humide. Au parc Colomb, centre névralgique de la vieille cité coloniale, l'atmosphère invite au délassement. Situé à proximité du fleuve Ozama, c'est l'ancienne place d'armes de la ville, l'épicentre du quartier historique. Ici, les sens sont rapidement mis en éveil. Un parfum d'authenticité empreint les lieux. Aux sources de la conquête du Nouveau Monde, ce trésor architectural est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1992. Premier établissement permanent des Amériques et jadis capitale des Indes occidentales, il a conservé, au fil des siècles, presque intacts, son pourtour originel, ses édifices monumentaux et son dédale de ruelles animées. Joyau des îles caribéennes, ce site unique au monde nous offre également une plongée dans l'Espagne coloniale et dans une culture hybride, riche de ses singularités et de ses passions. Les origines de la ville remontent aux premiers temps de la colonisation ibérique. L'île, aujourd'hui partagée entre Haïti et la République dominicaine, porte d'abord le nom d'Hispaniola. Une terre sauvage et mystérieuse, baignée par des eaux cristallines, et que l'on espère riche en métaux précieux.

DE BOIS PUIS DE PIERRE

En août 1496, Bartolomé Colomb, frère du célèbre marin génois, élève des constructions sur la rive droite du fleuve Ozama, au sud de la contrée. Mais la fortune n'est pas au rendez-vous : six ans plus tard, un cyclone ravage ces alignements d'habitations en bois. Le nouveau gouverneur, Nicolás de Ovando, reprend les choses en main. Avec méthode et détermination, il s'applique à reconstruire la colonie sur la rive ouest de la rivière. Plutôt qu'un comptoir, il envisage d'en faire un établissement pérenne et prospère, destiné à devenir la plaque tournante des expéditions espagnoles dans le Nouveau Monde. La cité est baptisée Santo Domingo de Gúzman, en l'honneur de saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs. Dès 1508, elle acquiert son statut de ville. Ferdinand II d'Aragon n'hésite pas un seul instant : après lui avoir accordé ses armes, il l'érige au rang de capitale de la vice-royauté des Amériques.

À l'instigation d'Ovando, la ville est conçue suivant un plan en damier, un tracé devenu par la suite une référence pour la plupart des planificateurs urbains du Nouveau Monde. Soigneusement délimitée par un ensemble de murailles, bastions et fortins, la cité s'étend sur une superficie de cinq kilomètres carrés. Elle se compose de 32 rues qui découpent 116 pâtés ›››



« ENTREPRENDRE UN VOYAGE EN LOINTAIN PAYS... » Sur la place Colomb, au centre de la ville coloniale, une statue du navigateur s'élève, avec en arrière-plan la première cathédrale des Amériques, Notre-Dame de l'Incarnation, élevée entre 1514 et 1534.

››› de maisons, où prédominent des bâtiments d'un ou deux étages construits en pierre, en brique et en pisé. Aussi la balade se fait-elle essentiellement à pied, la circulation automobile étant restreinte en raison de l'étroitesse des rues. Chemin faisant, le promeneur s'émerveille devant la solidité de ces dizaines de façades, de couleur beige et ocre, resplendissant au soleil depuis plus de cinq cents ans… Jadis réservée à l'aristocratie, la rue Las Damas, avec ses jolies maisonnettes en pierre, à la faveur des touristes. Datant de 1502, elle serait, dit-on, la première rue jamais construite en Amérique ! Au reste, la vieille cité est parvenue à conserver, en essence, son intégrité architecturale et son authenticité. Une caractéristique d'autant plus remarquable qu'elle s'insère aujourd'hui dans un maillage urbain dense et vivant, où règne, jour et nuit, une intense activité.

LE(S) CORPS DE COLOMB ?

À l'époque coloniale, le parc Colomb constitue le point de convergence entre les pouvoirs civil, militaire et religieux. Au sud, en passant par la rue Arzobispo-Meriño, se dresse la cathédrale Notre-Dame de l'Incarnation. Elle aussi se targue d'antériorité. Chose certaine, c'est le premier lieu de culte chrétien d'envergure élevé dans le Nouveau Monde. À l'origine, il ne s'agissait que d'une petite construction en bois, surmontée d'un toit recouvert de feuilles de palmier, et pourvue d'un sol en terre battue. En 1514, la première pierre est posée. Conçus d'après les plans de l'architecte sévillan Alonso Rodríguez, les travaux se prolongent jusqu'aux alentours de 1541. Jamais, cependant, faute d'argent, ils ne seront achevés. Plus large que haute, la façade extérieure est édifiée en pierre calcaire, renforcée par des murs en maçonnerie dans un mélange de styles roman, plateresque [style architectural spécialement espagnol, de transition entre l'art gothique et la Renaissance] avec des ornements baroques. L'intérieur, en revanche, est clairement d'inspiration gothique. On y accède, en dehors des services religieux, par un gigantesque portail surmonté des armes des Habsbourg. La lumière naturelle filtre à travers les vitraux et illumine les trois nefs à voûtes d'ogive. Pas moins de 14 chapelles entourent le vaisseau central. En 1979, un ouragan a endommagé la façade ; de lourds investissements ont été nécessaires pour restaurer les lieux. Le sanctuaire avait déjà dû souffrir, en 1586, des méfaits du corsaire anglais Francis Drake. Après avoir pillé la ville, le flibustier y a établi ses quartiers, allant jusqu'à suspendre son hamac à côté de l'autel.



MAUSOLÉE Le Phare de Colomb, édifié à partir de 1986 sur les plans de l'architecte écossais Joseph Lea Gleave (réalisés en 1931), abrite les restes supposés de l'Amiral.



BASTION Ce donjon d'aspect médiéval a été érigé entre 1502 et 1507 par le gouverneur Nicolás de Ovando.

Malgré la menace des corsaires, des Anglais et des Français, malgré les ouragans, la cité espagnole croît et s'embellit

Mais l'Histoire ne s'arrête pas là. C'est ici, à l'occasion de travaux de réfection menés en 1877, que l'on a découvert les restes supposés de Colomb. Depuis, la polémique enfle. La dépouille de l'explorateur, décédé à Valladolid en 1506, aurait-elle été rapatriée par un parent à Saint-Domingue, comme il en avait exprimé le vœu, pour être ensuite enfouie afin d'éviter toute profanation ? Bien que la théorie ne fasse pas l'unanimité, les ossements ont été transférés dans un mausolée, le Phare de Colomb, dans une banlieue est de la ville. Un vaste monument en forme de croix latine, inauguré le 6 octobre 1992, à l'occasion du 500e anniversaire de la découverte de l'Amérique…

UNE UNIVERSITÉ EST NÉE

Proche de la cathédrale, le couvent des Dominicains présente un autre intérêt. À l'origine centre d'études théologiques, il devient le siège de la première université du Nouveau Monde en 1538, en vertu de la bulle pontificale *In apostolatus culmine*. À l'intérieur, ses allées ombragées et son jardin invitent au recueillement. C'est d'ici, en 1511, qu'on a commencé à s'insurger, à l'instigation du frère Antón de Montesinos, contre les mauvais traitements infligés aux Indiens. Dans la chapelle du Rosaire, la voûte porte une insolite cosmogonie, mêlant les signes du zodiaque à quatre dieux de la mythologie grecque, avec, au centre, le soleil, sculpté à la manière des Incas, mais interprété comme une représentation du Christ.



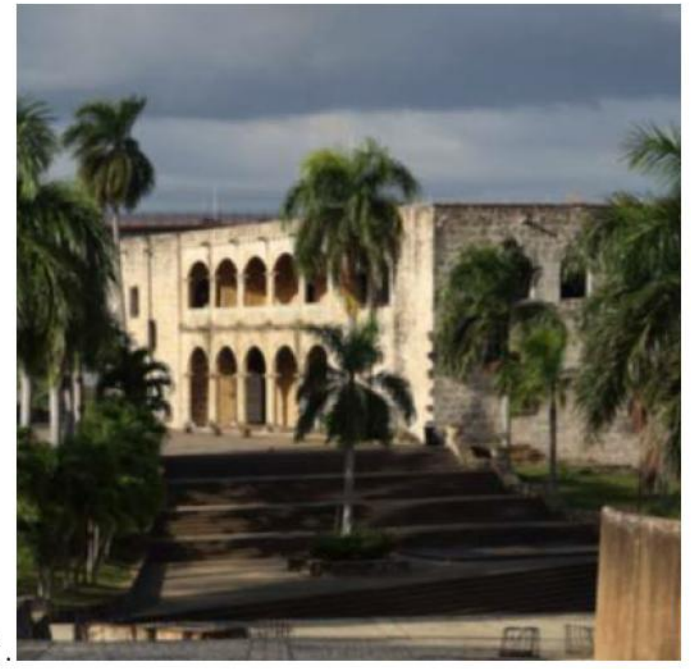
À L'ORIGINE
Le monastère Saint-François fut le premier du genre élevé au Nouveau Monde. Tremblements de terre et pillages du pirate Francis Drake conduisirent à la ruine progressive de l'édifice, qui abrita un temps la dépouille de Colomb.



PIERRE ET FOI
L'église Santa Barbara, de style colonial espagnol, consacrée en 1584, a été reconstruite au XVIIIe siècle.

La ville est dominée par la forteresse Ozama. Achevée en 1507, elle forme la première construction militaire de l'Amérique coloniale. Ceinte de murs hauts et épais, elle avait pour mission de défendre l'accès du fleuve contre les assauts des pirates, en s'appuyant sur la tour de l'Hommage, d'où l'on bénéficie d'une vue spectaculaire sur la ville, le fleuve et la mer des Caraïbes. Ce château reste tristement célèbre parce qu'y ont été enfermés et torturés des opposants durant des siècles. Aussi la cour de la forteresse a-t-elle été le théâtre de manifestations populaires. À l'annonce de la chute du dictateur Trujillo en 1965, le peuple a investi ces lieux, jusqu'alors associés à l'arbitraire. On y donne aujourd'hui des bals et des festivals musicaux.

Plus au nord, on débouche sur la place d'Espagne, le centre politique de la cité coloniale. En 1509, Diego Colomb, le fils de l'Amiral, installe ›››





1. **SIÈGE CENTRAL** L'Alcazar fut construit par le gouverneur des Indes Diego Colomb – fils du découvreur et quatrième détenteur de cette charge –, entre 1510 et 1512, dans un mélange de styles mudejar et gothique.

2. **AIR D'EUROPE** L'Alcazar abrite aujourd'hui le musée Diego-Colon, qui expose une riche collection d'art gothique et de la Renaissance.





3. **À L'ÉCART** Le quartier de la Negreta, l'ancien quartier des esclaves, sur les hauteurs de la ville, offre des rues pittoresques…

4. **DÉFENSE D'ENTRER** La Puerta de las Reales Atarazanas faisait partie des fortifications de la cité et donnait sur les chantiers royaux (*Reales Atarazanas*) installés le long du fleuve Ozama.

››› sa cour de vice-roi des Amériques et de gouverneur des Indes occidentales dans un palais, l'Alcazar. Rénové dans les années 1950, il forme un bâtiment rectangulaire, construit en pierre de corail, à deux niveaux reliés par un magnifique escalier en colimaçon. L'intérieur décline un savant mélange des styles gothique, mauresque et Renaissance. Les lieux abritent aujourd'hui un musée dans lequel sont exposés, entre autres pièces, des effets ayant appartenu aux vice-rois, à leur famille (notamment à Marie de Tolède, l'épouse de Diego) et à leur suite.

La visite se poursuit à Las Casas Reales, à la fois siège des audiences royales et résidence des gouverneurs et des capitaines généraux. Dès 1511, la cité de Saint-Domingue a accueilli le premier tribunal des Amériques, avec pour juridiction l'ensemble des territoires du Nouveau Monde. Une mesure nécessaire pour appliquer la loi et rappeler l'autorité de la mère patrie. Car celle-ci entend qu'on lui rende des comptes.

LA SEULE VOIE D'ACCÈS À LA MER

C'est du port que sont partis notamment les conquistadores Ponce de León (le « découvreur » de la Floride), Hernán Cortés, Vasco Núñez de Balboa (celui du Pacifique, *lire p. 36*) et Alonso de Ojeda. À ce propos, au bord du fleuve Ozama, on trouve des chantiers navals royaux, aujourd'hui transformés en un musée d'archéologie sous-marine consacré aux galions coulés dans les eaux dominicaines. Un musée y explique aussi – sans complaisance – l'histoire trépidante et dramatique d'Hispaniola, des premiers voyages de Colomb à l'indépendance en passant par les conquêtes, les injustices faites aux Indiens et le fléau de l'esclavage.

À l'époque coloniale, l'accès à la ville était strictement réglementé. L'île était en effet un enjeu des rivalités coloniales entre Espagnols, Français et Anglais. Sans parler de la menace constante que faisaient peser les pirates. D'où les vestiges de portes monumentales, disséminées aux quatre coins de la vieille cité coloniale. La porte del Conde se dresse à l'extrémité de la rue du même nom. Plus

impressionnante encore, la porte de San Diego, date de 1540, avec son embrasure inclinée en diagonale vers la muraille et ses armoiries d'origine gravées dans la pierre. Pendant des siècles, elle a été la seule voie d'accès à la ville par la mer. C'est de là qu'arrivaient les produits tropicaux cultivés dans les plantations voisines de tabac, de riz et de canne à sucre afin d'approvisionner la capitale dominicaine.

GOTHIQUE ET BAROQUE

De retour dans la vieille ville, la flânerie continue au milieu des rues de la cité coloniale. Verdure et calme sont au rendez-vous. Le touriste est invité à arpenter les ruelles, à admirer le patrimoine historique unique qui l'entoure : sur autorisation, il peut ainsi visiter les égouts de la ville, première œuvre hydraulique dans l'histoire des Amériques… Au détour de la rue Hostos surgissent les vestiges d'un monastère franciscain élevé dès 1502, première œuvre du clergé régulier dans le Nouveau Monde. Premier hospice du continent fondé en 1503, l'hôpital San Nicolás ne subsiste aujourd'hui qu'à l'état de ruine, mais sa visite vaut le détour, surtout de nuit…

La Negreta, l'ancien quartier des esclaves, se situe sur les hauteurs. On raconte, sans en être certain, que s'y déroulaient les ventes aux enchères des esclaves fraîchement débarqués d'Afrique subsaharienne. Dans ces parages se trouvaient les carrières d'où l'on a extrait les pierres qui ont servi à la construction des premiers édifices de la cité. L'église Santa Barbara, qui surplombe le quartier, attire les regards avec sa façade colorée et ses éléments gothiques mêlés à des détails baroques. Elle possède le bénitier le plus célèbre de la ville – celui où a été baptisé, en 1813, Juan Pablo Duarte, le père de la nation dominicaine.

Si l'histoire de la République dominicaine ne s'arrête pas à sa cité coloniale, tant s'en faut, c'est tout de même là que, pour les conquérants, tout a commencé. ■



LA ISABELA : LA MESSE EST DITE

Situé dans la province de Puerto Plata, dans le nord de l'île, le site de La Isabela détient une importante valeur historique. Un lieu émouvant, aux avant-postes de la colonisation ibérique, dont la visite s'impose comme un complément indispensable à celle de la cité coloniale de Saint-Domingue. Soigneusement entretenu, il s'agit de la première implantation espagnole sur le territoire dominicain. Bien qu'ils soient en ruine, ses vestiges conservent un aspect intemporel et authentique.
C'est lors de son deuxième voyage, ayant repéré ce front de mer de toute beauté en décembre 1493, que Christophe Colomb se résout à y implanter une colonie. En raison de la confiance que lui témoigne alors la Couronne, il la baptise « Isabela », en l'honneur de la reine Isabelle de Castille.
Le 6 janvier 1494, jour de l'Épiphanie, on y célèbre la première messe de l'histoire des Amériques. Et si l'établissement a fini par péricliter, notamment en raison des maladies tropicales, elle n'en a pas moins servi de point d'ancrage aux expéditions futures.
Au milieu d'un paysage époustouflant, bercé par les flots, on aperçoit les restes de la maison de Colomb, de l'église, des baraquements, de l'embarcadère et du cimetière. Élevé sur des hauteurs verdoyantes, le musée ravira les passionnés comme les simples curieux. Un lieu chargé d'histoire, qui retrace celle de la conquête espagnole, à laquelle les visiteurs sont sensibilisés à travers l'exposition d'une magnifique collection de peintures, d'objets, d'armes et de documents d'époque. Suivant un parcours chronologique, les salles proposent, de façon sobre et efficace, une immersion dans l'univers des premiers conquistadores. Une initiation bienvenue aux soubresauts de la conquête du Nouveau Monde. ■ **F. A.**

➤ La Isabela, Luperón, province de Puerto Plata, 15700, République dominicaine.
Tél. : 1 809-320-1259, www.nuestropatrimonio.gob.do

PAR ROBERT KASSOUS

SOUS LE SOLEIL DES CARAÏBES, IL EST UN PAYS QUI UNIT NATURE ET CULTURE, FARNIENTE ET PASSION.

CRÈME À BRONZER ET VISITES GUIDÉES

AVANT DE PARTIR

S'INFORMER

Office de tourisme de la République dominicaine : 22, rue du 4-Septembre, Paris (2e). Tél. : 01 43 12 91 91.
Ambassade de la République dominicaine : 45, rue de Courcelles, Paris (8e). Tél. : 01 53 53 95 95.
Pas de visa, mais une carte de tourisme (10 €).
Décalage horaire : – 6 h en été, – 5 h en hiver.

S'Y RENDRE

Air France
Tél. : 36 54 ; www.airfrance.fr
Air Caraïbes
Tél. : 0820 835 835 ; www.aircaraibes.com
Et aussi : www.evaneos.fr, www.rootstravel.com

CLIMAT

Le climat dominicain est de type subtropical humide. Il existe deux saisons peu différenciées : une saison chaude et humide, de mai à octobre, et une saison fraîche, de novembre à avril.

FÊTES ET TRADITIONS

21 janvier : fête religieuse de la Virgen d'Altagracia.
26 janvier : jour de Duarte, l'un des fondateurs de la patrie.
4-25 février : carnaval Vegano à La Vega, l'un des plus réputés des Caraïbes.
18-23 février : Procigar Festival, le rendez-vous de tous les meilleurs producteurs de cigares.
27 février : fête nationale (jour de l'indépendance).
24 septembre : fête de la Vierge de Las Mercedes.
12 octobre : jour de Christophe Colomb.
Décembre : Bachata Festival, à Saint-Domingue.

IMMERSION CULTURELLE EN RÉPUBLIQUE DOMINICAINE : 10 JOURS, 9 NUITS

CIRCUIT 1

JOUR 1 : arrivée Saint-Domingue, transfert à l'hôtel, situé au cœur du quartier colonial. JOURS 2 ET 3 : découverte de la zone coloniale et de ses monuments historiques, et, en périphérie, du phare de Colomb et du parc de Los Tres Ojos. JOUR 4 : départ pour San Francisco de Macoris. Halte à la maison-musée des sœurs Mirabal. Transfert jusqu'à Santiago de los Caballeros. Installation à l'hôtel. JOURS 5 ET 6 : visite guidée du centre historique et culturel, de la cathédrale Santiago Apostol, du parc Duarte, de l'hôtel de ville et de la forteresse San Luis. Départ pour Puerto Plata. Découverte de ses maisons de style victorien, de la forteresse San Felipe et du musée de l'Ambre. JOUR 7 : départ pour la côte nord-est, à Las Terrenas. Voyage en bus et en bateau au parc national Los Haitises, de l'autre côté de la péninsule de Samana, visite des grottes Taínas. JOUR 8 : farniente à la plage. JOUR 9 : journée safari. Découverte des produits locaux, des arbres à café, à cacao, à caoutchouc, des maisons typiques et des magnifiques paysages verts de Samana. JOUR 10 : transferts et retour. ■

PRIX : à partir de 1 320 € par personne, hors vols internationaux.
INFOS : Evaneos. www.evaneos.fr ; tél. : 01 82 83 36 36.



CARTOGRAPHIE HUGUES PIOLET

Le coup de cœur d'HISTORIA







PHOTOS DR

CIRCUIT EN PLEINE NATURE : 15 JOURS, 14 NUITS

CIRCUIT 2

JOUR 1 : arrivée à Saint-Domingue en fin de matinée et transfert à l'hôtel. Découverte de la ville pendant un jour et demi, avec un dispositif audio ou un guide particulier. JOURS 3 ET 4 : départ pour Barahona, ville d'écotourisme épargnée par le tourisme de masse, située à l'extrême sud-ouest de l'île, à quelques pas de la frontière haïtienne. Belles plages, ruisseaux, cascades, végétation luxuriante seront au rendez-vous. JOURS 5 ET 6 : direction Jarabacoa, qui se trouve au cœur de la Cordillère centrale, à 500 m d'altitude. De là, il est possible de tenter l'ascension du Pico Duarte (3 090 m), la plus haute montagne des Caraïbes ou, programme plus soft, de préférer une balade à cheval afin de découvrir la faune et la flore locales. JOURS 7 ET 9 : immersion dans la nature à Rio San Juan, un petit village de pêcheurs authentique, avec ses maisons très colorées et ses belles plages intactes et souvent désertes, car loin des hôtels *all inclusive*. Si l'on est amateur de pêche, l'endroit est une excellente escale. JOURS 10 À 14 : playa Bonita. Pendant ces quatre derniers jours, selon la période de l'année, il est possible d'observer des baleines à bosse, de faire une excursion au parc national Los Haitises, ou plus simplement de profiter d'une des plus belles plages du pays. JOUR 15 : transfert vers Saint-Domingue, puis vol vers Paris. ■

PRIX : à partir de 1 485 €.
INFOS : Roots Travel – www.rootstravel.com ; tél. : 01 42 74 07 07.



NOTRE SÉLECTION DE GUIDES



Le Routard République dominicaine
Cartes, plans détaillés, photos, adresses exclusives et visites culturelles originales sont au menu de l'édition 2018. 14,20 €. www.routard.com

Petit Futé 2018
Pour explorer toutes les facettes d'un pays. 11,95 €. www.petitfuté.com

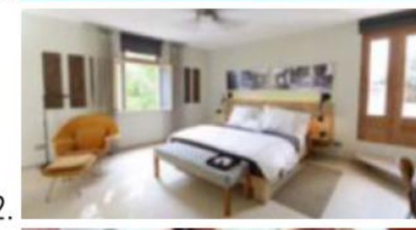
DORMIR ...

1. Eva Luna

À trois minutes de la plage de Las Ballenas, cinq villas d'inspiration mexicaine disséminées dans un jardin luxuriant. Pour les amoureux de nature et d'intimité.
▪ Calle Marico, Las Terrenas : www.villa-evaluna.com ; (+ 1) 809 978 5611.

2. Bellini Hotel

24 suites, aussi confortables que luxueuses, aménagées dans une ambiance rétro chic à côté du Parque Central, à St-Dominque. Qualité, technologie et design.
▪ Nos 256 et 258, zone coloniale, St-Domingue : www.billinihotel.com ; (+ 1) 809 338 4040.

1.


2.


3.


4.

PHOTOS D.R.

OÙ SE RESTAURER ?

3. Mi casita de campo

Une des rares bonnes adresses de la zone coloniale. Plats locaux cuisinés par une chef dominicaine et supervisés par un chef français. ▪ Calle El Conde 354 : www.micasitadecampo.com ; (+ 1) 829 221 9794.

4. Mi corazón

Un des meilleurs restaurants gastronomiques de Las Terrenas. Tout y est fait maison. Goûts européens et saveurs caribéennes. ▪ Calle Duarte 7, Las Terrenas : www.micorazon.com ; (+ 1) 829 566 0401.

SHOPPING...

1. Le Larimar

Le larimar est une pierre semi-précieuse bleu ciel qu'on ne trouve qu'en République dominicaine. Pour acheter un bijou qui la mette en valeur, rendez-vous au Larimar Museum, dans le quartier colonial, et au Mercado Modelo, un marché couvert du centre colonial.
▪ Calle Arzobispo Meriño 452, St-Domingue : www.larimarmuseum.com ; (+ 1) 809 686 5700.

1.


3.

PHOTOS D.R.

2. Galerie Haitian Caraibes

La quintessence des artistes du pays. On retrouve toute l'imagerie naturaliste africaine, peintures naïves ou réalistes, mais aussi des sculptures, des bijoux traditionnels et autres souvenirs.
▪ Calle Principal, Las Terrenas : claudelacamp@hotmail.com ; (+ 1) 809 240 6250.

2.


3. Les cigares

La République dominicaine est le plus grand producteur de cigares au monde. Mundo Puro aide le visiteur à choisir parmi de nombreuses gammes. Marco, le gérant, a vécu onze ans à Cuba ; il connaît particulièrement bien son affaire et achète directement aux petits producteurs.
▪ Mundo Puro, calle Principal, Las Terrenas : marcocigares@lives.fr ; (+ 1) 829 886 7353.

Le rhum

Le Brugal Company produit des rhums de trois à trente ans d'âge. Installée depuis 1888 à Puerto Plata, la compagnie ouvre ses portes aux visiteurs, pour qu'ils comprennent les processus de fabrication. ▪ Brugal Company, Puerto Plata : www.brugal-rum.com ; (+ 1) 809 261 1888.

MOTS FLÉCHÉS

en partenariat avec cruciverbiste.club

par Pascal Wion



Protection de conquistador / Richesse de l'Eldorado

Région du Mexique où vivaient les Mayas

Habitants / Passage de Mixtèques

D'une civilisation précolombienne

Feu du ciel

Indien du Paraguay

Antique cité maya / Vagues humaines

Primo / Casque de conquistador

Empereur aztèque / Capitale des Toltèques

Quetzal ou ibis sacré

Partie à l'ouest

L'or des conquistadores / Rigole

Rongeurs / Plateau d'origine espagnole

Partis à l'aventure

Des chevaux / Simple, discret

Prouve qu'on ne nous dit pas tout

Ordre donné

Petit Jésus / Capitale de l'empire inca

Deux des navires de Christophe Colomb

Pas martial / Berge

Pacifique du côté de Lima / Guerriers

Est commun à Huascar et à son frère Atahualpa

Danse cubaine / Célèbre conquistador

Venir au centre

Par deux fois aperçu dans Machu Picchu

Distingué / Peuple précolombien du Mexique

Céréale cultivée par les Mayas et les Aztèques

Projecteur

Innovant / Ni la Niña, ni la Santa Maria

Départ pour l'Amérique / Variété d'oignon

Vieux vilain

Dieu du soleil

D'une civilisation précolombienne des Andes

Hispaniola, par exemple / Célèbre conquistador

Perroquet / Sujet d'empire

Mesures de pulque ou de tequila

Brasse / Il s'est beaucoup investi dans *Le Capital*

Prend de bonnes résolutions

Tranche d'histoire

Théâtre parisien

Se lance sur la piste

Aura de beaux restes / Agrément du Midi

Il a les bras en croix

Pièces de monnaie espagnoles du XVI[e] s.

	C		E		A		L		D	
C	H	E	N	O	N	C	E	A	U	X
	A	S	T	R	O	L	A	B	E	
A	M	B	O	I	S	E		U	L	M
	B		R	G	M		U	S	S	E
M	O	N	T	A	I	G	N	E		R
	R	E	I	N	E		I		R	E
A	D	S	L		S	I	E	R	A	
			L	A		R		A	B	C
M	A	G	E	L	L	A	N		E	L
	V	U		B	E		A	L	L	O
V	I	T	R	U	V	E		E	A	U
	S	E			E		A	S	I	E
R	O	N	S	A	R	D		E	S	T
		B	A	S		I	L			
P	L	E	I	A	D	E				
	A	R	T		O	S	E			
Z	I	G		A	D	A	M			
	S		B	L	O	I	S			

Solution du numéro 40



8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
Service abonnements France : 01 55 56 70 56.
www.historia.fr, tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.
Service abonnements : *Historia Spécial*, service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60 438 Noailles Cedex.
Tél. France : 01 55 56 70 56 ; étranger : 00 33 1 55 56 70 56.
Tarifs France : 1 an, 6 numéros + *Historia* (mensuel) 10 numéros + 1 numéro double : 88 €. Tarifs pour l'étranger : nous consulter.
Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux. Tél. : 02 38 33 42 89.
RÉDACTION – Rédacteur en chef : Éric Pincas (1939). **Rédacteur en chef adjoint chargé des *Spéciaux* :** Victor Battaggion (1940), **assistante :** Florence Jaccot (1923). **Secrétaires de rédaction :** Alexis Charniguet (1946), Xavier Donzelli (1945), Jean-Pierre Serieys (1947). **Directeur artistique :** Stéphane Ravaux (1944) ; **rédacteur graphiste :** Nicolas Cox (1943). **Rédactrices photo :** Ghislaine Bras (1942), Anne-Laure Schneider (1907).
Comité éditorial : Olivier Coquard, Patrice Gélinet, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (1916).
Comptabilité : Teddy Merle (1918).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (1911) ; **ventes messageries :** À juste titres – Benjamin Boutonnet – Réassort disponible : 04 88 15 12 41, www.direct-editeurs.fr.
Responsable marketing direct : Linda Pain (1914) ;
Responsable gestion abonnements : Isabelle Parez (1912).
Communication : Marianne Boulat (06 30 37 35 64).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Régie publicitaire : Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com) ;
directeur commercial : Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com) ;
publicité littéraire : Pauline Duval (01 70 37 39 75, pduval@mediaobs.com).
www.mediaobs.com
Impression : G. Canale & CSPA, via Liguria, 24, Borgaro T. se 10071, Turin. Imprimé en Italie/Printed in Italy.
Dépôt légal : mai 2018. © Sophia Publications. Commission paritaire : n° 0321 K 80413. ISSN : 2114-544X.
Historia Spécial est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro comporte un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France et étranger (hors Suisse et Belgique).
Photos de couverture : Ubisoft/Maxime Desmettre - Museo Nacional de Arqueologia, Anthropologia e Historia del Peru (MNAAHP). Aisa/Leemage.



Origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : PTot = 0,016 kg/tonne de papier. Ce magazine est imprimé chez G. Canale & C. (Italie), certifié PEFC.



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère
Culture

ARCHIVES NATIONALES

68 LES ARCHIVES DU POUVOIR

Exposition

Paris, du 3 mai au 17 septembre 2018

60, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
Du lundi au vendredi du 10 h à 17 h 30
Samedi et dimanche de 14 h à 19 h
Fermé le mardi et les jours fériés
Métro lignes 1, 11 : Hôtel de Ville, Rambuteau.

Pierrefitte-sur-Seine, du 24 mai au 22 septembre 2018

59, rue Guynemer 93380 Pierrefitte-sur-Seine
Du lundi au samedi de 9h00 à 16h45
Fermé le dimanche et les jours fériés
Fermé le 19 juin et du 4 au 18 août
Métro ligne 13 : Saint-Denis–Université



DANS LE CADRE DU 50e ANNIVERSAIRE DE MAI 68
soixantehuit.fr

www.archives-nationales.culture.gouv.fr